

Caroline Matilda, Queen

MEMOIRES
D'UNE
REINE INFORTUNÉE.

Entremelés de
L E T T R E S

(écrites par elle même)

à plusieurs de ses
PARENTS ET AMIÉS ILLUSTRES,
S U R

Plusieurs sujets & en différentes
occasions.

Quis talia fando.

Temperet a lacrymis?

VIRG.

Traduits de l'Anglois.



L O N D R E S,
Chez J. BEW, dans Pater-Noster-Row.
M D C C L X X V L

MEMOIRES

DU

REINE INFERIEUR

de

LETTRES

(écrites par elle-même)

à

PARENTS ET AMIS ILLUSTRES

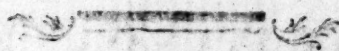


Plusieurs fois & en différentes occasions.

Qui sont

Temporelles & spirituelles

Traduites de l'Anglois



L O N D R E S

Chez J. B. W. dans Peter-Nolter-Row.

M D C C X V I

AVERTISSEMENT.

Il n'est pas difficile de deviner le nom de la Princesse qui est l'héroïne de cette brochure, ses malheurs ont causé au public autant d'intérêt que d'étonnement. Leur source n'est peut-être pas aussi inconnue qu'elle devroit l'être, à considérer le voile dont elle a été couverte. Il ne faudra pas sans doute beaucoup de tems pour le soulever. Si cette catastrophe n'ajoute rien à la gloire de ce siècle du moins en fera-t-elle une des plus mémorables époques. Cette Brochure contient des lettres familières de la Reine à ses amis & ses parens; l'histoire de l'infortunée Princesse de Zell, qui a tant de rapport avec la sienne; un abrégé de la vie de Charles XII & de

AVERTISSEMENT.

Pierre le grand; les aventures de
Charles Stuart prétendant à la
couronne d'Angleterre; enfin des
recherches sur le caractère des
Anglois, des François & des
Danois.

M E M O I R E S

D' U N E

REINE INFORTUNÉE

La Princesse malheureuse dont l'infortune & les disgraces feront le sujet des feuilles suivantes, étoit l'enfant posthume de son Altesse Royale le défunt Prince de Galles. Elle étoit née le 22 Juillet 1757, quatre mois et huit jours après la mort de son pere; elle reçut à son baptême le nom de Caroline Matilde; si la mort eut enlevé cet enfant quelques instans après sa naissance, aucun Astrologue de mauvaise augure n'auroit prédit qu'elle seroit tombée du faite des grandeurs humaines dans un abîme de troubles, & qu'elle seroit devenue dans son printems le jouet de la fortune & la victime de l'impitoyable envie.

Dès sa plus tendre enfance, cette charmante princesse fit paroître le plus aimable enjouement & une douceur de caractère qui lui gagnèrent l'affection de tous ceux qui l'accompagnoient. Arrivée à l'âge de discernement, son coeur & son esprit devinrent susceptibles des sentiments les plus généreux & de toutes les instructions capables de la faire briller avec dignité dans la plus haute sphere. Elle étoit bien instrui-

te dans l'histoire moderne; versée dans la géographie, elle parloit le François & l'Allemand avec facilité & avec élégance; & elle entendoit le Latin. Son style, lorsqu'elle parloit anglois, étoit pur, & elle s'exprimoit avec grace. Elle pouvoit réciter avec facilité les passages les plus admirés de nos poëtes dramatiques, & souvent elle répétoit avec beaucoup de jugement les meilleures scènes de Shakespear. Elle étoit d'une taille au-dessus de la médiocre, & quoique bienfaite elle inclinoit néanmoins vers ce que les François nomment *embonpoint*. Elle avoit le visage d'un oval régulier, & ses sourcils ceintrés avec symétrie, ajoutoient de la douceur & de l'expression à ses beaux yeux. Ses lèvres & ses dents imitoient le corail le plus vif & la blancheur de l'albâtre. Son teint étoit moins blond que celui de la famille Royale, & ses cheveux étoient d'un châtain clair. Elle avoit la voix douce & mélodieuse & le regard plutôt tendre que majestueux; mais l'ensemble de sa physionomie étoit très-prévenant.

Plusieurs familles indigentes à Kew, où cette charmante Princesse se trouvoit moins gênée par l'étiquette d'une cour que dans la capitale, ont éprouvées sa bienfaisance & sa libéralité, & ont souvent reçu des se-

cours de l'argent qu'elle prenoit sur les éparg-
nes. Quelques lettres qui sont tombées
dans les mains de l'éditeur feront voir quels
progrès elle avoit faits dans le style épisto-
laire.

à Lady B — M —

MA CHÈRE B —

„ Depuis que vous avez quitté Rich-
„ mond, j'ai amélioré beaucoup mon
„ petit fief dans les jardins de Kew & j'ai fait
„ bien du progrès dans la science des exoti-
„ ques. Je regrette souvent votre ab-
„ sence, non seulement à cause de votre
„ charmant caquet, mais parce que je me
„ vois privée de votre approbation dans les
„ embellissements que je fais à mon jardin.
„ Vous me direz que c'est mon amour pro-
„ pre, & une extrême vanité qui me font
„ parler ainsi. Mais ne sommes nous pas
„ tous de foibles mortels, sujets à ces deux
„ défauts. Vous savez que nous n'avons
„ qu'un petit cercle d'amusemens, que nous
„ pouvons quelquefois varier; mais que nous
„ ne pouvons jamais étendre. Combien de
„ tems encore croyez vous me tourmenter
„ par votre absence. Vous êtes bien peu
„ obligeante. Vous savez que je ne sau-

„ rois aller chez vous, je fouhaite souvent
 „ me pouvoir débarrasser du titre d'altesse
 „ royale, pour trotter avec vous comme
 „ une simple bourgeoise pleine de feu. J'at-
 „ tends, lorsque je vous verrai, un récit
 „ fidele de toutes vos excursions d'été;
 „ & pour finir royalement. *Dieu vous ait*
 „ *en sa sainte garde!* votre très fidelle
 „ amie ”.

CAROLINE.

à Lady C — F —

MADAME,

„ J'ai commencé un cours de belles let-
 „ tres en François, à la portée d'une
 „ personne qui veut passer pour avoir
 „ de la lecture, sans avoir la manie d'être
 „ savante. Les ouvrages que j'ai choisis,
 „ sont ceux de Voltaire, de Crébillon le fils,
 „ de Marivaux & de Fontenelle qui selon
 „ moi ont tous un mérite original dans leur
 „ genre. -- Mais treve de françois. -- Com-
 „ me je trouve plus d'instruction & d'entre-
 „ tien dans votre agréable conversation, que
 „ dans les écrits des auteurs pleins d'affec-
 „ tation, qui censurent, moralisent, raison-
 „ nent ou avancent des faits & des opinions
 „ sans répondre aux doutes & aux objections

de leurs lecteurs, je vous prie de m'accorder ce plaisir & cette satisfaction aussi souvent qu'il vous sera possible. Je ne suis pas assez Philosophe pour sacrifier la société de mes amis à des livres; & en effet mon âge & mon sexe me donnent le droit de jaser un peu: puisse-je posséder, comme vous, le talent de conter des jolis riens, & de parler avec autant de bon sens & de savoir, sans faire parade d'érudition; c'est le vœu sincère de votre affectionnée.

CAROLINE.

à Lady

S — S —

MA CHÈRE S —

„ **P**uisque vous avez fait votre petit tour, j'attends de vous un récit fidèle de tous les hauts & puissants Myn Heers, Vrouwen, & Alteses chez qui vous avez été reçue en Hollande & en Allemagne. Comme tous les voyageurs, vous avez aussi droit à un grain d'indulgence. Je crois avec la plupart de nos compatriotes qu'après tout, vous êtes d'opinion, que notre pays est le meilleur pour vivre, ou, comme dit un françois, *ces bonnes gens aiment leur pays*. J'espère qu'on vous aura fait quelque déclaration d'amour prononcée avec la sincé-

rité germanique, & que vous n'aurez pas à l'Angloise laissé échapper quelque ennui aux cours de leurs Alteſſes royales & ſéréniffimes d'Orange & de Brunſwick. En attendant ces Princes ne ſont pas fâchés que leurs épouſes ajoutent à leurs titres magnifiques celui d'Alteſſe Royale, qui comme il leur eſt donné conjointement & au pluriel, ſert à empêcher le divorce lorsque l'amour vient à manquer, faites moi ſavoir quand vous vous propoſez de me faire une viſite d'amitié, car je vous diſpenſe de tout mon cœur de l'étiquette des cours. Je crois que vous ne ſauriez douter de la ſincérité avec laquelle je ſuis votre très affectionnée Amie.

CAROLINE "

A ſon Alteſſe Royale A — Princeſſe de

B — K

MADAME & CHERE SOEUR.

„ Je me trouve heureuſe en apprenant que vous êtes arrivée heureuſement à B — K, & que les compliments de la grande & de la petite nobleſſe du D — Sur votre heureux mariage ſont maintenant finis. C'eſt en effet une choſe très pé-

nible de recevoir avec politesse une multitude de gens qu'on n'a jamais vus, quelque fatiguée & indisposée qu'on se trouve. Je ne vous demanderai pas de me faire part des observations que vous avez faites pendant votre voyage, puisque les Princesses de l'Europe qui, à cause de leurs maris, sont obligées de vivre dans un exil perpétuel n'ont pas même la permission lorsqu'on les envoie se marier, de s'arrêter où & quand il leur plaît, pour satisfaire leur curiosité. Je vous prie de me faire savoir comment vous trouvez vos opéras & vos redoutes. Je n'ai aucune nouvelle à vous écrire. Tout ce qu'on peut attendre d'une cour, c'est de varier l'ennui. Toute l'auguste famille se porte bien: Je vous prie de présenter mes respects à son altesse sérénissime, & de me faire le plaisir de croire que ni l'absence, ni la distance ne causeront jamais la moindre altération dans l'amour que vous porte votre très affectonnée sœur.

CAROLINE "

A son Altesse Royale EDUARD Duc de
YORK.

MONSEIGNEUR.

„ **V**ous vous trouvez maintenant dans un Royaume que j'aimerois à voir, préférablement à tous les pays de l'Europe; quoique je sois très assurée qu'à cet égard ma curiosité ne sera jamais satisfaite. Peut-être attribuerez vous ce desir à la légèreté de notre sexe, qui a tant d'analogie avec l'esprit volatil des françois. Non — j'ai un tout autre motif; je serois très charmée de voir dans son pays une nation qui à été, il y a tant de Siecles, notre rivale dans les arts & dans les armes. Je vous prie de m'envoyer une relation bien détaillée de la ville de Paris, qui, comme on me le dit, doit céder à Londres moderne. Je suis en même tems assez déraisonnable pour attendre de vous une autre description des provinces, lorsque vous aurez passé à la partie meridionale de la France. Ayez soin de votre santé; & que toutes les Princesses de l'Europe ne vous fassent jamais oublier votre très affectionnée sœur.

CAROLINE ”

A son Altesse Royale la Princesse MARIE,
de HESSE-CASSEL

MADAME,

„ Je fais à votre Altesse Royale mes très sincères remerciemens de votre congratulation sur mon mariage prochain; mais en effet je ne fais si nous ne sommes pas plutôt des objets de pitié que d'envie, lorsqu'on nous unit par politique à des Princes que nous n'avons jamais vus & qui peut être ne trouveront pas en nous ces charmes, qui, fussent ils réels, seroient trop souvent éclipsés par les beautés d'une cour, éprise d'un préjugé national. Je suis très sensible à l'honneur que me fait le Roi de Danmark en me choisissant parmi tant d'aimables Princesses, plus dignes peut-être de son choix; mais ma jeunesse & mon peu d'expérience me font appréhender de ne pouvoir occuper le premier rang d'un Royaume selon l'attente des sujets qui croient rarement nous avoir quelque obligation du peu de bien que nous faisons & qui nous imputent toujours une partie des maux qu'ils souffrent. Toutefois puisque mes scrupules n'auront aucun effet, je ferai tous mes efforts pour plaire au Roi & pour me procurer l'affection de ses sujets. Je

fuis très-charmée que cette alliance ajoute encore à l'affinité de votre altesse Royale, de qui je fuis l'affectionnée Nièce.

CAROLINE "

A son Altesse Royale la Princesse Douairiere de GALLES.

MADAME, TRES RESPECTABLE MERE

Permettez moi de pleurer avec votre Altesse Royale la mort de votre obéissant fils, mon très-cher frere, le duc d'York. Ma propre affliction me fait sentir votre douleur. Je vous prie d'assurer de ces mêmes sentiments sa majesté le Roi mon frere. En réfléchissant sur les circonstances de la mort prématurée de cet aimable prince, dans un pays étranger, & peut-être privé de la consolation & de l'assistance qu'il auroit trouvées dans sa patrie, je m'afflige encore plus de son triste sort. Je m'intéresse extrêmement à l'indisposition de votre Altesse Royale; mais j'espère que ce fâcheux événement qui doit sensiblement affecter une mere tendre, se conciliera si bien avec la supériorité de votre esprit & de votre piété que vous adorerez avec résignation les impénétrables décrets de la providence. Je fuis avec

beaucoup de soumission, de votre Altesse Royale la très obéissante fille.

CAROLINE "

On peut voir par ces lettres que la Princesse avoit un style facile, sans efforts & sans affectation; sa conversation étoit également agréable & enjouée. Elle étoit complaisante avec dignité & affable sans être familière.

Comme elle n'avoit jamais été plus loin de la capitale que Windsor, avant qu'elle sortît du Royaume pour être sacrifiée sur l'autel du malheureux hymen, elle dit un jour à la Princesse Amélie, avant que celle-ci fit le voyage à Bath, „ Je „ voudrois de tout mon cœur pouvoir ob- „ tenir la permission de vous accompagner, „ rien ne pourroit me procurer plus de „ plaisir & de satisfaction que de voyager „ dans ma patrie, mais je ne saurois es- „ pérer une telle faveur, puisque les Prin- „ cesses du sang, semblables aux badaux, „ passent rarement les limites des faux- „ bourgs. Je m'estimerois très heureuse, ré- „ partit son Altesse Royale, si cette ex- „ ception étoit faite en ma faveur; mais „ j'ose dire qu'ils ne se passera pas long- „ tems sans que vous voyiez l'Angleterre „ plus en détail & quelque pays étranger

„ par dessus, Je vous entends, reprit la
„ Princesse Caroline, mais peut être serois-
„ je plus heureuse de rester comme je suis
„ plutôt que d'aller si loin pour un Prince
„ que je n'ai jamais vu. — *d'être ou de*
„ *ne pas être, c'est là la question*

Lorsque cette conversation se tenoit, le Roi de Danmark avoit demandé la Princesse en mariage; soit que le portrait du jeune monarque ne présentât pas à son esprit l'idée de l'homme qu'elle auroit désiré, soit qu'elle regardât sa destination comme un exil honorable dans les régions glacées du Nord, il est certain que sa prochaine élévation à un trône qu'elle étoit capable d'orner, ne flatta point les inclinations de cette Princesse. Au contraire, les Dames de sa suite, observerent qu'après que cette alliance fut déclarée, elle devint pensive, réservée & inquiète, elle conserva cependant toujours ses manières affables, elle ne parut point affecter plus de grandeur, ni exiger plus d'hommages des personnes admises en sa présence.

Cette aimable & infortunée Princesse, qui, depuis peu, venoit d'entrer dans la 16^e année de son âge, fut mariée, par procuration, dans la chapelle de St. James le 15. d'Octobre l'an 1766 à Christian VII, & ainsi elle fut forcée par les ordres du Roi

à entrer dans la première alliance solennelle de ses futurs malheurs. Les complimens ordinaires dans ces occasions arrachèrent des souris de complaisance à la jeune Reine, tandis que son cœur se trouvoit en proie aux doutes & aux appréhensions, mouvemens naturels de sa sensibilité.

En prenant congé de la famille Royale & de la chère patrie où elle avoit pris naissance, les larmes furent le tendre tribut de reconnaissance, d'affection & d'amitié que sa Majesté paya avec plaisir. Elle tâcha en vain de faire diversion avec ses tendres regrets, sur le chemin de Londres à Harwich, par les objets variés qu'elle rencontroit dans son voyage; mais lorsqu'elle fut arrivée à l'endroit de l'embarquement, son cœur palpitant trouva enfin quelque soulagement dans un torrent de larmes. Avant de dire son dernier adieu à la côte Britannique elle écrivit au Duc d'York la lettre suivante.

MONSIEUR & TRES CHER FRERE.

„ J'ai justement assez de tems pour vous écrire ce peu de lignes. Si le patriotisme consiste dans l'amour de notre pays, ce que je sens à cet instant à la vue de l'élément, qui dans peu d'heures va me

transporter loin de cette heureuse contrée, me donne un juste droit à ce titre. Peut-être vous autres hommes qui vous vantez d'un plus grand courage donnerez vous le nom de foiblesse à cette sensibilité, parce que vous auriez honte de faire la femme en pareille occasion; mais en vous souhaitant toutes les félicités que cette vie peut fournir, j'avoue, qu'avec toute ma philosophie, je ne puis finir cette lettre sans verser des larmes.

Monfieur très-cher frere, votre
très affectonnée foeur
CAROLINE. ”

Les observations que la jeune Reine fit dans son voyage en passant par quelques provinces d'Allemagne, les honneurs que sa Majesté reçut à son arrivée aux frontières de Danmark & sa réception dans la capitale, avec l'opinion qu'elle avoit conçue de la Cour, de la famille Royale & des habitans de Danmark, sont exprimés très-amplement dans une autre lettre, écrite de sa main à la même personne, après une résidence de cinq semaines dans ce Royaume.

Copenhague 25. Décembre 1766.

MONSIEUR & TRÈS CHER FRÈRE.

Comme cette Epître excédera les bornes d'une lettre ordinaire, vous pouvez la nommer voyage dans une partie de l'Allemagne & du Danmark, avec quelques remarques legeres sur l'esprit & les manieres du peuple.

Notre navigation, quoique assez favorable, me parut ennuyeuse. J'aurois presque souhaité qu'un vent contraire m'eût repoussée vers la côte que je venois de quitter avec tant de regret. Si j'étois un homme, il me semble que je ne vous enverrois pas le grand emploi d'Admiral, puis que je suis véritablement poltronne sur mer. Quoique je trouvasse la côte opposée très-différente de celle de l'Angleterre par rapport à la population, l'agriculture, les chemins & les commodités de voyage, je me félicitai pourtant de me voir heureusement arrivée, & je fis vœu à Neptune de ne jamais envahir son empire, pourvu seulement qu'il voulût m'accorder gracieusement un autre passage vers la Reine des isles. Ce que j'ai vu de l'Allemagne m'a présenté un contraste de terres stériles & de quelques champs cultivés, ça & là quelques pauvres bestiaux, des

forêts sauvages & des châteaux avec des tourelles & des créneaux mal entretenus & habités à demi par des Comtes & des Barons du saint Empire; de misérables cabanes, une multitude de soldats & très-peu de laboureurs; de l'orgueil & de la cérémonie d'un côté & de l'autre l'esclavage & de l'avilissement.

A l'égard des Principautés, à chaque distance de deux ou trois lieues, j'entrai sur le territoire d'un nouveau souverain; & en effet je passois quelquefois par le lieu de la Residence de leurs Alteſſes, ſans m'appercevoir que je me trouvois dans la capitale de ces petits Potentats; ce ne fut que par l'antiquité de leurs palais, qui tomboient en ruines, que je pouvois juger du juſte droit qu'ont ces Princes de ſe vanter qu'ils descendent d'une ſuite d'illuſtres ancêtres, puisqu'en apparence ils y avoient demeuré de tems immémorial. Comme nous jugeons de toutes choſes par comparaison, j'ai obſervé, qu'il y a plus de douceur, d'élégance & de commodité dans la maiſon champêtre d'un citoyen de Londres que dans ces ſombres demeures, garnies de tapisſeries pouries, où un Alteſſe ſéreniſſime meurt d'ennui dans toute la pompe d'un monarque environné d'une pauvre ſuite qu'on nomme *Ecuyer, grand écuyer*

& *grand Chambellan*, sans gages. On ne trouve point ici ce qu'on appelle le moyen état, je veux dire des gens qui vivent dans l'abondance, & qui jouissent de la liberté.

Les hommes & les femmes affectent également de montrer dans leurs habits plus de richesse que d'élégance. Les femmes bourgeoises à Hamburg & à Altena s'habillent d'une manière extrêmement bizarre. Les plus malheureux des Allemands sont les tenanciers des petits Princes indigents qui les écorchent tout vifs pour maintenir leur propre grandeur. Ces petits souverains, ridiculement glorieux de titres, d'ancêtres & de faste ne donnent pas le moindre encouragement aux arts utiles, quoique l'industrie, l'application & la persévérance soient le caractère distinctif de la nation Allemande, surtout de la partie mécanique.

Les chemins sont presque impraticables; les voitures des nobles sont infiniment plus mauvaises que les coches en Angleterre; & les auberges manquent de toutes les commodités pour les quelles elles ont été établies.

Vous pouvez aisément vous imaginer que la vue d'une nouvelle reine, depuis les frontières du Royaume jusqu'à la capitale, fit accourir une multitude de gens des villes & des villages voisins sur mon passage;

cependant je crois qu'on voit dans un jour de foire plus de monde de charing-croß jusqu'à la Bourse Royale (*) que je n'en ai rencontré dans la route d'Altena jusqu'à Copenhague. Les Gentils-hommes & les Dames qui me furent envoyés pour me complimenter & pour agrandir ma suite, n'ajouterent rien à ma conversation; outre la retenue & la gravité propre à leur Nation, ils pensoient que c'étoit une marque de respect & de soumission que de ne jamais me répondre que par monosyllabes.

Ce que j'ai vu du Holstein - Danois & du Duché de Sleswich est bien arrosé & produit abondance de grains. Les habitants de ces contrées ne different que fort peu, ou presque point des autres Allemands. Une partie du Jutland consiste en montagnes stériles; mais les vallées sont en général bien habitées & fertiles. Le pays présente un nombre de grandes forêts; mais je n'y ai pas vu une rivière navigable pour une barque de la même grandeur que celles qui montent le Tamise jusqu'à Londres. Le printems & l'Automne sont des saisons qu'on connoit à peine ici; aux brulantes chaleurs du mois d'Aout, un rude hiver &

(*) Distance d'environ une demie-lieue, ou de deux milles d'Angleterre.

la gelée continuent huit mois de suite, avec peu de changement. Il paroît que le sol n'est pas favorable aux productions végétales; car les légumes qu'on s'étoit procuré à grands frais pour ma table, n'avoient point de goût, & étoient les plus mauvais de leur espèce. Comme le gibier est ici en abondance & que les côtes sont bien pourvues de poisson, j'aurois pû vivre très-bien sur ces articles, si on les avoit apprêtés d'une meilleure manière: leur cuisine, qui est un mélange d'ingrédients Danois & Allemands ne peut pas plaire au goût Anglois.

Je n'entreprendrai pas d'apprendre la langue du pays, qui est un dialecte rude du Teutonique. Le peu de François & de l'Allemand que je fais me servira beaucoup à la cour où ces deux langues se parlent généralement avec un mauvais accent & une prononciation vicieuse. Pour ce qui concerne la propriété des payfans ils se trouvent encore dans un état de vassalage; & les nobles qui sont esclaves à la cour, tyrannisent leurs inférieurs & leurs tenanciers dans leurs domaines. Ces pauvres laboureurs étant ainsi frustré du fruit de leur travail, sont obligés de donner à manger & de loger la Cavalerie & en même tems de leur fournir de l'argent. Ces oppressions, jointes à leur indolence naturelle, rendent

cette précieuse classe du peuple moins utile & plus indigente que dans des états libres, où ils jouissent, également avec les autres sujets, de cette liberté qui sert d'aiguillon à l'industrie. Il ne faut pas attendre la moindre aisance ni commodité dans leurs auberges, toutes celles que j'ai rencontrées en chemin avoient été pourvues par la cour.

Copenhague quoique petite pour une Capitale, ne fait pas mauvaise mine à une certaine distance. Toute l'artillerie des châteaux & des forts, avec la musique guerrière des gardes & diverses compagnies de Bourgeois richement vêtus en uniforme, annoncerent mon entrée dans cette résidence Royale. Je fus conduite au milieu des acclamations des habitants au palais, où le Roi, la Reine douairière & le Prince Frédéric son fils, avec la noblesse des deux sexes, qui, à cette occasion, s'étoient parés de tous leurs ornemens, me reçurent avec des honneurs extraordinaires, suivant l'étiquette. On n'a pas besoin de beaucoup de pénétration pour observer d'abord la jeunesse, le bon naturel & la légèreté du — dans son goût, dans ses amusements & dans ses favoris. Il paroît entièrement soumis à la — qui s'est acquis sur lui un pouvoir que son adresse & son ambition lui conser-

veront vraisemblablement. Son fils favori, qu'elle n'aimeroit pas à voir éloigné d'un seul pas plus loin du trône, est déjà aussi fier & aussi orgueilleux qu'elle même.

J'ai déjà été plus d'une fois mortifiée par le savoir & l'expérience supérieure, dont la — prend soin de se louer elle même, aussi ai-je été offensée par le manque de respect & d'attention du P. — Mais comme ce mépris que je n'ai pas mérité ne sauroit être ressenti, sans occasionner une rupture ouverte, je le passe plutôt que de brouiller la famille royale & d'être regardée comme la cause des cabales de cour en montrant mon mécontentement. Il paroît que le — apprend à ses sujets, par son exemple, la doctrine d'une obéissance passive. Peu des Courtisans ont l'air de Gentils-hommes, & leurs Dames paroissent, dans le cercle, inanimées comme les figures de cire dans l'abbaye de Westminster.

J'ai été depuis peu à Frédéricksburg. La maison est magnifique, & bâtie dans le goût moderne, mais mal située dans un endroit humide & mal sain au milieu d'un lac. Les peintures & les meubles sont vraiment dignes d'une maison royale.

Pour me ressouvenir que je suis mortelle, j'ai visité l'Eglise cathédrale de Roschild, où les Rois & les Reines de Dan-

mark étoient enterrés autrefois. Il subsiste encore beaucoup de leurs monuments, qui, ainsi que l'édifice sont dans le goût gothique.

Comme vous me faites espérer que j'aurai bientôt le plaisir de vous voir à Copenhague, je passe sous silence plusieurs autres particularités jusqu'à cette agréable entrevue, & se suis avec la sincérité britannique.

Monfieur, très-cher frere, votre
très affectonnée sœur.

MATILDE-CAROLINE.

Cette lettre fait voir le bon sens de la jeune Reine & prouve que malgré les artifices & la dissimulation de la Douairiere elle découvrit ses desseins & ses manoeuvres. Frédéric V, un des plus sages monarques de son tems, mais aveuglé peut-être par l'affection ou dupé par les ruses & l'hypocrisie de sa seconde Reine, donna à cette orgueilleuse belle mere un pouvoir, dont selon les préceptes d'une saine politique il n'auroit jamais dû revêtir une femme qui avoit des vues aussi ambitieuses. Elle devoit diriger le conseil du jeune Roi & tenir entre ses mains les rênes du gouvernement, jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de maturité & qu'il fût capable de règ-

mer par lui même. La reine douairière Julienne Marie, quelques moments avant la mort du Roi, forma le projet hardi & inique d'arracher le sceptre des foibles mains de Christian VII. dont la jeunesse & la timidité encouragerent les mauvais desseins de cette Princesse rusée. Elle avoit souvent, & même pendant la vie de Frédéric V, déployé dans l'absence de ce monarque, sa malice & sa haine envers le Prince royal, comme étant le seul obstacle qui empêchoit son fils Frédéric d'aspirer au trône, sur lequel elle desiroit ardemment de le voir placé. Soit crainte, soit politique, lorsque Christian VII. monta sur le trône à l'âge de dix sept ans, malgré le mépris que sa belle mère avoit pour lui, il lui rendit tous les respects qui sembloient dus à son rang & à l'autorité qu'elle avoit dans le conseil. Jamais il ne témoigna de fermeté & il n'avoit jamais eu le courage de soutenir ses propres sentimens que dans le choix de Matilde, tandis que la Douairière n'approuvoit ni l'alliance, ni le tems fixé pour cette union. Vu la constitution foible & délicate du jeune monarque, il y avoit quelque apparence qu'il pouvoit quitter cette vie sans laisser de postérité, si l'on retardoit ce mariage, cela donna occasion au motif secret de l'opposition de

la douairiere. De plus, elle regardoit la jeune Reine comme rivale dans l'ascendant qu'elle avoit usurpé sur l'esprit du jeune Roi & dans l'autorité qu'elle avoit résolu de se conserver dans le conseil. Elle ne pouvoit cacher son ressentiment même dès l'arrivée de la Reine Matilde à Copenhague où elle parut avec tous les avantages de la jeunesse & de la beauté, au milieu des acclamations unanimes d'un peuple épris de ses charmes & de son affabilité.

Ni la prévention que cette aimable Princesse inspira en sa faveur, ni sa figure attrayante, ni le respect & l'attention qu'elle témoignoit à la reine Douairiere ne purent adoucir cet esprit hautain & vindicatif. Elle ne rendit à la jeune reine aucune autre visite que celles qui sont prescrites par l'étiquette, traitant toujours la Reine Matilde avec une supériorité insultante, affectant de mépriser sa jeunesse & son peu d'expérience & tâchant de la mortifier par des réflexions injurieuses sur les Anglois. Un traitement si indigne, & des affronts répétés, auxquels le Roi sembloit être insensible, donnerent d'abord à la reine une impression défavorable du monarque, son époux, & une aversion pour l'impérieuse Douairiere.

Lorsque le Duc d'York rendoit une visite

site à la Reine, sa sœur, la Cour ne put se dispenser des honneurs dûs à ce Prince le second en rang aux premières têtes couronnées de l'Europe; mais il s'aperçut bientôt que ces démonstrations extérieures n'étoient que de pures cérémonies; car la Reine Douairière sembloit confuse & embarrassée en sa présence. Il étoit rarement permis au Roi de converser en particulier avec son illustre hôte, dont il n'avoit pas la liberté de varier les amusements, & le Prince Frédéric évitoit soigneusement son cousin dans toutes les assemblées publiques. La jeune Reine ne trouvoit que rarement occasion d'ouvrir son cœur à son frère qu'elle aimoit; mais par les récits désavantageux de sa majesté & par ce qu'il avoit observé lui-même, il jugea que la situation critique où elle se trouvoit exigerait la plus grande prudence & circonspection pour ne pas tomber dans les pièges d'une Princesse absolue, dont les desseins ennemis étoient trop manifestes, & qui ne manqueroit pas de se prévaloir de la foiblesse & de la soumission du Roi pour en venir à bout.

Le Duc cependant prit congé du Roi & de la Reine Julienne, satisfait en apparence de la réception qu'on lui avoit faite dans une cour où l'envie, la méfiance &

la dissimulation d'une femme avoient tant d'influence.

La mort de cet aimable Prince, qui arriva quelque tems après, fut sentie de la jeune reine avec toute l'angoisse d'une douleur inexprimable.

Après que la grossesse de la Reine eut été déclarée, la Douairière évita de paraître à la cour, & pendant que l'on faisoit les prières publiques pour l'heureux accouchement de sa Majesté dans toutes les églises du Royaume, on les négligeoit dans la chapelle de la Reine Julienne. La naissance d'un Prince, qui excita une joie universelle, fut de tous les événements le plus redouté de la Douairière & de son fils. Les réjouissances que l'on a coutume de faire en pareille occasion par tout le Royaume, n'eurent lieu que dans les forts de la capitale où quelques piéces de canon furent tirées, sans illuminations, & sans faire jouer pour le peuple des fontaines de vins. La jeune Reine & la Nation devinrent très-bien la cause de cette omission méprisante; mais puisque le Roi souffroit lâchement cette insulte, personne n'osoit faire publiquement des réflexions sur la conduite & l'autorité de la Douairière. Elle conseilla artificieusement au Roi crédule d'abandonner son épouse & ses domaines (à la merci d'u-

ne d'angereuse cabale qu'elle avoit déjà formée, sous prétexte d'embellir son esprit par les sciences & les connoissances utiles, par les voyages & les observations, en visitant les Principales cours de l'Europe. Elle espéroit que l'absence du Roi éteindroit entièrement les dernières étincelles de l'affection conjugale, qu'ainsi nul autre héritier que le Prince Royal ne mettroit obstacle à la succession de son fils; & que la jeune Reine délaissée & négligée, commettrait quelque imprudence dont la Douairière pourroit se prévaloir malicieusement pour censurer la conduite de Matilde & rendre sa vertu suspecte. La vivacité, la gaieté, & les manières libres & aisées de Matilde au milieu d'une nation flegmatique & réservée présagerent un heureux succès aux desseins de ses ennemis. Hormis le Comte Bernstoff, ce grand ministre qui avoit été continué par Christian VII dans le premier département de l'état & qui avoit forcé la reine Douairière de redouter sa vertu, qu'elle ne pouvoit corrompre, à peine parmi les seigneurs qui devoient accompagner le Roi, y en avoit-il un seul qui ne fût pas un jeune voluptueux; chacun d'eux tâchant de surpasser les autres, en se signalant dans l'office de surintendant des plaisirs d'un Roi qui étoit moins fait pour

plaire aux dames, qu'ambitieux de paroître leurs favori. La jeune Reine étant abandonnée par un monarque sans considération, qui ne tâcha jamais de mériter sa confiance & son estime, & qui s'étoit rendu indigne de son affection par ses amours honteux, & se trouvant étrangère dans la capitale de ses états elle s'efforça de dissiper l'ennui & la contrainte d'une cour mélancolique & presque déserte, par des divertissemens & des excercices, qui furent relevés par une spectatrice jalouse, & présentés comme incompatibles avec la dignité d'une Reine & avec la modestie d'une femme. Matilde dans ses fréquentes courses à cheval & dans ses parties de chasse, s'habilloit en amazone, ce qui scandalisa quelques zélateurs sévères parmi le clergé, & comme elle conversoit familièrement avec les personnes qui l'accompagnoient dans ces courses, la pieuse & charitable Julienne Marie déplorait avec ses confidens, l'indiscrétion de cette jeune Princesse, qu'elle blâmoit encore d'avilir son rang & de ternir sa réputation. Toutes les modes & toutes les coutumes que cette jeune Reine avoit introduites innocemment à Copenhague, furent, par l'envieuse Douairiere représentés comme capricieuses, indécentes & ridicules. Elle insinua même au Roi, pendant sa rési-

dence en Angleterre & en France que la Reine avoit des liaisons trop étroites avec quelques uns de ses favoris, & le monarque eut assez de foiblesse pour ajouter foi à ses imputations calomnieuses, au lieu d'en punir l'auteur.

On ne sauroit douter que sa Majesté Britannique n'ait été informé de la situation critique & malheureuse de la Reine, sa sœur, de la mauvaise volonté de la Douairiere & de la négligence & patience coupable du Roi. Voilà le véritable & le juste motif de la froide réception que le Roi de Danmarck reçut à St. James & du delai de sa Majesté Britannique en recevant à son palais de Richmond la premiere visite de son hôte Royal. La feue Princeesse Douairiere de Galles étoit également bien informée & elle étoit très-mécontente des dédains si peu mérités que la Reine Matilde avoit si souvent éprouvés de Julienne & de son fils, & elle méprisoit le Roi à cause de sa soumission & de sa pusillanimité aveugle. Cependant sa Majesté Britannique voulant témoigner, au moins à l'extérieur, à la dignité royale la distinction que les souverains attendent mutuellement l'un de l'autre donna à connoître à la famille Royale, à ses ministres & aux premiers officiers de sa maison qu'il considéroit comme une attention respectu-

euse rendue à lui-même l'émulation de la noblesse à procurer au Roi de Danmark pendant son séjour en Angleterre tout ce qui pourroit servir à son amusement & à son instruction dans le Royaume. En effet le jeune Monarque reçut d'une cour généreuse & magnifique envers les étrangers, les honneurs les plus distingués par une succession continuelle des plus brillantes fêtes & par les repas les plus somptueux. Le Roi lui-même termina d'une manière Royale toutes ces fêtes en donnant à sa Majesté Danoise un grand bal & un souper au palais de la Reine.

La bonté de cœur, qui est le caractère de la nation Angloise, lui fit donner la plus favorable interprétation aux motifs des voyages du Roi, qui en effet n'étoient que la conséquence naturelle de ses étourderies & de sa légèreté. Tout ce qu'il sembloit desirer de voir & toutes les recherches dignes d'un monarque, qui veut s'instruire & faire des progrès dans les arts, dans la politique & dans le gouvernement furent suggérées par le Comte de Bernstoff, Secrétaire d'état, le seul homme de mérite & de génie parmi la suite de sa Majesté. Le jeune Roi fréquentoit la comédie, l'opéra & les bals, par inclination, il fit des parties de plaisir à la campagne, amuse-

ments qu'un souverain peut se permettre quelquefois, quand ils ont pour but de délasser l'esprit des grands objets de l'étude sérieuse & de l'instruction. Il étoit affable & accessible, mais sans discernement & sans dignité. Les bourgeois mêmes des deux sexes qui fréquentoient tous les jours ses appartements pour le voir dîner en public le prirent plusieurs fois pour une jeune fille habillée en garçon, dont la conversation & les manières n'inspiroient ni respect, ni attention. Ses intrigues amoureuses à Londres ne pouvoient ni flatter son amour propre ni donner une grande idée de son goût & de sa délicatesse; & puisque des faveurs qu'il reçut venoient des femmes de qualité, qui depuis longtems avoient servis comme volontaires la Déesse de Chypre; ou qui étoient des maîtresses entretenues, plus méprisables encore. Il avoit des confidens de la même trempe; indolens, vains, frivoles & débauchés. Le Comte Holck, qui, comme Narcisse, sembloit n'admirer que sa propre personne, étoit un courtisan affecté & insipide, sur le bon ton à la cour de Copenhague, & dans la plus grande faveur chez son maître. Molke, son rival dans la Confiance royale, avoit moins de présomption & plus de dignité & connoissoit mieux le monde que

l'autre, mais il avoit autant de penchant au plaisir & à la galanterie.

Le Baron Schimmelmon affectoit les manieres graves & importantes d'un financier, conforme à son emploi, il fut l'inventeur des moyens & des expédients pour fournir des secours au Roi & à sa suite, dans cette course couteuse, éloignée & frivole, sans charger l'Etat d'un surplus de dépenses. Il étoit suffisant, orgueilleux & corrompu.

Le Baron Bulow avec la grave stupidité d'un Allemand, & l'humeur brusque d'un Soldat, sacrifioit alternativement à Venus & à Bachus dans les Orgies nocturnes de coventgarden & amusoit son maître par le récit de ses exploits galants.

Le Docteur Struensée étoit un homme instruit, qui savoit réfléchir & faire des observations, il possédoit l'habileté requise pour sa profession, & sa conversation qui étoit polie, savante, & instructive fit rechercher son estime & son amitié par tous ceux qui le connoissoient.

La Reine Matilde ayant été informée des violations de la foi conjugale du Roi, écrivit à certaine Princesse Royale la plaisante lettre que voici.

„ Je voudrois bien que les voyages du Roi eussent pour but des objets aussi louables que ceux de Cyrus; mais j'appерçois que les

principaux visiteurs de sa Majesté sont des musiciens, des ménétriers & autres personnes dont l'emploi est encore plus honteux. Quel misérable lever ! ses amusements de la soirée sont encore plus infames, puisqu'on ne sauroit supposer que la délicatesse & le sentiment honorent des plaisirs si passagers. Si je n'avois déjà fait l'expérience ici de son inconstance & de sa légèreté, je n'aurois pu entendre sans émotion & sans inquiétude ses infidélités fréquentes dans les pays étrangers. Mais comme j'ai reçu l'ordre d'épouser le monarque & non pas l'homme, le sentiment intérieur d'avoir toujours été attachée étroitement à mon devoir envers sa Majesté, & le respect que je me dois à moi-même, me donnent une secrète satisfaction, que, ni la méchanceté ni l'envie ne peuvent m'ôter.

Je suis votre très-affectionnée &c.
La grande inclination, & la préférence manifeste que le Roi fit paroître pour des liaisons Françoises, pendant son séjour à la cour de Versailles, étoient incontestablement peu politiques, & faisoient voir que son affinité avec la famille Royale d'Angleterre ne s'accordoit pas avec ses inclinations & le système de conduite qu'on lui avoit prescrit. La Reine, ayant été informée, que sa Majesté avoit donné un Régiment

de cavalerie Danoise au fils du Duc de Duras, dit à cette occasion, que le Roi étoit un très-bon François mais un mauvais politique. Ce trait de plaisanterie fut communiqué au Roi avec des circonstances aggravées par les émissaires de la Douairière. Paris, le centre de la dissipation, de la frivolité & de la gaieté procura au Roi & à sa suite une variété successive de plaisirs conformes à leurs desirs & à leur attente. Quelques Dames de qualité, fieres d'être préférées par le monarque, lui donnèrent la première place dans le catalogue de leurs admirateurs. La comtesse de Hautefort, une des plus célèbres beautés de France, même dans son automne, éclipsait toutes ses rivales dans l'opinion du jeune monarque, qui lui demanda d'être admis à sa suite avec les graces. Cet hommage distingué flattoit sa vanité & elle accorda à la royauté ce qu'elle auroit refusé à l'homme. Ce fut presque le cas de toutes les Dames qui satisfirent les desirs d'un Souverain à leurs pieds, ce qui fit dire à la Reine: „ que s'il avoit voyagé „ incognito, il seroit retourné dans ses états „ avec un papier blanc de *ses bonne fortune* „ *nes.* „

Louis XV, qui étoit plongé dans une indolence, indigne d'un homme, & qui se sacrifioit à la jouissance des plaisirs des dé-

banqués, dans les bras de ses maîtresses, avoit oublié, dans leur compagnie, le fardeau, les devoirs & la direction des affaires, & il avoit abandonné le Royaume à la rapacité des Ministres. Comme les passions de l'âge sont incurables, le jeune Monarque trouva à la cour de Louis, abîmé dans la galanterie, une approbation pour tous les plaisirs sensuels. Les deux Rois souperent souvent *en partie quarree*, se dépouillant, avec une mutuelle liberté & une gaieté sociable, de toute espèce de grandeur & de Majesté. Le tems fixé pour le départ de Christian le porta à se plaindre du sort des Rois; & en prenant congé du monarque François, il déclara que Versailles & Paris, sous les auspices de sa Majesté, étoient le séjour favori d'Apollon, de Venus, & de Minerve.

Le Roi à son retour dans ses états, injustement prévenu contre la reine, au lieu de témoigner sa joie & son affection à leur première entrevue; affecta de la mortifier par sa froideur & son indifférence. La Dauphinaise avec toutes les marques extérieures d'allégresse, félicita sa Majesté au nom de tous ses fideles sujets, insinuant malicieusement que plusieurs des nobles qui lui étoient le plus attachés s'étoient

retirés à leurs terres, pour éviter les insultes de quelques hommes nouveaux admis dans la faveur de la jeune Reine. Toutes ces insinuations fausses & malignes aliénèrent de plus en plus l'affection du Roi de son aimable épouse, qui se vit environnée d'espions dévoués aux desseins sinistres d'une femme intrigante & perfide. Comme elle souhaitoit de gouverner toute seule le conseil du Roi, elle vit avec des yeux jaloux la grande faveur dont jouissoit le Comte Holke, & la confiance dont le Roi honoroit les compagnons de ses voyages. Par le moyen des manœuvres secrètes, les Comtes Holke, Molke, Thor & Reventlau ainsi que les Barons Schimmelmon, de Ballow & Monsieur de Rosencratz furent disgraciés & exilés à leurs terres, après avoir été obligés de se démettre de leurs emplois, sans pension, au grand étonnement de toute la nation, qui ne fut pas instruite publiquement des motifs d'un changement si inattendu. Dans cette situation le Général Philosophow Ministre de Russie qui avoit suivi le Roi dans les pays étrangers reçut quelques reproches de la Reine Julienne & du Prince Frédéric, qu'il jugea injurieuses à son caractère; & comme ses plaintes au Roi furent inutiles, il quitta la cour sans prendre congé. Le Général s'étoit aperçu

de la nouvelle influence du conseil François, qui ne quadroit pas avec les intérêts de sa cour. En effet la Reine Douairiere, qui ne pouvoit venir à bout de ses pernicioeux desseins, sans détacher le Roi de son alliance avec l'Angleterre, étoit entierement dévouée à la France & accueillit le Ministre de cette cour avec la distinction la plus flatteuse.

La Reine Matilde, qui pour quelques raisons de politique ne vouloit pas informer la famille Royale en Angleterre des mépris & des mortifications qu'elle essuyoit journellement du Roi & de sa belle mere, tâcha d'adoucir son chagrin dans une lettre qu'elle écrivit à la Princesse Marie de Hesse-Cassel. Sa consanguinité avec le Roi de Danmark, & le mariage de ses fils avec les sœurs de sa Majesté, lui firent penser qu'elle feroit très-bien de s'adresser à son Altesse Royale pour qu'elle s'intéressât en faveur d'une Reine offensée. Voici une copie exacte de cette judicieuse & touchante lettre.

Copenhague le 22 Mars 1769.

MADAME & BONNE TANTE.

„ Vous ne sauriez ignorer les artifices, les ruses & les desseins ambitieux de la Reine qui semble s'obstiner à miner l'autorité royale; dont elle usurpe l'exercice à elle seule; après avoir rendu le Roi méprisable à ses sujets, en se prévalant de sa foiblesse pour donner une sanction aux actions de violence, d'injustice & d'oppression les plus atroces; cette mauvaise & méchante femme a perdu par ses dernières calomnies les plus injurieuses à ma réputation & à la dignité d'une Reine régnante toute prétention aux sentiments de pardon & de modération que j'ai trop long-temps opposés à la censure, à l'insolence, & à la médifance. Je suis surprise de l'engourdissement & de l'insensibilité du Roi. Si quelqu'un de ma suite montre un zèle louable à me servir, ou un attachement respectueux à ma personne, il est réputé criminel & on le punit par la disgrâce du Roi & par la démission. Quelques raisons, dictées par la prudence, m'ont empêchée de troubler le Roi, mon frere, sur ce sujet desagréable, puisqu'il le pourroit envisager comme n'étant pas de son ressort de s'opposer à des griefs;

qu'il n'a pas le droit de redresser. Je me suis adressée à la bienveillance que j'ai toujours eue en vous, afin que par vos bons offices je puisse faire sentir au Roi ses torts & ses injustices. Voudriez vous bien vous charger, autant que votre discrétion le peut permettre, de m'assister dans une situation si embarrassante, je ne saurois jamais assez reconnoître l'obligation que je vous aurai d'avoir rendu la paix de l'esprit à votre affectionnée

CAROLINE."

La Princesse Marie pria la Reine, sa niece, de l'excuser de prendre quelque part dans ces querelles royales, ce qui au lieu de produire les effets desirés, pourroit, peut être, pousser la vengeance de sa rivale jusqu'à l'accuser auprès de sa Majesté de quelques nouvelles injures. Elle témoigna en même tems qu'elle étoit extrêmement touchée de ses peines & de ses chagrins, & qu'elle espéroit que le bon sens & la bonne conduite de sa Majesté pourroit confondre les basses imputations de Julienne & faire sentir au roi ses torts.

Ce fut environ vers ce tems que le Comte de Bernstoff secrétaire d'état, reçut ordre de résigner ses emplois. Ce grand Ministre avoit été révére du feu Roi & de toute la

nation pour sa probité, sa pénétration, sa sagacité & son expérience dans les premiers départements de l'administration publique. Jusque là il avoit triomphé des petits artifices & des stratagèmes de la Reine Douairiere, mais il croyoit, vû la situation des affaires, que la vie privée pouroit bien être le poste d'honneur. Il obtint permission de se retirer à Hambourg, où il est mort, couronné de gloire, & de vieillesse. Voici la traduction d'une lettre qu'il écrivit en Allemand à un de ses amis, qui avoit été payé de la même ingratitude & injustice d'un Roi dupé.

MON CHER BARON.

„ J'avois prévu, il y a longtems, les changements subits qui maintenant ont eu lieu. Ceci n'est que le prélude d'une révolution plus fatale, qui va étonner toute l'Europe. La foiblesse & la pusillanimité du Roi, la juste indignation & le ressentiment de la reine, & l'ambition illimitée de l'artificieuse Douairiere, précipiteront la famille regnante, & peut-être sa postérité, dans les calamités les plus affreuses. J'en suis fâché pour le monarque qu'on trompe, j'ai pitié de son épouse, & je déste les maximes de Julienne la machiavelle.

ste. Je vous félicite autant que je me félicite moi même de notre vie retirée, qui nous mettra à l'abri de l'orage terrible qui va éclater. Je rends grâces à Dieu, de n'être pas dans le secret, mais je fais que la Douairière est capable de tout sacrifier à l'avancement de son cher Frédéric. C'est une méchante femme qui ne caresse que pour trahir, en n'offrant ses bons offices que pour atteindre à ses propres fins. Par son hypocrisie elle a déjà gagné le clergé; je crains qu'elle ne séduise les militaires en leur inspirant du mépris pour le souverain. Adieu, mon Ami; vivez heureux dans la tranquillité, comme je le fais. Je suis très-sincèrement,

Votre serviteur & fidele ami,

Hambourg 27 Mai.

BERNSTOFF."

I 770.

La révolution du 17 de Janvier 1772, vérifia la prédiction de ce sage politique.

En dépit de toutes les cabales, le Docteur Struensee fut le seul qui se maintint à la cour. Il fut également estimé du Roi & de la Reine, & il souhaita qu'une bonne intelligence pût se rétablir entr'eux. Il réussit si bien qu'il éveilla la jalousie du Roi sur les

usurpations continuelles de Julienne sur ses prérogatives, & il eut le courage de justifier la Reine de toutes les impressions défavorables dont la Douairière avoit rempli l'esprit du monarque contre la jeune Reine... Son habileté dans la médecine & dans la chymie avoit induit le Roi, lorsqu'il passa par Altena, où il exerçoit sa profession avec succès & réputation, à l'admettre à sa suite. Depuis il fut nommé Médecin du Roi, & par son zèle & par sa fidélité dont il avoit donné des preuves incontestables, sans aucun secours de la part de la Reine, il mérita l'attention de sa Majesté. Il étoit d'une famille honnête & son père de qui il avoit reçu une bonne éducation, étoit le premier ecclésiastique dans le Duché de Holstein, où il est encore estimé universellement.

Pendant cet intervalle, lorsque Christian prit les rênes du Gouvernement, la jeune Reine, pour prévenir les funestes effets des desseins de Julienne, tâcha de former une nouvelle cour de créatures, qui pour la plupart étoient des étrangers sans fortune, sans crédit & sans alliance dans l'Etat, intrigants sans être politiques, peut être trop arrogants dans la prospérité & se fiant trop à un pouvoir passager; sans être soutenus par des liaisons de famille; reniés par les favoris nouvellement congédiés, comme aus-

fi. par ceux qui se vantoient d'une noble extraction Danoise, pour être préférés à ces hommes nouveaux, dont le génie & les talents bornés, incapables de l'administration publique, donnerent trop de lieu aux plaintes & aux réflexions de leurs adversaires.

La cour de Julienne devint le refuge des nobles, des ecclésiastiques & des Officiers mécontents, qui adoptant aveuglément ses projets de vengeance préoccupèrent la nation contre les mesures de ce qu'ils appelloient une cabale Allemande, composée d'hommes élevés du néant, subitement sortis de l'obscurité, qui sacrifioient l'honneur & l'intérêt national au desir de s'aggrandir en pillant l'Etat & en amassant pour leurs familles indigentes une fortune rapide, par des exactions les plus scandaleuses. Ce fut un malheur pour Matilde de ce qu'elle manquoit de discernement dans le choix de ses adhérents. Toutes ses calamités peuvent être attribuées à ce défaut de jugement.

Le Roi fit, sans doute, un pas imprudent en créant le Docteur Struensée, Comte de Danmark, le plus grand titre de noblesse dans son Royaume, & après l'avoir mis au rang des nobles, de l'élever au dessus de toute concurrence, comme son premier Ministre, avec un pouvoir, qu'avant ce tems, on n'avoit jamais accordé à aucun

Danois. Il étoit révééré & estimé comme médecin & comme homme de lettres, mais lorsqu'il devint le représentant du Roi d'une faction, qui tout au plus n'étoit que le souverain de quelques fycophantes de cour, alors Struenfée exerça toute sa capacité pour se maintenir dans ce poste important contre toutes les batteries de vengeance & de perfidie d'une femme, sans s'efforcer de réduire au silence ses ennemis, par ces coups de maître qui caractérisent un politique, & de confondre tous les petits artifices des Ambitieux, forcés d'admirer ce qu'il n'est pas de leur intérêt de ridiculiser ou de railler d'une manière satyrique.

Une des fautes capitales de Struenfée fut de recommander à la faveur de leurs Majestés un autre étranger, qu'il s'étoit associé comme un co-vice roi. Ce fut le Comte Brandt, courtisan sans esprit, vain, dissolu, étourdi, destitué de tous principes de religion & de morale. Le clergé, toujours implacable dans sa vengeance contre quiconque ose entreprendre de jeter du mépris sur le caractère de ses membres, & de diminuer leur influence, ne put jamais pardonner à Brandt d'avoir dit; „ que Luther étoit un moine impudique & ambitieux dont les sectateurs, avec plus d'hypocrisie que les disciples de Loyola, n'ont point encore as-

fez d'adresse & de sagacité pour dominer des souverains & des nations. " En conséquence de cette diffamation, ils le déclarèrent athée, indigne de la confiance du roi son maître, & digne collègue de Struensée, qui avec plus de prudence & de circonspection étoit également débauché & impie.

Tandis que ces changements s'opéroient, qui furent attribués par la Douairière aux caprices & à l'ambition de la jeune Reine, & même à des motifs encore plus honteux, le Roi étoit occupé à examiner les plans les plus utiles pour la prospérité de son peuple & pour la police intérieure de son Royaume. Il établit un hôpital Royal pour servir d'asyle aux Soldats vétérans & invalides; il encouragea l'agriculture, le commerce & les manufactures; & afin d'étendre les connoissances & le savoir parmi ses sujets, sa Majesté ordonna, que dorenavant les productions littéraires seroient exemptes de censure.

Pendant ces circonstances la Reine accoucha heureusement de la Princesse Royale Louise Auguste, dont la naissance fut diffamée, avec une malice infernale, comme une race bâtarde.

Le jeune Monarque, qui s'étoit montré actif & vigilant dans la réforme des abus de l'administration, tomba subitement dans

un état de langueur & d'imbécilité, dont il n'étoit pas facile de tracer d'abord la véritable cause.

A cette occasion on fit courir un bruit scandaleux dont on pouvoit aisément deviner les auteurs; on donna à entendre que le système du Comte Docteur étoit d'abaisser la noblesse & d'admettre aux premiers emplois de l'Etat des roturiers comme lui; qu'il devoit son étonnante élévation à la conduite scandaleuse de la Reine, qui détestant dans son cœur les Danois, deshonoroit par sa vie licentieuse l'Etat & le Roi & sembloit déterminée à gouverner sans contrainte avec ses indignes favoris. La lourde stupidité du Roi fut alléguée comme une confirmation des soupçons les plus injustes & les plus atroces contre Struensée qu'on accusoit du crime horrible d'avoir administré du poison au jeune monarque par lequel on avoit énervé sa vigueur & dérangé son esprit. On attribua à cette cause ces dérèglemens & ces débauches infames qui l'exposèrent au mépris de ses sujets & le rendirent insensible aux prétendus excès de la Reine & aux crimes de ses créatures.

Ces insinuations, répandues artificieusement dans la Capitale, firent l'impression désirée sur les militaires & sur les bourgeois. La Douairière gagna les comtes Thott &

Osten, les Colonels Heller & Scheffer et tous les commissaires qui depuis reçurent ordre de dresser les accusations contre la Reine & les autres prisonniers.

Le Comte Rantzau, qui se crut méprisé par la Reine & négligé par le nouveau Ministre, avoit tâché de s'insinuer dans les bonnes grâces de l'armée & du peuple, se flattant par cette conduite affable, diamétralement opposée à son ambition & à sa hauteur naturelle, de suppléer aux talents, qui lui manquoient pour le rôle de Chef d'un parti, qu'il avoit, depuis quelque tems, projeté de jouer. La Reine Douairière avoit fondé ses intentions avec toute l'adresse & l'insinuation dont elle étoit capable, afin de découvrir s'il voudroit prendre part à la grande révolution qu'elle méditoit; ou de découvrir s'il n'étoit pas déjà entré dans des engagements particuliers relatifs au même objet. Mais quoiqu'il se fût déclaré ouvertement contre le premier Ministre & ses partisans, la Douairière malgré sa curiosité ne put rien apprendre par ses recherches, et le comte donna à entendre qu'il ne se risquerait jamais à l'événement d'une conspiration, qu'on ne lui permettroit pas de conduire lui-même. De plus, il prétendit agir par des principes entièrement différents de ceux de la Douairière; il tâcha de

persuader à ceux qui souhaitoient une réforme dans l'état, que son plan étoit de procurer la liberté à ses compatriotes, & de rétablir les anciennes loix en limitant les prérogatives du souverain. Il communiqua son plan au ministre de Suede, qui en donna information à sa cour; mais soit que l'alliance des deux cours cimentée par le mariage du Roi de Suede avec la princesse Royale de Danmark, empêchât cette puissance d'entrer dans ces engagements pernicioeux à la famille regnante, ou que la Suede ne crut pas qu'il fut de son intérêt de contribuer à affranchir les Danois de leur servitude, elle résolut de rester simple spectatrice des troubles de Danmark: d'ailleurs, la dernière révolution surprenante que le jeune despote du nord méditoit alors, ne lui permit pas de prendre part dans les affaires étrangères. Le Comte Rantzaw avoit même suggéré l'idée d'une alliance de mariage entre le Roi de Danmark et la princesse de Suede après son divorce avec Matilde.

La Reine Douairiere, cependant, traita le comte de Rantzaw avec une distinction particulière, craignant de desobliger un homme dont le crédit et la réputation pouvoient nuire ou être d'un grand secours à l'un des partis. Le ministre français & celui

Proffiens furent indubitablement dans le secret ; les premiers comme ennemis naturels d'une administration qui adhéroit fermement à l'intérêt des Anglois ; & les derniers comme jaloux du commerce & de l'influence Britannique ; mais leurs cours avoient des mesures à garder avec l'Angleterre ce qui les obligea d'agir secrètement & avec circonspection.

Le ressentiment furieux & l'ambition maligne de Julienne fit naître chez ceux qui n'étoient pas préoccupés, l'idée qu'elle même pouvoit bien être coupable des crimes énormes dont elle avoit la cruauté d'accuser Struensée. Depuis longtems elle avoit formé le projet détestable de rendre le Roi méprisable & la jeune Reine odieuse à leurs sujets, de ternir la réputation de cette aimable & innocente Princesse par les calomnies les plus atroces ; le Roi, son beau fils, sembloit condamné à périr par un lent poison ; l'anéantissement de la famille Royale avoit été prémédité après que le jeune Prince fut déclaré héréditaire, & la Princesse sa sœur, illegitime ; & enfin son propre fils devoit être placé sur le trône, souillé par les plus noirs attentats.

Il est surprenant que les Ministres Anglois, qui comme tous les ambassadeurs, sont des espions privelegiés, n'aient pas

prévu les intrigues dangereuses de la Reine Julienne, & n'en aient pas informé leur cour.

Struensée étoit certainement meilleur courtisan que politique, sa trop grande assurance & son manque de prévoyance firent sa ruine. Sa propre conservation & l'honneur de son souverain auroient justifié les mesures qu'il auroit pu prendre pour faire transporter Julienne dans quelque forteresse éloignée de Norwege, avant qu'elle eût pu mettre en oeuvre les infâmes projets de sa méchanceté & de son ambition. On ne sauroit douter que la jeune Reine n'estimât beaucoup Struensée & n'eût une grande opinion de sa capacité comme médecin. Elle entroit souvent en conversation avec lui sans réserve & sans contrainte, & il ne fut pas difficile à une femme rusée & intrigante de se prévaloir de ces innocentes familiarités, pour ruiner cette infortunée Princesse.

Quoique l'administration de Struensée ait été calomniée en public & représentée avec les plus noires couleurs, il avoit, cependant, publié des ordonnances qui devoient être perpétuées pour la sûreté des citoyens & pour le bonheur des générations futures. Avant son tems, les habitans de Copenhague étoient sujets aux plus sévères inspec-

tions de la police, qui entroient par force dans leurs maisons à toute heure du jour ou de la nuit; il obtint un édit du roi avec ordre, que dorénavant personne ne seroit troublé dans sa maison excepté les criminels.

Le préjugé avoit marqué d'une telle infamie les veuves & les filles qui s'étoient écartées des rigides sentiers de la vertu, & les enfants nés hors du sein du mariage qu'elles faisoient souvent périr le fruit de leur amour illégitime. Pour prévenir ces crimes & remédier aux abus, le Comte Struensée publia un édit qui infligeoit des peines sévères à tous ceux qui feroient des reproches à ces objets de compassion & d'humanité, & il déclara les bâtards capables de succéder aux biens de leurs pères faute d'héritiers légitimes.

Ces édits salutaires & ces régléments sages ont été abolis depuis la dernière révolution. On a même fait un crime au malheureux Struensée d'avoir publié ses édits en allemand, qui a toujours été la langue de la Cour & du cabinet.

On pourroit supposer que la jeune Reine ne fut pas sans crainte & sans appréhension à l'égard des impressions qu'avoient faites sur le public crédule & ignorant les accusations les plus hardies, portées contre son innocence & forgées avec toute la maligni-

nité que l'imposture & la calomnie pou-
 voient suggérer à une furie implacable; ce
 fut en conséquence de ces soupçons que la
 Reine Matilde pria le Comte Struenfée de
 présenter au Roi un mémoire plein de for-
 ce, qui mettoit au jour la trame infernale
 & les intrigues de Julienne; & qui cou-
 vroit son caractère de honte & d'ignomi-
 nie. „ Si j'avois été élevée, „ dit-elle Ma-
 tilde, „ de l'obscurité sur le trône, l'Am-
 bitieuse & la méchante Julienne auroit
 „ pu attendre une soumission aveugle à ses
 „ plaisirs & à sa volonté, & votre Ma-
 „ jesté auroit pu s'imaginer qu'une couron-
 „ ne d'épines d'or me la feroit porter avec
 „ patience & résignation; mais étant des-
 „ cendue d'une race illustre de souverains,
 „ & sœur d'un monarque qui ne le cede en
 „ pouvoir & en étendue d'états à aucun
 „ Roi de l'univers, pourrois-je souffrir plus
 „ d'injures, plus d'outrages & d'indigni-
 „ nités, qu'aucune personne, dans un rang
 „ privé, n'en a jamais reçues de l'ennemi
 „ le plus cruel & le plus implacable? Si
 „ par ma conduite je n'avois pas provoqué
 „ la calomnie & la médifance, je pourrois
 „ rendre raison de tant d'injures répétées,
 „ mais la conscience de ma vertu & le
 „ respect que je dois à la majesté royale,
 „ demandent justice à un Roi qui ne sou-

seroit la refuser à son épouse puisqu'il est
obligé de voir qu'on la rend au moindre
de ses sujets. Je suis déterminée à faire
connoître mes accusateurs & à leur
faire subir le châtiment qu'ils ont mérité,
quelque élevé que soit leur rang &
quelque grand que soit leur pouvoir. Ils
ont attaqué ma réputation & je ne serois
pas surprise si dans la suite ils s'achoi-
ent de moi pour enlever la couronne, de m'in-
hériter & de m'ôter si. Si votre épouse &
vos enfants vous sont indifférents, peut-
être la conservation de votre propre per-
sonne vous éveillera-t-elle pour attacher
pendant qu'il en est tems, les rênes des
mains d'une femme perfide & mépris-
able, avant qu'elle nous perde l'un & l'autre
sans ressource. Rassez-vous de
cet avis de la lésée.

Matilde.

Ses plaintes & ses avis furent méprisés
par le monarque dupé & irrésolu.
La Douairière impatiente d'exécuter ses
projets iniques, auroit voulu anticiper de
six mois la révolution du 17 Janvier 1772,
si tous les conjurés eussent pu convenir sur
les moyens de l'exécution.
Le Licenciement du Régiment des gar-
des, plan que le Roi adopta par principe

d'économie quelques semaines avant de tems, servit non seulement à montrer la foiblesse & la timidité du monarque, mais tendit en même tems à rendre Struensée encore plus odieux à l'armée. La Douairiere se prévalût artificieusement de cet événement pour avilir son administration & le représenter comme l'ennemi de ceux à qui on avoit confié la garde de la personne du roi mais la vérité du fait est que pour diminuer les dépenses de l'Etat, Struensée avoit proposé de substituer aux gardes, les Régiments qui se trouvoient en garnison à Copenhague.

Quoique la jeune Reine ne pût ignorer la mauvaise volonté de la Douairiere, elle ne se tint pas assez sur ses gardes contre les stratagèmes & les artifices de cette ambitieuse. Struensée avoit négligé de veiller sur la conduite perfide de Julienne & de ses émissaires.

Le Comte Brandt, quoique dissipé, sembloit appréhender quelque revers subit de fortune, & proposa au Comte Struensée d'arrêter la Reine Douairiere dans son propre palais & de la conduire à une place de sûreté, pourvu qu'il put obtenir le consentement du Roi, qui n'auroit pas osé le refuser. Cette action hardie auroit incontestablement intimidé leurs ennemis, dis-

persé les conjurés & les auroit purgés de toute imputation de violence & d'injustice. Mais Struensée & son ami semblent avoir été destinés à être sacrifiés à la vengeance inflexible de la reine Douairiere; il paroissent avoir été élevés tous d'un coup au faite des grandeurs, pour être traînés ignominieusement dans un cachot chargés de chaines, & pour expirer sur l'échafaud.

Enfin le jour fatal fut fixé qui devoit abolir l'autorité du Roi & deshonorer pour toujours une jeune Princesse, la sœur & l'épouse des Rois, dégrader d'une manière infame sa posterité & faire regarder les crédules & stupides Danois avec mépris, comme complices supposés de ses crimes & de ses erreurs.

Le Comte Rantzaw, après avoir inutilement tâché d'être le chef de son parti, céda aux sollicitations importunes de la Reine Douairiere & se chargea à sa requête, d'arrêter la Reine Matilde & de la conduire au château de Cronenbourg.

La conspiration du 17 fut conduite avec un secret impénétrable. Un bal masqué fut le prélude de cette catastrophe. Jusqu'au moment même que la Reine, le Comte Struensée, le conseiller son frere, le Général Gahlen & son épouse qui avoient

joué aux cartes le même soir avec le Roi, le Lieutenant Général Hefelbergh, le Général Gude, le Baron de Bulow, le Secrétaire d'état Zoega, Monsieur Panin, & d'autres Officiers inférieurs des différents départements civils furent arrêtés, personne n'eut le moindre soupçon d'un si étrange événement. Le Prince Frédéric, frère du Roi, s'étoit retiré du Bal environ à onze heures de nuit, afin de concerter avec sa mere les moyens nécessaires à assurer le succès de cette entreprise extraordinaire. Lorsque la jeune Reine & ses partisans furent arrêtés, le Roi se vit forcé de signer l'ordre de leur emprisonnement; ainsi le misérable monarque devint l'instrument de haine & de trahison contre soi-même & contre son épouse abandonnée; s'il eut refusé de se prêter aux ordres de Julienne il auroit été détrôné, & sa vie même auroit été en danger. Pour exciter la populace contre cette illustre & infortunée Princesse, la Reine Douairière avoit engagé quelques misérables à demander Justice contre Matilde & son amant Struensée! *Vivat Regina Juliana* &c. Dans ses premiers mouvements la multitude aveugle passa aux plus grands excès, & se déchaina en aveclives contre l'infortunée Matilde d'accusant ouvertement d'adultère & de crime

mes énormes contre l'état & le Roi. Le Comte Rantzau même en usant de violence envers la Reine prétendit se faire un mérite de la soustraire à la rage du peuple. Cette jeune Reine, victime d'une malignité & d'une lâcheté préméditée, montra un courage admirable dans ce désastre terrible. Le sénat corrompu par l'adroite Douairière sans aucune forme de procès la déclara coupable d'adultère & d'avoir été dans le secret du poison administré au Roi son époux; probablement il auroit prononcé la plus inique sentence contre sa Majesté si Monsieur Keith, le Ministre Anglois, n'eut protesté contre tout acte de violence, dont on sembloit menacer la personne de la Reine. Il justifia courageusement l'innocence opprimée d'une manière digne de son caractère, refusa avec beaucoup d'énergie, les accusateurs & conclut en annonçant la vengeance de sa nation & le bombardement de Copenhague, si on ne rendoit justice à la sœur de son souverain. Ces menaces suspendirent les effets immédiats d'un jugement très-précipité & sans exemple. On ne permit pas même à la reine d'avoir les habits nécessaires pour se montrer avec décence & pour se prémunir contre la rigueur du climat dans une région glacée; on refusa à sa Majesté une en-

trevue avec le lâche Roi son époux indigne, & elle fut conduite au château de Cronembourg, non comme prisonnière d'état, mais avec toutes les marques de mépris & d'infamie avec lesquelles on traite les plus abominables criminels. Dans cette demeure sombre, séjour de crimes & d'horreurs on vit enfermée une Reine dont les charmes personnels & les qualités de l'esprit auroient porté à la compassion le cœur du plus brutal scélérat. Dans cette forteresse barbare à peine lui accordoit-on le nécessaire de ce que demande la nature; & les fantaisies qu'on lui permit dans ses appartements ne différoient en rien de ceux qu'on laisse aux plus vils criminels. Pendant la captivité elle fut traitée très-indignement par ses gardes infensibles & par des Soldats insolens; mais après que les rayons de la raison eurent dissipé les préjugés de la multitude insatiable, la fureur du peuple fut convertie en pitié pour une Princesse dont le destin malheureux fut à la fin attribué à la politique cruelle d'une méchante femme. Frédéric, fils de la Douairière, fut nommé chef du conseil. Le Roi, à la discrétion de sa belle-mère n'exerça plus aucun acte de souveraineté. Les ordres qu'il signa furent dictés par le nouveau conseil de Ju-
Jeanne, on ne lui permit aucune corres-

pondance avec sa malheureuse épouse, & il signa la condition humiliante de se laisser juger avec sa reine par ses sujets.

Les Struensée, & le comte Brandt exposés à la derision & aux outrages de la plus vile canaille furent conduits en triomphe, au tribunal de leurs juges impitoyables. Après les avoir fatigués par des interrogatoires inutiles, on les menaçoit des terreurs de la torture, dont les tourments horribles auroient pu extorquer de Struensée une confession de crimes qu'il n'avoit jamais commis.

Un scélérat nommé Groninlet, qui à l'insinuation de la Reine Douairière s'étoit insinué dans les bonnes grâces du Comte Struensée & avoit trahi sa confiance fut arrêté & chargé de chaînes, afin de tromper le public. Il produisit quelques lettres controuvées, qui indiquoient un commerce criminel entre le comte & la jeune reine; il eut même l'audace de déclarer qu'il avoit été témoin oculaire de leurs familiarités indécentes, dont il n'y avoit pas la moindre vraisemblance, il fut mis immédiatement en liberté, & il reçut une somme considérable en récompense de ses impostures & de sa trahison.

La Reine Douairière, afin de donner une opinion favorable de sa Clémence &

de Béquité des commissaires, qu'elle avoit
nommés pour faire le procès des prétendus
criminels, fit élargir plusieurs personnes
qu'on avoit soupçonnées d'être attachées au
nouveau Ministre.

Elle ordonna de publier une lettre qu'elle
l'avoit dictée au Roi & de la faire circu-
ler dans la capitale & dans le Royaume.
Cette lettre étoit conçue en termes qui
insinuoient, qu'il étoit persuadé de l'infidé-
lité de la reine & des crimes que l'on im-
putoit à Struensée. Comme le clergé étoit
à sa devotion, elle ordonna à ceux qui étoient
les plus renommés pour leur éloquence dans
la chaire, de fulminer contre la licence &
les débauches de la cour de la Reine Ma-
tildé, traitant comme blasphémateurs im-
piers les Ministres disgraciés, & en même
tems rendant des actions de grace au Tout-
puissant, d'avoir été délivré, sous les heu-
reux auspices de la Reine Julienne, de
l'oppression de ces ennemis de la Religion &
de l'état. Elle eut même la cruauté d'in-
sister de gaieté de cœur aux malheurs de
la jeune Reine pendant son emprisonnement,
en nommant deux Ecclesiastiques pour pré-
cher alternativement devant elle, & pour
l'exhorter à consacrer le reste de ses jours
à expier ses prétendus crimes & ses erreurs.
Après que la partie la plus judicieuse de

La nation eut découvert les vues sinistres & les projets criminels de Julienne, elle affecta beaucoup de modération & d'indifférence pour obtenir la direction des affaires. Cette découverte auroit pu prévenir l'entreprise d'abréger les jours de la famille royale; & les gazettes étrangères qui l'accusèrent de ce dessein, en indiquant ses mauvaises intentions, les ont peut-être renversées.

Enfin, elle porta l'hypocrisie & la dissimulation jusqu'à déclarer publiquement, qu'elle souhaitoit que le tribunal, établi pour juger la Reine, la déclarât innocente; & afin d'en imposer au public, elle conseilla au Roi d'engager le célèbre avocat Uldahl dans cette cause importante & de l'absoudre de son serment afin qu'il pût plaider en sa faveur avec toute l'éloquence dont il seroit capable; mais le monde ne fut pas dupe de cet artifice: tous ceux qui connoissoient les principes & les vues de l'avocat du Roi, savoient, qu'il étoit l'ame du parti de la reine Douairière. Si son éloquence & la force de ses raisonnemens spécieux ne l'eussent pu sauver, toute la nation devoit la croire coupable; s'étoit là le monologue de cette méchante femme.

Cependant toute la déclamation fleurie de Mr. Uldahl, & toute l'arhétorique ne

purent même fixer le soupçon des crimes inventés pour couvrir d'infamie la malheureuse Reine. Toutes les accusations contre sa majesté étoient destinées de l'ombre même de vraisemblance. Il n'y avoit pas une seule circonstance dont on pût inférer qu'elle eût manqué de fidélité envers le Roi. Ainsi le plan inique de faire dégrader la malheureuse Mathilde, de la punir de mort, & de déclarer illégitimes ses enfants, venait à échouer, & l'impitoyable Douairière craignant, en même tems, le juste ressentiment du Roi de la grande Bretagne, & d'une nation généreuse, toujours prête à secourir l'innocence opprimée d'une Princesse, née & élevée dans son sein, fut forcée à changer la sentence projetée, en une prison perpétuelle aux extrémités des déserts glacés du Jutland.

Il y avoit encore assez de vertu en Angleterre pour faire repentir la Douairière de ses crimes & de ses cruautés par rapport à une des plus aimables & des plus parfaites Princesses de l'Europe, condamnée, à l'âge de vingt-un ans, par une faction corrompue & méprisable, à languir dans un cachot.

Après que l'innocence de la Reine Mathilde eut triomphée de toutes les suggestions atroces que la méchanceté, la malice &

la calomnie avoient inventées, la reine Douairiere devint l'objet de l'horreur universelle & fut regardée comme un monstre de cruauté & d'hypocrisie, elle paroltra exécration aux yeux de l'impartiale postérité, & la régence sera odieuse à ceux qui ont la moindre idée de justice & d'humanité.

Le Baron Diele, ministre d'un Roi prisonnier dans sa propre capitale, se conduisit, pendant ce temps d'iniquité en homme digne de son caractère & de sa réputation. Il possède toutes les qualités d'un grand ministre, les sentiments d'un homme d'honneur & les vertus d'un bon citoyen. Il n'eut point de part à cette révolution; au dessus de toutes les intrigues d'une cour abandonnée, il se conduisit dans cette situation critique, avec tant de prudence & de modération qu'il se fit respecter même d'une nation ennemie de la sienne. Si l'Angleterre jugea à propos de suspendre les effets de sa vengeance, peut-être les dispositions des puissances qui épousèrent le parti de la Douairiere ont prevenu, à cette occasion, une rupture ouverte avec le Danemark.

La Reine Matilde, dans l'angoisse de son cœur, écrivit la lettre suivante, laquelle, quoique interceptée par un Officier des gar-

des, Est parvenu à la connoissance du public.

A Monsieur ROBERT KEITH Envoyé de la
Grande Bretagne.

„ **D**u premier jour de mon inique arrest, & de ma sévère captivité, je prévis que la rage de mes ennemis demanderoit la perte de ma liberté, & de ma vie. Je me soumetts entièrement à mon sort, quelque parti qu'on prenne; mais l'idée de voir ma réputation ternie, & mes chers enfans abandonnés à la merci d'un peuple injustement prévenu, contre la légitimité de leur naissance, m'accable de la plus amère douleur. Le Roi, mon frere, m'a-t-il abandonnée? Grand dieu! personne ne vengera donc mon innocence & ma mémoire? Je ne fais si mes impitoyables Argus souffriront que cette lettre vous parvienne, mais en cas que vous la receviez, continuez de me rendre les bons offices qui seront en votre pouvoir. Jamais je n'oublierai le zèle que vous avez témoigné dans la cause de l'innocence; & si jamais il plaît au ciel de me rendre le rang & la dignité dont on m'a dégradée avec tant d'injustice, je vous donnerai des preuves les plus convaincantes de ma reconnoissance, Oh!

si j'étois en Angleterre, ma chere patrie,
où le plus vil criminel a le privilege d'être
jugé par ses pairs. Suis-je donc abandonné
de tout l'univers? Je suis très-amari-
grie & ma santé a beaucoup souffert depuis
qu'on me retiens prisonniere entre ces murs.
Je ne vois autour de moi personne que je
ne soupçonne, & je désespere de recou-
vriér ma liberté. Pour l'amour de Dieu
tachez de me rendre une visite. Le tems
approche qu'on va juger ma cause, mais
j'apprehende qu'on n'ait déjà fait mon pro-
ces. Je prie Dieu qu'il vous prenne dans
sa sainte garde.

Cronembourg 11 Avril

1577. 7. 2.

MATILDE.

Environ dans le même temps la Reine
écrivit une autre lettre au Roi, dont
voici une exacte copie.

Sire. Si la justice & l'humanité habitent en-
core dans votre cœur, j'ai, en qualité de
votre très-loyale épouse, un droit incontes-
table à implorer votre protection de cette

vallée de misère. Votre honneur est attaqué aussi bien que ma vertu ; si cette idée peut vous inspirer de la compassion pour les indignités dont on accable l'autorité suprême , par la plus abominable conspiration & par toutes les horreurs dont la plus noire calomnie peut se servir pour diffamer mon innocence & ma réputation , j'en appelle à votre Majesté , qui doit être convaincue de ma fidélité irréprochable. Je ne demande pas grâce , mais je demande justice. Si votre cœur pouvoit être insensible à mes cruelles souffrances , assurément ce que vous vous devez à vous même & aux chers gages de l'affection conjugale , vous forceroit d'employer toute votre autorité pour maintenir vos prérogatives que l'on a usurpées avec tant d'audace , & de vous venger des outrages que m'a obligé de subir une confédération de traitres déterminés à arracher le sceptre de vos mains & à sacrifier votre épouse & vos enfants à leur détestable ambition. Je ne desire qu'un jugement impartial & de pouvoir regarder en face & confondre mes accusateurs. Je soumetts la Justice de ma cause au Juge suprême qui connoit tous les cœurs & tous les motifs.

MATHIEU.

Il ne fut pas permis au Roi de répondre à cette lettre.

Pour ce qui concerne les infortunés Comtes Struensée & Brand on les condamna à expier, par une mort horrible & violente, les crimes que la reine Douairière leur avoit imputés.

La grande Commission fit le procès de ces deux Gentilshommes le 25 d'Avril & leurs crimes supposés furent déclarés pour la première fois à la cour en ces termes.

Le Comte Struensée a été convaincu d'avoir enlevé du trésor du Roi près de six lors d'or ou 125,000 livres Sterlings; d'avoir expédié plusieurs ordres du cabinet sans la connoissance du Roi; d'avoir entretenu une familiarité indécente avec la Reine; d'avoir supprimé plusieurs lettres qui auroient dû être communiquées au Roi; d'avoir conseillé au Roi de licencier les gardes, enfin d'avoir forgé & falsifié une lettre de Change & fait des arrangements suspects dans la ville.

Le Comte Brandt fut déclaré coupable, comme ayant connu la familiarité de Struensée avec la Reine & tous les autres crimes qu'on lui imputa, sans les avoir dénoncés, & pour avoir attenté à la vie du Roi, & médité, de concert avec Struensée de mauvais desseins contre sa Majesté.

Après quoi on prononça la sentence suivante.

Jean Frédéric Struensee a, (selon les statuts du royaume liv. VI. Chap. 4 Art. r,) perdu par ses crimes, son honneur ses terres & sa vie. Ses armoiries seront brisées par les mains du Bourreau; puis on lui coupera la main droite & ensuite la tête; après quoi son corps sera écartelé, & ses membres exposés sur la roue, la tête & sa main seront placés au bout d'une perche & placés sur les portes de la ville.

Une pareille sentence fut prononcée contre le Comte Enevold Brandt.

En conséquence de ce décret sévère ils furent exécutés le 28 du même mois à huit heures du matin devant la porte orientale de la ville de Copenhague, au milieu d'un champ, sur un échafaud érigé à cet effet. Le Comte Brandt fut exécuté le premier & il se conduisit avec beaucoup d'héroïsme & montra un sang froid presque sans exemple lorsqu'on lui coupoit la main; pendant le reste de l'exécution il fit paroître une intrepidité étonnante, il adressa un discours aux assistants, protestant de son innocence & déclarant ses accusateurs parjures, sa tête fut ensuite exposée plusieurs fois à la multitude. Il étoit assisté par un certain Heek, Ministre Luthérien, sans donner

le moindre signe de crainte ni de contrition.

Le Comte Struensée se soumit à sa sentence avec beaucoup de repugnance : Il parla longtems au ministre, qui l'assistoit, sur la sévérité de son sort, & il parut jusqu'au dernier moment dans l'espérance qu'on lui feroit grace, en protestant de son innocence ; mais le Docteur Munter lui faisant concevoir très-énergiquement que ses espérances étoient vaines, il se mit à prier avec beaucoup de ferveur, mais il ne put envisager son sort avec la grandeur d'ame de son ami Brandt. Après que sa main eut été coupée, il sauta en arrière & il fut contraint par force de se remettre à sa place. Ils s'étoient habillés tous deux lestement, Brandt d'un habit verd galonné d'or, & Struensée d'un habit bleu chamarré d'argent. Le bruit qu'on fit courir que Brandt auroit prié l'Ecclesiastique, qui lui devoit administrer les sacrements, de mêler du poison dans la coupe, afin d'éviter par là une mort ignominieuse & terrible, est dénué de tout fondement.

Les remontrances de *sir* Robert Keith eurent enfin l'effet souhaité, en faveur de la Reine Matilde, on lui permit de prendre l'air sur les remparts du château de Cronembourg, de recevoir telle compagnie qu'elle voudroit, & en tout tems, la visite du ministre d'Angleterre.

Lorsque sa Majesté fut informée des circonstances de la mort tragique des deux nobles martyrs, elle dit à la Reine Mostyn la Dame d'honneur, „ pauvres hommes ! „ ils ont payé bien cher leur attachement au „ Roi & leur zèle pour mon service. ”

Pour mettre enfin dans le dernier degré d'évidence les accusations formées contre la Reine, nous dirons, que tous les crimes prétendus de sa Majesté envers l'Etat & le Roi, quoique les témoins eussent été subornés, étoient dénués de preuves judiciaires, pour qu'elle pût être privée des prérogatives de son rang. En un mot, la manière dont sa cause fut jugée, a été un tissu de contradictions; elle fut déclarée à la fois innocente & coupable. Le Roi qui étoit principalement intéressé dans ce procès inique, loin d'accuser la Reine d'infidélité & de crimes encore plus atroces, déclara plusieurs fois qu'elle étoit digne d'un époux plus capable que lui de rendre justice à ses charmes & à ses vertus. Le généreux aveu de ses excès & de ses déréglemens, justifiaient l'indifférence & le dégoût qu'elle avoit depuis longtems témoigné pour lui. Si pendant son emprisonnement elle eut pu obtenir une entrevue avec le Roi, on ne doute pas qu'elle ne l'eut contraint à lui faire une juste répara-

tion des injures qu'elle avoit reçues. Mais la Douairiere empêcha toujours toute correspondance entr'eux, étant persuadée que la Reine auroit bientôt recouvré sa liberté, & qu'elle auroit fait repentir ses ennemis de leurs injustices si elle avoit pu parler au Roi.

Le Ministre Anglois, que le Roi son maître avoit créé chevalier de Bath, pour le récompenser de son zèle & pour lui témoigner qu'il approuvoit sa conduite, avoit été exclu par l'avis de Julienne de la présence du Roi. Mais elle n'avoit pas assez d'influence pour empêcher que le Roi n'ordonnât à un Bataillon de veiller pour la sûreté de sa personne, & de servir de garde pour sa maison. Sir Robert Keith fut rappelé par des lettres de sa cour; & les menaces de l'Angleterre d'envoyer une flotte formidable devenant sérieuse, la régence de Danmark fut forcée de consentir à rendre la jeune reine à ce Ministre, qui fut nommé pour l'accompagner dans l'Electorat de Hanovre, le château de Zelle lui ayant été assigné pour sa résidence par le Roi son frere.

Sir Robert Keith ayant obtenu les stipulation requises, & une pension de cinq milles livres Sterlings pour soutenir la maison & la dignité de sa Majesté, tous les

desseins d'hostilités entre les deux Royau-
mes, s'évanouirent.

La Reine ayant fait une expérience si fa-
tale de la vicissitude des grandeurs humaines,
ne fut pas assez pénétrée de ses propres mal-
heurs pour ne pas sentir les souffrances &
les misères de quelques prisonniers d'état
condamnés à une prison perpétuelle dans le
château de Cronembourg. Sa généreuse bien-
faisance ne fut jamais plus remarquable que
dans ce tems d'affliction & de détresse. El-
le envoyoit chaque jour deux plats de sa
table à ces malheureux objets de compas-
sion; & sur une pension bien modique, elle
épargnoit par semaine une petite somme
pour être distribuée parmi eux. Le Gou-
verneur ayant prié sa Majesté d'exclure
de sa libéralité un Officier, qui depuis
quelques années avoit été confiné dans une
tour séparée, privé de tout commerce
avec les hommes, sur le soupçon d'avoir
entretenu une correspondance perfide avec
l'agent d'une puissance du Nord, qui par
l'assistance de ce prisonnier avoit engagé
pour le service de son maître plusieurs su-
jets Danois, la Reine ne répondit que par
ce vers de Monsieur de Voltaire.

*Il suffit qu'il soit homme, & qu'il soit
malheureux.*

De-

Depuis qu'elle eut reçu l'agréable nouvelle que le tems de sa délivrance approchoit, elle se promenoit la plus grande partie du jour sur les remparts du château afin de découvrir de loin le pavillon Britanique. Elle étoit au diner, lorsqu'elle fut informée par le salut réciproque de la frégate Angloise & des canons du château, de l'arrivée du Capitaine Mac Bride. Ce brave & poli Officier rencontra, en débarquant, sir Robert Keith, qui après des compliments mutuels, introduisit le Capitaine chez sa Majesté dont il reçut l'accueil le plus gracieux, comme l'homme destiné à la transporter en sûreté dans les Etats de l'électeur son frere, loin de la portée des dards empoisonnés de la Douairiere & loin de ce maudit pays, où s'étoit passé la terrible scène de ses malheurs & de son humiliation. Lorsque le capitaine eut fait sa commission & déclaré qu'il attendoit les ordres de sa Majesté pour son départ, elle s'écria dans l'amertume de son cœur ; „Hélas mes chers enfants! „ & se retira immédiatement. Ce ne fut point un monarque insensible, ni le trône sur lequel elle parut avoir été placée, pour n'être que l'objet de l'envie, de la méchanceté & de la perfidie, qu'elle pleuroit ; l'horrible idée d'être séparée de ses chers enfants & l'incertitude

D

de leur sort, lui fit sentir toutes les inquiétudes d'une mere tendre. Elle demanda à les voir, avant qu'on les arrachât pour toujours de sa présence. Mais toutes ses instances furent sans effet. Julianne lui envia la consolation qu'on accorde au plus misérables, celle d'embrasser pour la dernière fois & d'arroser de ses larmes ses propres enfants, dont une autorité dénaturée alloit la séparer pour jamais.

Le Gouverneur de Cronembourg & quelques nobles désignés par la Douairiere pour observer la Reine après son élargissement jusqu'à son départ sous la trompeuse apparence de respect au même personnage royal qui depuis peu avoit été si basement disgracié & injurié, tacherent envain par des témoignages d'égard & d'estime pour sir Robert Keith & pour le Capitaine Mac Bride, d'inspirer à ces Gentilshommes une opinion favorable de leurs motifs & de leurs visites artificieuses; mais sans s'écarter des regles de la bienséance & de la civilité ils leur firent sentir qu'ils n'étoient point dupes de ces compliments & de ces protestations, les tenant à une certaine distance par une réserve dédaigneuse, & faisant semblant de douter de leur véracité. Lorsqu'ils furent admis dans la présence de la reine & qu'ils lui souhaiterent un bon

voyage au nom de sa Majesté ; elle répondit. „ Le tems viendra que le Roi verra „ qu'il a été trahi & trompé ; la calomnie „ peut imposer pour un tems à des ames „ foibles & crédules , mais à la fin la vérité doit toujours triompher. Tous mes „ soins & toutes mes inquiétudes sont pour „ mes enfans. ” Après ce petit discours elle les renvoya. Le Gouverneur s'étant conduit envers la Reine d'une manière qui méritoit la confiance & l'estime de sa Majesté , elle lui confia une lettre pour le Roi , qu'il promit de remettre fidèlement en mains propres à sa Majesté. Cette lettre doit avoir été très-pathétique car on vit le Roi verser des larmes en la lisant.

Tout étant préparé pour la commodité de sa Majesté à bord de la frégate du Capitaine Mac Bride , tous ses serviteurs Danois fondirent en larmes , lorsque leur bonne maîtresse leur témoigna d'être contente de leur service , & qu'elle déclara qu'elle n'auroit plus besoin d'eux. Sir Robert Keith & le Capitaine Mac Bride accompagnèrent sa Majesté à bord du vaisseau , & lorsqu'il fut prêt de mettre à la voile les canons de la forteresse , où elle avoit été emprisonnée furent tirés comme le dernier honneur payé à la plus aimable & à la plus infortunée Reine qui fut jamais assise sur le trône Da-

nois. Avant que sa Majesté perdit de vue la terre, on l'entendit souvent prononcer avec douleur & tendresse les noms de Frédéric & de Louise, les chers objets de sa tendresse maternelle; & sans la plus grande nécessité elle ne parla pas même à sa femme de chambre, que quatre heures avant son débarquement près de Hambourg. Elle remercia le Capitaine Mac Bride de ses soins & de son attention, l'assurant qu'elle lui feroit la première occasion pour lui remercier aux bonnes grâces du Roi, son frere. Monsieur Mac Bride remercia avec respect & modestie la reine des démarches qu'elle voudroit faire en sa faveur, & pria sa Majesté de vouloir bien lui permettre de solliciter ses bons offices auprès du Roi, pour son Lieutenant qui étoit un homme d'un courage à toute épreuve & qui avoit rendu beaucoup de service. Cette générosité & défintéressement confirmèrent sa Majesté dans la bonne opinion qu'elle avoit de Monsieur Mac Bride à qui elle promit sa protection pour son ami. Aussitôt que la Reine fut arrivée dans l'état électoral, toutes les classes du peuple se disputèrent, à l'envie l'une de l'autre, l'honneur de témoigner leur joie, en voyant une Princesse descendue de leurs anciens souverains, que les infortunes & les disgrâces leur rendoient

encore plus chere. Sa jeunesse, sa beauté, son air gracieux captivoient les cœurs de tous ceux qui avoient l'honneur de l'approcher. Après avoir reposé quelques jours dans un des Palais de l'Electorat jusqu'à ce que le Château de Zelle fut prêt à la recevoir, elle fut conduite à cette résidence royale à travers une foule immense de Spectateurs qui souhaiterent de la voir habiter longtems parmi eux. Cette illustre martyre ne fut jamais plus grande que pendant les dernières années qu'elle passa dans sa retraite. Matilde n'étoit plus une jeune Reine indiscrete, dont la légèreté & l'humourivolage avoient donné à ses ennemis une occasion trop favorable pour causer sa ruine; elle avoit appris dans l'école de l'adversité, & de la malice de Julienne, (qui en donnant un mauvais sens à ses vertus, les avoit même interprétées comme vices) à agir avec tant de prudence & de circonspection afin de mériter un respect personnel, indépendant de la Majesté, sans être moins admirée pour sa condescendance gracieuse & pour son affabilité qui lui gagnaient le cœur. Elle se montra à Zelle dans son caractère vrai & naturel dépouillée du train & de la pompe, qui en grande partie la voiloit sur la Thrône de Danemark, & la déroboit aux yeux des juges

impartiaux. Elle déploya dans sa petite cour toutes les qualités royales & sociables capables de tenir en crainte & de charmer en même tems ceux qui lui venoient rendre visite & ceux qui composoient sa suite. Sa personne avoit une grace & une dignité qui ne pouvoient manquer de lui gagner un amour universel. Quoi qu'elle excellât dans tous les exercices propres à son sexe, à sa naissance & à son rang & qu'elle dansât le premier menuet à la Cour de Danmark, elle ne se permit plus cet amusement honnête, (quoi qu'elle l'eût aimé avec tant de passion) depuis le bal masqué, dont la fin lui avoit été si fatale & si flétrissante. Comme un de ses prétendus crimes avoit été le plaisir qu'elle prenoit à aller à cheval, aussi bien que l'adresse & le courage avec lesquels elle savoit menager cet animal, elle renonça aussi à ce divertissement innocent de peur de donner la moindre occasion à la réprehension & à la censure des ignorans. Elle possédoit un goût exquis pour la Musique & elle donnoit beaucoup de son tems au clavecin, se faisant accompagner par la voix mélodieuse d'une dame de sa cour. Elle avoit dans son habillement une noble simplicité qui étaloit plus de goût que de magnificence. Comme son esprit avoit été cultivé par la lecture des ouvrages des

meilleurs écrivains modernes, elle lisoit régulièrement deux heures avant diner avec la Demoiselle Schulembourgh, tout ce qu'elle trouvoit de plus propre à son instruction & à son amusement chez les poètes & chez les historiens, se communiquant l'une à l'autre leurs observations avec franchise & avec sincérité. Elle perfectionna la connaissance qu'elle avoit acquise de la langue Allemande, (ayant un catalogue des meilleurs auteurs de cette savante nation) pour converser couramment sur des sujets de littérature avec des gens de goût & d'érudition. Comme ses manieres étoient extrêmement polies, gracieuses & agréables, sa cour devint le rendez-vous des personnes des deux sexes, célèbres par leur amour pour les beaux arts. L'Etat de gêne où se trouvoient ses finances, ne pouvoit retenir cette magnificence Royale & cette disposition généreuse qui tenoit toujours sa bourse ouverte au mérite indigent & à la vertu malheureuse. D'un naturel gai, heureuse par la conscience de son innocence, adorée & révérée par le cercle d'une cour exempte de cabales & d'intrigues, le nuage épais de l'adversité ne pouvoit même altérer la douceur & la sérénité de son caractère. Là elle se trouvoit environnée de serviteurs fidèles dont le service ne procédoit pas des motifs fordi-

des d'ambition , mais de l'attachement & d'une affection sincere. Ils n'étoient point les espions & les émissaires d'une femme artificieuse , impérieuse & vindicative , ni les conseillers corrompus d'un misérable Roi , l'instrument de discorde & de Calomnie , & le premier esclave de sa cour débauchée & abandonnée. La paix , le contentement & l'harmonie habitoient sous les auspices de sa Majesté dont le ménage étoit comme une famille bien réglée , gouvernée par une maitresse qui faisoit consister son bonheur à faire du bien à tous ceux qui imploroient sa compassion & sa bienfaisance. Chassée avec toutes sortes d'indignités du Thrône de Danmark , son ame généreuse ne cherchoit pas à se venger des auteurs de sa ruine ou du peuple Danois. L'ambition , passion qui ne donne jamais de repos , ne troublait jamais la paix de son ame ; elle ne songeoit au diadème , qui avoit été arraché de sa tête , qu'avec une tranquillité & une magnanimité , à la quelle Christine , après son abdication ne put jamais atteindre. Ce n'étoit pas la couronne qu'elle regrettoit , mais tous ses soins & toutes ses inquiétudes étoient pour ses enfants ; les sentimens de la Reine étoient absorbés dans ceux de mere ; & si jamais elle manifesta par ses larmes sa douleur & son embarras , la tendresse de mere

causoit toutes ces craintes & ces agitations. La punition cruelle & injuste qu'on avoit infligée à Matilde pour quelques faillies indiscrettes de jeunesse, que les Danois regardent maintenant avec quelque indulgence en faveur des vertus agréables & des autres qualités estimables de cette aimable Princesse, remplissoit l'esprit de la partie la plus sensible & la plus généreuse de la nation d'horreur & d'indignation contre la détestable ambition & les pernicieuses mesures de Julienne, qu'on regarde aujourd'hui dans son véritable jour, comme la première & unique cause de tous les troubles & de toutes les calamités de ce Royaume divisé. Les deux Gentilhommes qui avoient souffert une mort ignominieuse sur un échafaud; l'exil des plus fideles serviteurs de sa Majesté; & les viles calomnies dont on avoit flétri plusieurs caractères respectables ont été imputés aux desseins cruels & aux maximes détestables de la Douairiere. Le Roi commençoit à voir son injustice & son erreur, & devint un misérable solitaire, en prise aux plus horribles pensées & aux plus cuisants rémords, pour avoir été la dupe & l'instrument des pernicieuses suggestions de sa belle mere contre son épouse, l'innocente Matilde, qu'elle avoit injuriée; & qu'il youdroit pouvoir rappeler maintenant à la

vie & placer sur son triste thrône ; mais son inconstance & son imbécilité après ces courts intervalles de lumière le rendirent encore le méprisable jouet des artifices & de la perfidie de Julienne. Depuis cette révolution l'état est tombé par degrés dans une inanition languissante, déchiré par des factions intestines & exposé aux insultes & à la risée d'un puissant allié, devenu son ennemi.

Matilde ne fut jamais plus grande que dans sa rétraite, elle exprimoit le contentement de son esprit dans sa condition présente à sa sœur dans la lettre suivante.

Zelle ce 27 d'Août

1772.

,, *Madame & très Chère Sœur,*

,, **J**e rends graces au ciel de m'avoir convaincue de la vanité, & de l'illusion des grandeurs & de la pompe mondaine. Croyez moi je n'ai pas souhaité une seule fois, de remonter sur le thrône. Si on me rendoit mes chers enfants je croirois pouvoir être heureuse dans la vie privée, si toutesfois on peut jouir du bonheur sur la terre ; mais le suprême dispensateur de tous les événements a vou-

lu que la paix de mon ame fût continuellement troublée par ce que je sens lorsque j'envisage cette séparation cruelle & dénaturée. Comme vous êtes une mère tendre, j'en appelle à votre cœur maternel. — Je vous prie d'assurer la chère Augusta & tous ses frères de mon affection : maintenant qu'elle a atteint l'âge de sept ans, elle doit être sans doute causeuse & une compagne agréable. J'apprends que Charles, semblable à son père, est né guerrier, il n'y a que les tambours, les épées & les chevaux qui flattent son penchant martial. George, Auguste & Guillaume contribueront également à votre consolation, & à votre amusement. J'ai quelques petits présents pour eux que je leur enverrai à la première occasion.

„ Vous voudriez savoir de quelle manière je varie mes occupations & mes amusements dans ce séjour ? Je me lève entre sept & huit heures. Si le tems le permet je vais faire une promenade dans le jardin, je donne mes ordres au jardinier pour la journée ; j'observe ses gens, qui en travaillant goûtent le contentement qui leur sert d'une fête continuelle ; je retourne au château pour déjeuner ; entre dix & onze heures je vais m'habiller, à midi je me trouve à mon petit cercle, delà je me rends à

vie & placer sur son triste thrône ; mais son inconstance & son imbécilité après ces courts intervalles de lumière le rendirent encore le méprisable jouet des artifices & de la perfidie de Julienne. Depuis cette révolution l'état est tombé par degrés dans une inanition languissante, déchiré par des factions intestines & exposé aux insultes & à la risée d'un puissant allié, devenu son ennemi.

Matilde ne fut jamais plus grande que dans sa retraite, elle exprimoit le contentement de son esprit dans sa condition présente à sa sœur dans la lettre suivante.

Zelle ce 27 d'Août

1772.

,, *Madame & très Chère Sœur,*

,, Je rends graces au ciel de m'avoir convaincue de la vanité, & de l'illusion des grandeurs & de la pompe mondaine. Croyez moi je n'ai pas souhaité une seule fois, de remonter sur le thrône. Si on me rendoit mes chers enfants je croirois pouvoir être heureuse dans la vie privée, si toutesfois on peut jouir du bonheur sur la terre; mais le suprême dispensateur de tous les événements a vou-

lu que la paix de mon ame fût continuellement troublée par ce que je sens lorsque j'envisage cette séparation cruelle & dénaturée. Comme vous êtes une mère tendre, j'en appelle à votre cœur maternel. — Je vous prie d'assurer la chère Augusta & tous ses frères de mon affection : maintenant qu'elle a atteint l'âge de sept ans, elle doit être sans doute causeuse & une compagne agréable. J'apprends que Charles, semblable à son père, est né guerrier, il n'y a que les tambours, les épées & les chevaux qui flattent son penchant martial. George, Auguste & Guillaume contribueront également à votre consolation, & à votre amusement. J'ai quelques petits présents pour eux que je leur enverrai à la première occasion.

„ Vous voudriez savoir de quelle manière je varie mes occupations & mes amusements dans ce séjour ? Je me lève entre sept & huit heures. Si le tems le permet je vais faire une promenade dans le jardin, je donne mes ordres au jardinier pour la journée ; j'observe ses gens, qui en travaillant goûtent le contentement qui leur sert d'une fête continuelle ; je retourne au château pour déjeuner ; entre dix & onze heures je vais m'habiller, à midi je me trouve à mon petit cercle, delà je me rends à

mon appartement où je m'occupe à lire jusqu'à dîner ; après dîner je me promène encore dans mes jardins avec quelques Dames de ma suite, puis je prends le thé, je joue du clavecin, quelques fois je fais une partie de quadrille avant souper, & je me couche ordinairement avant mi-nuit. Le lundi de chaque semaine je reçois les requêtes des objets vraiment dignes de compassion, & je prends un singulier plaisir à subvenir à leurs besoins autant qu'il est dans mon pouvoir ; le dimanche j'assiste deux fois au service Divin à la Chapelle ; ainsi chaque semaine se passe dans une révolution régulière en conversations raisonnables, en lectures amusantes & instructives, en parties de musique, en promenades & en quelques ouvrages curieux à l'aiguille. Je vois chacun autour de moi content, & se disputer l'un à l'autre à qui l'emportera pour me donner les preuves les plus sinceres de son zèle & de son affection pour ma personne. Je puis dire maintenant que je cultive en effet l'amitié & la philosophie qu'on ne connoit pas sur le trône. Selon votre promesse je me flatte de vous voir bientôt, aussi votre visite servira beaucoup à consoler votre très affectonnée Sœur.

CAROLINE MATILDE.

La conformité qui se trouvoit entre les désastres de la Princeſſe de Zell, épouſe de George I, & celles de Matilde ſon arriere petite fille étoit un ſujet très propre pour la plume de la Reine de Danmark & pour ſes réflexions. Elle tâcha de défendre la mémoire de l'infortunée Chriſtine contre les calomnies injurieufes de ſes contemporains, dans l'hiſtoire qui va ſuivre de ſes malheurs & de ſes infortunes pièce qu'elle écrivit à la Comteſſe de P—n, Dame d'un goût & d'un jugement exquis.

„ MA CHERE P—N.

„ **J'**ai été ſi profondément touchée en me rappelant les malheurs de Chriſtine, condamnée à un exil perpétuel dans ce même château où elle finit ſes jours, que j'ai cru devoir dévouer quelques heures de mon loisir à vous communiquer franchement mes penſées ſur la catastrophe de cette très aimable Princeſſe.

„ George Guillaume, Duc de Zell, compté parmi les héros de ſon ſiècle, Souverain des principautés de Calenberg, Lunenbourg & des Comtés de Diepholt & d'Hoife; étoit frère d'Erneſte Auguſte, électeur d'Hanovre, père de George I. Ce Prince Magnanime ſupérieur au préjugé natio-

nal, se maria à une Dame Françoise, dont la beauté étoit la moindre de ses perfections. Elle se nommoit Eléonore Desniers, & elle étoit fille d'Alexandre, Baron d'Olbreuse de la province de Poitou, en France, qui s'étoit réfugié en Allemagne avant la révocation de l'Edit de Nantes. La Maison d'Hanovre fiere de descendre en ligne droite des princes, n'ayant jamais, selon les notions ridicules des petits Souverains Allemands, souillé leur sang par un mariage honteux, fit des reproches amers au Duc de Zell, d'avoir fait à leur Généalogie illustre un affront insoutenable; la préférence qu'il avoit donné au mérite, sur une haute naissance & des titres inutiles, firent de l'Electeur son frère, son ennemi déclaré & implacable, nonobstant que la Dame fût depuis revêtue par l'Empereur Léopold de la dignité Ducale & reconnue Princesse de l'Empire, sans cette formalité ses enfans n'auroient pû succéder à la Souveraineté de Zell, & le Duché auroit passé alors dans les mains de l'electeur, sans l'intervention d'un second mariage.

„ Leur union formée par l'amour fut cimentée par la reconnoissance & ils trouverent l'un & l'autre dans leur amour & dans leur fidélité une félicité sans interruption. Ce couple heureux en proposant à leur sujets

un tel exemple de l'amour conjugal qu'on rencontre rarement à la Cour, repandoit parmi eux toutes les bénédictions d'une administration modérée, bienfaisante & équitable. Ils fouhaiterent ardenment un héritier, qui pût hériter des grandes vertus de ses parents, & faire en même tems l'ornement & le bonheur de son peuple. Mais le seul fruit de ce mariage fut Sophie Dorothee Christine née le 15 de Septembre en 1666, qui devint célèbre par les qualités extraordinaires de sa personne & de son esprit, & plus encore par ses malheurs. Parmi un nombre de Princes qui la recherchoient en mariage, lorsqu'elle étoit dans le printems de sa jeunesse & de sa beauté avec tous les avantages de l'éducation convenable à son rang, le jeune Prince de Wolfenbuttel fut préféré à tous ses compétiteurs.

„ Le Duc & la Duchesse encouragerent ses poursuites, autant que leur fille ne s'y opposoit pas. Elle parut favoriser sa déclaration, & on avoit déjà commencé à faire des préparatifs pour la cérémonie de leurs noces.

„ L'Electeur d'Hanovre, qui par cette union, alloit vraisemblablement perdre pour la postérité toute espérance future de succession au Duché de Zell, cherchoit tous

les moyens possibles de la prévenir. Mais les progrès que le Prince de Wolfenbittel avoit déjà faits, le mépris que l'électrice Sophie avoit manifestés dans toutes les occasions pour la Duchesse de Zell, & les animosités réciproques des deux familles étoient des obstacles qui sembloient insurmontables. La Princesse Anne, qui se maria ensuite à George, Prince de Danemark, étoit l'objet que l'ambition de l'électrice avoit désigné pour le Prince son fils. La famille Royale de la Grande Bretagne de la quelle elle avoit l'honneur de descendre elle-même, étoit un motif pour aspirer à cette alliance. Dans ce dessein le Prince électoral rendit actuellement une visite à l'Angleterre, mais il eût la mortification de rencontrer des mépris & un refus absolu. Une telle traversé, accompagnée de circonstances humiliantes, ne contribua pas peu à réconcilier l'Electrice avec le dessein de l'Electeur de marier le Prince héréditaire d'Hanovre à l'héritière de Zell & d'unir par cette alliance les deux Etats sous un même Souverain.

„Avant que le Prince fit le voyage en Angleterre, l'Electrice avoit témoigné son aversion pour ce mariage; mais comme elle le crût propre à l'agrandissement de sa maison, elle prit bientôt la résolution de le

faire réussir ne voulant point qu'une autre personne qu'elle eût le mérite du succès. Personne n'étoit plus capable de ménager une réconciliation que l'Electrice; elle étoit fiere & cependant condescendante quand il étoit nécessaire, éloquente & versée dans les artifices de la Cour; quoiqu'elle eût traité la Duchesse de Zell avec dédain & hauteur, ses premieres démarches furent reçues par le Duc comme un signe flatteur de respect & de condescendance. Aussi-tôt qu'elle apperçut l'impression favorable que cette première entrevue avoit faite sur le Duc, elle forma le projet de négocier elle même à la Cour du Duc ce mariage avantageux. L'Effet qu'elle attendoit, en se montrant en personne, joint à ses manières insinuantés & à la surprise que cette visite inattendue devoit causer l'engagea à entreprendre ce voyage sans donner la moindre occasion de pénétrer ses intentions. A la fin d'une belle soirée d'été son Altesse partit pour Zell, où elle arriva de bonne heure le matin suivant, avant que le Duc & la Duchesse fussent levés. Il est plus facile de s'imaginer que de décrire leur étonnement lorsqu'ils entendirent ouvrir la porte sans ordres & qu'ils virent entrer l'Electrice, sans avoir été annoncée précédemment, puisqu'elle étoit dans le monde la personne

la moins attendue & que peut-être la Duchesse aimoit à voir le moins.

„ Elle ne laissa pas long-tems ignorer au Duc les motifs de la liberté qu'elle venoit de prendre & qui étoit sans exemple parmi les princes ; elle lui expliqua immédiatement le mystère de sa négociation , mais sachant que la Duchesse n'entendoit pas l'Allemand elle préféra de converser dans cette langue.

„ Elle fit usage de tous les arguments que l'éloquence , la ruse & la politique pouvoient suggérer ; ses persuasions prévalurent & elle obtint sa demande. En moins de deux heures elle détruisit tout ce que le Prince de Wolfenbuttel avoit fait depuis si long-tems , & avant de sortir de la chambre , elle obtint une promesse du Duc de donner la Princesse de Zell à son fils.

„ Ce fut une grande mortification pour la Duchesse qu'on lui fit un secret du motif de cette visite extraordinaire , qu'elle ne devoit savoir qu'après que l'affaire qui en étoit le sujet seroit terminée ; car quoique le Duc n'eût point de secret pour la Duchesse , l'Electrice , au commencement de la conversation , avoit exigé expressément que la Duchesse ne fût rien de cette convention qu'après que la chose seroit effectuée. La curiosité de la Duchesse augmen-

toit encore en voyant le Duc persister à lui refuser cette satisfaction, & ce ne fut qu'après que l'Electrice se fut retirée pour prendre quelque repos, qu'à la fin le Duc complimenta la Duchesse comme mère d'un jeune Prince d'Hanovre.

„ Elle fut interdite à cette nouvelle & ne fût ce qu'elle devoit répondre. Pour donner un libre cours à la plus amère douleur elle s'enferma dans son cabinet, car elle ne pût pas effacer si subitement de son souvenir le mépris qu'elle avoit reçu de la maison d'Hanovre. Etant fortement éprise en faveur du jeune Duc de Wolfenbittel, elle sentit combien il seroit humilié & trompé en apprenant cette cruelle résolution, & elle ressentit encore plus de chagrin pour la Princesse sa fille, qui l'aimoit. Il paroît que les appréhensions de cette union furent le présage des malheurs qui en ont été la fuite.

„ Ayant tâché de se tranquiliser elle rejoignit le Duc & le pria avec les arguments les plus pressans soutenus par l'affection qu'il portoit à son enfant chéri, de changer de sentiment, elle appuya sur les conséquences de la violation de sa foi, si injurieuse au Prince, qui s'étoit estimé heureux d'avoir obtenu son consentement; car elle jugeoit par le mépris visible que

L'Electrice lui avoit toujours témoigné, en quel jour honteux elle devroit considérer une alliance que l'intérêt seul lui avoit fait solliciter. Mais tous ses puissants motifs ne purent porter le Duc à se rétracter : ni le sentiment intérieur de sa propre imprudence, ni ses tendres égards pour le sort d'une fille, ni les larmes d'une épouse chérie, ni la vengeance d'un Prince offensé, n'eurent pas le pouvoir de le faire changer de résolution. Le desir d'aggrandir la Maison de Lunembourg, occupoit toutes ses pensées & la Duchesse qui jusqu'à cette entrevue fatale avoit exercé son pouvoir, perdit, de ce moment, son influence sans jamais la recouvrer.

„La naissance Royale de l'Electrice, jointe à une certaine dignité de manières qui la rendoit respectable, flattoit l'orgueil du Duc, & l'amour qui dans sa jeunesse avoit triomphé de toute autre passion céda alors à l'ambition. L'Electrice prit toutes les mesures nécessaires pour accélérer le mariage. Elle étoit persuadée de l'aversion que la Duchesse devoit avoir pour un parti sur lequel elle n'avoit pas été consultée, & elle connoissoit aussi le pouvoir du respect conjugal sur un homme accoutumé à suivre ce sentiment. Aussi-tôt que l'Electrice eût obtenu le consentement du Duc, elle envoya

chercher son fils. En même tems elle gardoit le Duc de si près & pouffoit les articles de mariage avec tant d'ardeur, qu'elle ne lui donna pas le tems de réfléchir sur l'injustice faite au Prince de Wolfenbittel & sur les conséquences de la violation de sa promesse. Le Prince Electoral avoit contracté une intimité avec Henriette de Muschenbruck, Dame plus remarquable par son esprit & la coquetterie, que par les vertus qui font la gloire du Sexe. Cependant il fut obligé de se soumettre à la volonté de son père dans une affaire qu'on regardoit comme de grande importance à l'état. Comme la plupart des Princes, il aima mieux céder à la politique de ce contract que de suivre les sentimens de l'amour. Le jeune Prince d'Hanovre, dont le cœur se trouvoit déjà engagé parût à la Cour de Zell plutôt comme aspirant au Duché que comme amant de la Princesse par le droit de laquelle il en devoit être un jour le possesseur. Mais l'habileté de l'Electrice, sa mère, suppléa à tout ce qui lui manquoit en galanterie: le jour pour la cérémonie nuptiale fut fixé & célébré avec toute la magnificence que la brieveté du tems avoit pu permettre.

La Princesse se regardoit comme une victime de l'Etat & quoiqu'elle parût se

soumettre aux ordres de ses parents elle témoigna par ses soupirs les mouvemens de son cœur. Quant au Prince il étoit naturellement sombre, réservé, hautain & capricieux: il étoit obligé d'affecter des démonstrations de joie & de contentement, & quoiqu'il donnât sa main à la mariée, cependant sa maîtresse conserva l'empire sur ses affections. Le Duc ayant remarqué la froideur & l'indifférence du jeune Prince, en ressentit un chagrin secret; mais la Duchesse avoit prévu avec regret le malheur du funeste mariage. L'Electrice seule jouissoit du triomphe de ces intrigues de la cour, quand le succès justifia leurs mesures.

„Peu de jours après la solennité, l'Electrice & son fils partirent pour Hanovre avec la fiancée, qui ne put cacher son chagrin & ses inquiétudes en prenant congé de ses parents.

„La Cour d'Hanovre étoit alors plongée dans les plaisirs & dans la galanterie, un commerce libre entre les personnes des deux Sexes avec la splendeur & la politesse qui distinguoient la Résidence Electorale comme le centre du goût, la fit fréquenter par les étrangers illustres des régions Septentrionales de l'Europe. Le mariage d'Ernest-Auguste avec la Princesse

Palatine, petite-fille de Jacques I. donnoit un nouveau lustre à la cour; les fêtes & les festins, variés par l'élégance & le luxe, étant l'époque de cette alliance, qui éleva depuis la postérité de Sophie au Thrône Britannique. La jeune noblesse de Zell jalouse de montrer son respect à la fille & à l'héritière de son Souverain chéri, alla en corps féliciter Christine à la Cour du Prince héréditaire sur un événement qui promettoit une réconciliation heureuse entre deux maisons qui s'étoient regardées l'une l'autre comme étrangères. Le Comte de Koningsmark, noble Danois, brave, galant & généreux étoit à la tête de cette noblesse. Il avoit été élevé à la Cour de Zell & vécut dès son enfance avec la Princesse dans cette familiarité & cette liberté naturelle aux enfants. Christine, contente de son zèle & de son assiduité, l'avoit toujours distingué des nobles de la suite, & Koningsmark ne se croyoit jamais plus heureux que lorsqu'il devoit accompagner la Princesse. Le Comte l'avoit toujours considéré comme l'arbitre de son destin & souhaitoit de continuer à la Cour de l'Electeur sous les auspices de sa bienfaitrice, à pousser ses desseins de fortune & d'ambition. Sa figure, sa vivacité & son adresse le recommanderent si ef-

ficacement à l'attention de l'Electeur qu'il obtint une commission à l'armée avec des appointements conformes à son rang. Il faisoit assidument sa Cour au Prince Charles fils Cadet de l'Electeur qui avoit le même penchant pour les plaisirs & pour la galanterie que lui même. Koningsmark fut bientôt admis avec deux ou trois Dames favorites aux parties choisies du Prince. Aucun des jeunes Gentils hommes qui l'accompagnoient n'avoit autant de talent à animer la conversation & à varier les plaisirs de ces festins; sa présence d'esprit, son maintien gracieux, son aisance & sa dignité le firent prendre pour l'homme le mieux élevé à Hanovre, & le Prince Charles étoit si enchanté de sa compagnie, qu'ils devinrent inséparables. Cette intimité avec le beau frère de Christine fournissoit journellement au Comte l'entrée chez Son Altesse, qui étoit très satisfaite de voir le seul gentil-homme qui avoit suivi sa fortune en si haute estime chez ses nouveaux parents. Elle laissa échapper innocemment un mot gracieux de reconnoissance sur le zèle & l'attachement du Comte. Koningsmark étoit vain & présomptueux; il oublia insensiblement la distance & commença à se flatter que la Princesse avoit conçu pour lui des sentiments plus tendres que ceux de l'estime.

me. Il avoit observé l'indifférence de son époux & il se flatta de pouvoir servir d'instrument à augmenter son ressentiment & son dégoût, & de se prévaloir d'une disposition qu'il croyoit favorable à ses vues ambitieuses.

„ Il avoit remarqué que les Dames d'un rang élevé étoient gouvernées par les mêmes passions qui prédominent chez les femmes d'une classe inférieure & cette illusion lui inspira des prétensions qui auroient causé sa ruine si la vertueuse & l'aimable Princesse avoit pu soupçonner qu'il seroit capable de nourrir une idée si injurieuse & si indécente. Les hommes sont enclins à donner une fausse interprétation à la bonté des femmes & ils attribuent ordinairement à des motifs sensuels la pureté d'une amitié qui part d'un cœur généreux & libre. La promptitude que Koningsmark avoit montrée en toute occasion à recevoir & à exécuter les ordres de son Altesse, lui avoit donné la plus haute idée de sa fidélité, & elle lui demanda son avis dans une matiere trop délicate pour être confiée à un courtisan jeune & volage.

„ Elle ne pouvoit souffrir avec silence l'insolence & l'humeur hautaine de la maîtresse de l'Electeur, qui exigeoit plus d'hommage que son épouse méprisée: aucunement

satisfaite d'un triomphe secret, cette Dame fit éclater sa joie à mesure que son ascendant sur le Prince devint public. Quoique l'Electrice ne fût pas insensible à ses mauvais traitements répétés, elle affecta prudemment une entière ignorance du pouvoir incontestable & de l'influence manifeste de son indigne rivale, & elle parut plutôt satisfaite qu'offensée des faveurs extraordinaires qui couloient continuellement de la condescendance du souverain qu'elle avoit subjugué.

„Christine admiroit cet excès, comme une complaisance qu'elle ne pouvoit imiter. Elle ne connoissoit pas les attrails enchanteurs de la beauté voluptueuse, ni tous les artifices d'une courtisane sans principes. Également tranquille sur le ressentiment de la Comtesse, qui captivoit son pere, & de sa sœur qui gagnoit un empire absolu sur le fils, Christine ne negligeoit aucune occasion pour mortifier la fierté de ces deux maîtresses regnantes, méprisant profondément ces personnes abandonnées au vice, tandis qu'elle soutenoit avec un courage convenable la dignité d'une vertu sans tache. La Princesse étant d'une humeur enjouée, aimant la gaieté & la raillerie, Koningsmark qui avoit également un penchant pour ce talent dangereux, proposoit souvent des sujets de

conversation qui excitoient à rire. Les airs & l'arrogance des maîtresses de cour excitoient ses satires. Quoique la vertu de la Princesse fût à l'épreuve du scandale & de la calomnie, elle n'eut pas néanmoins, assez de prudence pour se tenir sur ses gardes contre l'attaque de la malignité. Entourée d'espions, les visites du comte avoient été trop fréquentes pour échapper aux suggestions injurieuses qui manquent rarement de faire des impressions desavantageuses, & quoiqu'elle ne les eût permises que devant un témoin, on les avoit pourtant interprétées d'une manière très maligne & regardées d'un œil très sévère. Le Prince Electoral, qui n'avoit gardé envers son aimable épouse, que les apparences, qui sont les seules bornes de la politesse, non seulement renonça à son lit, mais encore il évita sa compagnie; ne lui dit pas un seul mot dans l'espace de deux mois, & il ne lui donna pas même l'occasion de s'informer de la cause de ce cruel traitement, qu'elle n'avoit pas mérité. A la fin songeant que sa réputation & son devoir étoient également intéressés à demander une explication, elle eut le courage de le surprendre un jour tout seul dans son cabinet, & avec une éloquence animée de ses pleurs, elle le pria de lui faire connoître le sujet de

son mécontentement & de son déplaisir. Le Prince avec un œil sévère & d'un ton irrité lui donna pour toute réponse. „ Je connois ton cœur, ne t'avise jamais de venir me troubler ” & à l'instant il se retira. En vain répliqua-t-elle que son cœur ne connoissoit d'autre joie que celle de lui plaire; il la quitta sans parler davantage, avec des marques extérieures de rage & d'indignation, la laissant en proie à la douleur & aux inquiétudes. Elle se retira immédiatement dans son appartement, où Madame Molke se trouvoit pour lui faire sa cour. La Princesse, dans les premiers mouvements de son ressentiment, donna un libre cours à sa douleur, & lui en dit la cause, quoique sous le sceau sacré du secret, & dès qu'elle se fut remise elle y ajouta, que si elle avoit des égards pour sa tranquillité elle ne laisseroit pas échapper un seul mot de cette conversation, qui pourroit irriter encore davantage le Prince son époux.

„ Madame de Molke oubliabientôt sa promesse. Elle se ménagea dans l'instant une entrevue privée avec Koningsmark, & sachant que la Princesse honoroit le comte de sa confiance, elle lui dit sous le même sceau du secret, tout ce que la Princesse lui avoit confié en y ajoutant quelques réflexions sur la brutalité féroce du Prince. Koningsmark, brûlant de rage, vola vers la

Princesse & oubliant son état de sujet, il déclara qu'il étoit prêt à venger ses torts & le dernier affront que l'indigne Prince lui avoit fait.

„A peine eut-il achevé ce discours téméraire & audacieux, que le Prince Charles entra dans l'appartement, & le surprit dans cette violente agitation. La Princesse, étonnée de son audace & de sa proposition, dont le secret devoit l'envelopper dans la crime, étoit dans ce moment critique déterminée à bannir Koningsmark de sa présence. Le Prince découvrit sa perplexité, lorsque Christine reveillant tout son courage, lui dit, „qu'elle venoit de dé-
„libérer sur le moyen de persuader son
„Frere de l'amour sincere, & du respect
„qu'elle lui portoit, qu'en ce même mo-
„ment elle avoit été sur le point de prier
„son Altesse de lui rendre une visite, afin
„d'implorer sa médiation, ne pouvant plus
„longtêms supporter le mépris & le dé-
„plaisir du Prince Electoral. Elle ajou-
„ta, qu'elle avoit consulté Koningsmark
„sur les moyens propres à ménager une
„réconciliation.”

„Le Prince promit d'y employer tous ses efforts, & après une courte conversation, il prit son congé. Koningsmark fut par décence obligé de le suivre. Aussi tôt qu'ils

se purent parler sans témoins, le Prince prit la parole & dit. „ Comte, il paroît que vous êtes un amant distrait, soyez in-génu, faites moi votre confident & si la Souveraine de vos affections reste inflexible, fiez vous à mon expérience. ” Koningsmark répliqua avec quelque surprise, qu'en général il admiroit toutes les beautés de la cour; mais qu'il ne s'étoit encore attaché à aucune d'elles en particulier. Le Prince ne parut pas satisfait de cette réponse & il lui fit entendre qu'une chose qu'on soupçonne est à moitié découverte. „ Je prendrai garde à vos mouvements, ” dit-il, & si je fais quelques découvertes vous ne sauriez m'accuser de perfidie, ne m'ayant communiqué aucun secret important. ” Le Comte témoigna son aversion pour les attachements particuliers, lorsque la conversation fut interrompue par l'approche de quelques officiers qui se joignirent à eux.

„ La Princesse, incapable de lutter plus longtems contre ses chagrins intérieurs, garda le lit avec tous les symptômes d'une maladie dangereuse, qui dans peu de jours fut déclarée mortelle par ses médecins.

„ La bienfaisance obligea l'Electeur & son épouse à faire semblant de s'intéresser un peu à cet accident: l'Electrice abandonna

rarement la malade pendant tout le temps que sa vie fut en danger & elle se conduisit avec toute la tendresse extérieure d'une vraie mère, ce que la Princesse ne manqua pas de reconnoître lorsqu'elle fut rétablie en témoignant qu'elle étoit aussi sensible à l'amitié qu'au mépris.

„ Elle reçut une visite du Prince son époux, qui, néanmoins ne fit pas paroître le moindre regret de cette aigreur & de cette févérité à la qu'elle la Princesse devoit attribuer sa dangereuse maladie.

„ Un jour, que dans une visite qu'il fit à la Princesse, il s'étoit mis à côté de son lit, elle le prit par la main & les yeux baignés de larmes, elle lui dit; „ mon Prince, „ je vais mourir, votre rigueur m'a déchiré le cœur, je ne la méritois pas; „ mais vos affections étoient pour un autre „ objet, & j'étois destinée à être sacrifiée „ à une rivale impérieuse. Si vous ne „ sauriez m'aimer, vous savez être juste. „ Rendez moi la justice de reconnoître „ que je ne souffre pas par ma faute, mais „ par la sévérité de mon destin. Soit que „ je revienne de ma maladie, soit que je „ meure vous me ferez toujours cher au „ fond de mon ame.” Une défaillance mit fin à ce tendre discours & délivra le Prince de l'embarras d'y faire une réponse; avant

qu'elle revint à elle-même il avoit appelé ses femmes avec beaucoup de tranquillité d'esprit & quitté la chambre.

„ Lorsqu'elle recouvra l'usage de ses sens elle chercha par tout des yeux un consolateur, mais le seul objet capable de soulager ses peines avoit laissé à ses femmes cette tâche difficile. La vigueur & son tempérament robuste triomphèrent enfin de son chagrin & peu de jours après, ses médecins, qui avoient perdu toute espérance, la déclarèrent hors de danger.

„ Elle étoit très avancée dans sa grossesse lorsqu'elle fut exposée à cette rude épreuve, & elle étoit si près de son tems qu'avant que d'être entièrement rétablie, elle accoucha d'une Princesse, la feue reine de Prusse. Le souvenir de ses infortunes fut trop grand pour y pouvoir résister; elle tomba dans une mélancolie profonde, dont malgré toutes les attentions & les soins on ne pût la guérir. Pendant cet intervalle de tristesse, elle garda la chambre, & ne vit point de compagnie. Elle parloit & sourioit rarement à ses femmes, & elle paroissoit avoir perdu toute sorte d'attachement à la vie & à ses charmes.

„ L'Electrice, fut enfin sensible à tant de mérite & touchée des malheurs de la Princesse, elle persuada par des instances

affables à la distraite Christine de se retirer à Hernhausen où elle fut accompagnée de l'Electrice. Cette Princesse, qui aimoit le Prince Charles au dessus de tous ses autres enfans, obtint le consentement de l'Electeur pour que ce Prince fût de la partie en attendant qu'il obtint la permission pour Koningsmark de l'accompagner.

„ L'Electrice avoit dans ses plaisirs un goût plus délicat qu'on ne rencontre ordinairement dans les cours de l'Allemagne; elle avoit lu les auteurs les plus élégants, elle avoit conversé avec les personnes les plus polies des deux sexes, & elle avoit acquise de son excellente mere, la Princesse Palatine, ces graces & ces ornemens du haut rang auxquels les Dames seules peuvent atteindre & qu'elles seules peuvent mettre en pratique. Sans avoir recours aux amusemens frivoles pour écarter la mélancolie de la Princesse, elle lui inspira par degrés le goût pour les plaisirs raisonnables d'une Société choisie, dans laquelle elle trouvoit toute l'instruction & l'amusement qu'on peut rencontrer dans un cercle de personnes distinguées par leur bon sens, leur savoir & leur délicatesse.

„ Des promenades variées ingénieusement & des amusemens champêtres propres à ce charmant séjour, contribuerent

également à rendre insensiblement à la Princesse sa gaieté naturelle. Vers la fin de l'automne elle eut le plaisir de recevoir une visite du Duc & de la Duchesse de Zell qui furent reçus à la cour de l'Electeur, d'une manière très brillante.

„ Le Prince Electoral après le rétablissement de son épouse & à l'arrivée de ses parents, donna un bal splendide, auquel la noblesse, les ministres étrangers, & les personnes de distinction des deux sexes, avoient été invitées; qui tâcherent tous par leurs habillements & par leur magnificence de s'éclipser l'un l'autre. Le Comte de Koningsmark deploya à cette occasion son goût & les graces qui ne manquent jamais de faire l'impression désirée.

„ La maîtresse de l'Electeur parut particulièrement enchantée, par la brillante figure & par l'adresse irrésistible du comte, elle témoigna une attention flatteuse pour Koningsmark, dont il ne manqua pas de profiter. Il crut que la faveur de celle qui regnoit sur l'Electeur ne seroit pas une petite acquisition; quels que fussent ses vues, il étoit assuré d'y gagner en les suivant.

„ Le caractère gai & naturel de la Princesse s'accordoit mal avec l'humeur grave & minutieuse du Prince son époux;

& l'empressement des Dames favorites n'inspira que du dégoût au Duc & à la Duchesse de Zell; ainsi ceux qui devoient avoir le plus d'intérêt dans la direction de ce fête, furent le moins contents de l'effet qu'elle avoit produit. La Princesse n'avoit pas caché à ses parents le traitement qu'elle avoit reçu du Prince son époux; mais au lieu d'être touchés de sa situation, ils lui recommanderent de la prudence & de la soumission. Ils lui firent entendre que la liberté & la légèreté qu'ils avoient observées dans ses manières ne s'accordoient pas avec la dignité de son rang, & sous prétexte d'affaires, ils précipiterent leur départ. Aussitôt que les hôtes eurent pris congé, le Prince reprit sa froideur ordinaire; les visites qu'il fit à la Princesse étoient de simples effets de cérémonie & ne partoient point d'une véritable affection, & quoique la Princesse le reçut avec civilité elle ne put l'embrasser avec transport.

„ Je crains d'avoir déjà fatigué votre patience; mais pour conclure; l'Electeur ayant découvert la familiarité de Koningsmark avec sa Maîtresse prit la résolution de le punir de son audace. La Princesse, qui avoit une estime secrète pour ce Gentilhomme & une aversion invincible pour la Comtesse favorite & impérieuse, entreprit

de le détacher de cette liaison dangereuse, & ses entrevues fréquentes, mais innocentes avec ce courtisan vain & imprudent donnerent naissance à des rapports injurieux à sa réputation, que l'esprit de vengeance de la Comtesse & les soupçons injustes du Prince son époux ne manquèrent pas d'appuyer. Toutes ces circonstances portèrent le Prince, qui avoit succédé à la dignité électorale, à sacrifier son aimable & innocente épouse avec Koningsmark à son ambition & à sa jalousie. Le Comte disparut subitement, & par un raffinement barbare des tourments dont les sauvages se servent contre leurs ennemis, il fut, selon le rapport de personnes dignes de toute croyance, à qui cette horrible catastrophe étoit bien connue, brûlé tout vif dans un four. La Princesse qui avoit perdu son seul appui dans ses parents, fut condamnée à un exil perpétuel au château de Zell, où elle expia, pendant vingt années, avec une constance étonnante & une résignation des plus exemplaires, les fautes de son imprudence & de sa légèreté, triste exemple d'un mariage malheureux, formé par l'ambition & conclu avec une aversion mutuelle des deux côtés. ”

La Reine avoit une grande vénération pour la mémoire de Sophie Charlotte de

Hanovre, première épouse de Frédéric I, Roi de Prusse, qu'elle témoigna avec ravissement à la même Dame dans les expressions suivantes.

„ Frédéric I. érigea une Académie à Berlin aux sollicitations sérieuses de Sophie Charlotte. Sa cour étoit un temple où le feu sacré des vestales fut conservé, & qui devint l'asyle des Arts & des Sciences & le séjour de l'élégance, du goût & de la politesse. Cette Princesse avoit le génie d'un grand homme & l'érudition des personnes les plus savantes. Elle ne croyoit pas qu'il fût au dessous de la dignité d'une Reine d'honorer un Philosophe. Ce Philosophe étoit Leibnitz; & comme ceux qui ont reçu du ciel des ames privilégiées s'élèvent eux mêmes au niveau des souverains, elle admettoit Leibnitz dans sa conversation avec cette franchise qui caractérise le véritable mérite & le discernement. Elle le proposa comme un homme qui étoit seul capable de jetter les fondemens de sa nouvelle Académie. Leibnitz qui avoit plus qu'une ame, si j'ose me servir de cette expression, étoit digne d'être le premier président d'une société qu'il auroit pu représenter tout seul.

„ Tous les savans de l'Europe pleurent à sa mort. Cette célèbre Princesse

ajouta à toutes les perfections extérieures & à tous les charmes les plus attrayants, les graces de l'esprit & un jugement supérieur. Pendant sa jeunesse elle avoit voyagé avec ses augustes parents en France & en Italie. Elle fut destinée au trône de France. Louis XIV. fut frappé de sa beauté, mais des raisons politiques empêcherent ce mariage. Elle apporta en Prusse l'esprit de société, la véritable politesse & l'amour des beaux arts. Elle mit les muses sur son trône, & telle fut la curiosité de ses recherches philosophiques, qu'elle auroit voulu connoître les principes des choses. Leibnitz, qu'elle pressoit un jour sur ce sujet lui répondit. „ Madame, il n'est pas en mon pouvoir de donner une réponse satisfaisante à vos sublimes questions; vous voudriez savoir ce qu'aucun mortel n'est capable de vous expliquer”. Charlottenbourg étoit le rendez-vous des hommes de lettres & d'un goût exquis; toutes sortes de festins & de fêtes, variées avec cette splendeur & magnificence, qui distinguoient tous ses divertissemens publics, firent de cet endroit un séjour de délices, & la cour la plus brillante de l'Europe.

„ Sophie Charlotte possédoit une ame magnanime; sa religion étoit pure & ex-

empte de préjugés & de bigoterie vices des ames foibles. Son esprit étoit orné par la connoissance des meilleurs livres François & Italiens. Elle mourut à Hanovre au sein de sa famille. Un Ministre Luthérien ayant été introduit dans son appartement à ses derniers moments, elle lui dit; „ laissez moi mourir en paix, sans controverse. ". Une de ses dames d'honneur qu'elle aimoit tendrement, pleuroit beaucoup; „ ne pleurez pas pour moi, " dit-elle, „ je vais satisfaire ma curiosité sur les principes des choses que Leibnitz ne fut jamais capable de m'expliquer; sur l'espece, & l'infini, sur la nature de notre être & sur les conséquences de notre dissolution; & comme le Roi mon époux aime beaucoup le faste & les spectacles, je lui prépare la pompe de mes funérailles solennelles. " En mourant elle recommanda les savans, à qui elle avoit donné une protection généreuse, & les arts qu'elle avoit cultivés, à l'Electeur son frere. — Frédéric I. lui fit des obsèques somptueuses & il trouva dans cette cérémonie une consolation de la perte d'une épouse qu'il ne pouvoit assez regretter. "

Sa Majesté honora d'une bonté particulière la fille du Général P—n, jeune Dame de beaucoup de mérite, qui, pendant sa

résidence à Hanovre fut estimée digne d'une correspondance littéraire avec la Reine. Un Ami de l'Editeur a obtenu les lettres suivantes. La première contient des observations ingénieuses sur le pays des Anglais.

9 Mars 1774.

„ MA CHERE P—N.

„ **V**ous autres Allemands vous vous vantez de l'égalité qui regne dans l'air de votre climat; quant à moi je préfère mon pays natal, nonobstant la grande incertitude du tems dont la plupart des étrangers se plaignent. En Angleterre nous ne sommes pas sujets à ces grandes chaleurs ni à ces froids extraordinaires que vous éprouvez ici; & cette verdure perpétuelle, pour laquelle la Reine des Isles est admirée & enviée de tout le monde, on la doit aux zéphirs rafraichissants & aux vapeurs chaudes de la mer qui environne ce délicieux pays.

„ Je voudrois me défaire de tous les préjugés que l'on prend pour ou contre certaines nations & certains pays, mais je n'ai encore rien vu sur le continent qui pût me donner une foible idée de la nature ornée de ses plus brillantes parures & cultivée

comme on la voit dans les parcs & les terres de plaifance en Angleterre. Les progrès que les habitans ont faits dans la culture des champs & des jardins & dans plusieurs autres embelliffemens qui y font relatifs y ont atteint un degré de perfection qu'on ne trouve peut-être dans aucune partie du monde, fans exempter même la Chine. Aucune Nation, à ce que l'on m'a dit, ne furpaffe l'Angleterre dans les productions des jardins, qui ont atteint une telle perfection, que les fruits étrangers les plus rares y font cultivés avec fuccès. Il n'y a point de Capitale au monde qui fe trouve pourvue fi abondamment de toutes fortes d'herbes, de fruits, & de végétaux que Londres & fon voifinage, quoique peuplé d'environ un million ames. Les plantations d'arbres autour des maifons des nobles, des gentils-hommes & même des payfâns font charmantes & frappantes; en même tems nos faifons font fi variables qu'on ne les fauroit décrire. Le printems commence quelquefois en Février & quelquefois en Avril. Dans le mois de Mai le pays eft auffi fouvent couvert de gelée blanche que de fleurs. Dans le Commencement de Juin il fait fouvent auffi froid qu'au milieu de Décembre, quelquefois pourtant le thermometre monte dans ce

mois aussi haut qu'en Italie. Le mois d'Août même a ses vicissitudes de chaleur & de froid, & les mois de Septembre & d'Octobre ne le cèdent souvent pas aux mois les plus agréables de l'année. Les habitants font quelquefois l'expérience des quatre saisons dans un seul jour & ils ont le tems froid, le tempéré, le chaud, & le doux. Néanmoins l'Angleterre est pour les étrangers, pour les gens d'une constitution délicate plus désagréable que mal saine; on ne sauroit pourtant nier que le tems n'y soit si capricieux & si nuisible à plusieurs personnes, qu'elles sont obligées de voler vers les climats chauds & stables pour rétablir leur santé. Quelques personnes attribuent les idées sombres des Anglois, qui trop souvent les portent au suicide, aux vapeurs épaisses dont l'air y est chargé; mais probablement le mal a son origine dans la manière de vivre du peuple, qui emploie des aliments plus grossiers, & avec plus de profusion & d'excès qu'aucune autre nation. Heureusement les plus grandes irrégularités & les plus nuisibles influences des saisons, n'y sont pas accompagnées, comme dans d'autres pays, de la famine, & très rarement de la disette.

La campagne en Angleterre est généralement pleine d'excellentes sources & de fontai-

nes. Quoiqu'un homme d'un goût délicat puisse aisément appercevoir qu'elles sont ordinairement impregnées de quelques minéraux. Les Anglois recherchent beaucoup les sources salutaires pour le rétablissement ou la conservation de leur santé & l'Angleterre contient autant d'eaux minérales d'une vertu reconnue que peut être aucun pays au monde.

- L'Industrie des Anglois est telle, qu'elle supplée à ce qui leur manque de ces faveurs que la nature a prodiguées à quelques climats étrangers & que même à bien des égards elle surpasse. Aucun pays au monde n'égale les terres cultivées de l'Angleterre en belles scènes. La variété des hauteurs & des vallées qui forment des perspectives égales à ce qu'on peut imaginer de plus charmant, les champs & les prés, les enclos, les plantations des maisons de campagne des nobles, les autres maisons propres, les villages rians & les fermes riches en bétail, qu'on trouve souvent dans le voisinage des villes & des cités, ornés des plus vives couleurs de la nature, surpassent tout ce qu'on pourroit exprimer. Les pièces de terre les plus stériles, rendues fertiles par le travail, ne sont pas sans leur verdure, & je ne crois pas qu'aucun pays en Europe égale l'Angleterre dans la beauté de ses perspectives ou dans l'opulence de

ses habitants. Quoiqu'il y ait des hauteurs charmantes & des pentes douces des plus agréables, cependant on n'y trouve que peu de montagnes.

Les rivières ajoutent beaucoup à la beauté comme à l'opulence de l'Angleterre. La Tamise, qui est peut-être la plus noble rivière de l'univers, après avoir fertilisé plusieurs contrées par le tribut qu'elle reçoit des autres rivières, conduit à Londres le commerce & les richesses des climats les plus éloignés.

Les forêts, qui produisoient autrefois une grande quantité de bois excellent, ont été assignées par l'autorité suprême pour le plaisir de la chasse. Celle de Windsor a été célébrée par Pope dont vous admirez avec raison les talens poétiques. A Dieu, ma Chère P—n, dans ma suivante lettre je vous tracerai le génie, les mœurs & le caractère de mes compatriotes.

MATILDE."

18 Avril 1774.

„ MA CHÈRE P—N,

„ Comme vous ne sauriez attendre de moi une description de l'Angleterre aussi exacte que celle d'un Géographe,

vosre bonté de cœur & l'attachement que vous me témoignez excuseront le récit succinct que je vais vous donner du génie, des mœurs, des coutumes & des divertissemens du peuple Anglois, qui le distinguent de toute autre nation. Vous avez fait tant de progrès dans la langue de mon pays, que dorénavant je m'en vais vous écrire en bon Anglois. Vous savez que les habitants de la Bretagne méridionale sont descendus des conquérans ou des destructeurs du Nord, les Saxons, les Danois & les Normands.

„ Il y a environ un siècle que les réfugiés François & le nombre prodigieux d'étrangers qui se sont établis en Angleterre & qui se sont unis par le mariage avec les naturels du pays, ont donné aux habitants des traits & un teint, différens de ceux qu'avoient leurs ancêtres, il y a deux cents ans. Quant à la population, comme les calculateurs n'ont pas été capables de donner au juste le nombre des habitans de l'Angleterre je le ferai monter, selon la plus naturelle estimation, à sept millions. Ceux qui prétendent que l'Angleterre n'est pas si peuplée qu'elle l'étoit avant l'accession de l'infortuné Charles I. au trône, attribuent cette diminution à l'usage excessif des liqueurs fortes & à d'autres manières luxurieuses de vi-

vre, qui étoient étrangères aux Anglois des siècles passés.

„ Les Anglois sont généralement bienfaits de leurs perſonnes, ils ont les traits réguliers & le teint blond & vermeil. Leurs femmes ſont eſtimées les plus belles de l'Europe. Dans l'habillement des deux ſexes ils imitent les François, mais les officiers du dernier règne étoient habillés dans le goût des Allemands en l'honneur de George II.

„ Les Anglois commencent aujourd'hui à donner la loi aux François eux-mêmes dans l'habillement, au moins eu égard à l'élegance, la propreté, & la délicateſſe de l'ajuſtement. Les gens de qualité & de fortune des deux ſexes ſe montrent aux fêtes publiques dans des habits magnifiques & avec des équipages, qui pour l'élegance, la ſplendeur & la commodité n'ont rien d'égal dans d'autres pays. Les artiſans mêmes portent des draps très-fins & du linge extrêmement propre. Le peuple en général aime plutôt la propreté que la parure dans ſon appareil ordinaire; mais les habits de cour dans les occaſions ſolemnelles ſont ſuperbes au-deſſus de toute deſcription, & les Dames portent une plus grande quantité de pierreries qu'on ne voit jamais en d'autres cours. — La figure d'un artiſan, les jours de fêtes, eſt ordinairement une

marque de son industrie. De tous les peuples du monde les Anglois se tiennent les plus propres. Leur sensibilité est une des sources de ces singularités qui les caractérisent si fortement. La crainte de mourir pauvres ou misérables, les porte à se tuer eux-mêmes au milieu de l'abondance & de la prospérité. Ils grossissent la moindre apparence & ils s'effraient des dangers les plus éloignés, & cependant lors qu'un danger réel approche, il n'y a pas de peuple qui l'affronte avec plus de résolution & de constance. Les Anglois sentent, comme s'il existoit en effet, tout le mal de l'ame, du corps & de la fortune, qu'ils se forment dans leur imagination; en d'autres occasions ils en reconnoissent l'absurdité, & donnent dans un autre extrême, tâchant de le bannir par la dissipation, le libertinage, l'intempérance & les divertissemens. Ils aiment beaucoup les Sociétés joyeuses qui sont le meilleur remède aux maux de leur esprit.

„ La noblesse & les gentilshommes Anglois, qui jouissent d'une grande fortune, conforment maintenant leur manieres à celles des étrangers avec lesquels ils entretiennent des liaisons plus frequentes que ne faisoient leurs peres: ils ne voyagent pas seulement comme des pupilles sans ex-

périence sous la conduite d'un pédant méprisable ou d'un homme dépendant de la famille; mais ils visitent les pays étrangers pour se procurer une aimable société, dans un âge plus avancé, lorsqu'ils ont le jugement mûr, & que leurs passions sont réglées. C'est par là que l'esprit de Société s'est introduit en Angleterre que la noblesse Françoisë & d'autres étrangers viennent les visiter fréquemment aujourd'hui; & l'effet de cette communication devient de jour en jour plus visible, d'autant qu'elle ne se borne plus maintenant comme autrefois à un seul sexe.

„ Ceux qui n'ambitionnent pas de briller dans le haut rang aiment plus la vie retirée que la vie splendide. Ils exercent & entendent mieux qu'aucun peuple du monde la convenance dans leurs maisons, dans leurs jardins, dans leurs équipages & dans leurs terres, & ils n'épargnent rien pour se le procurer. Ceci les rend moins communicatifs qu'ils ne devroient l'être; mais le peu de liaisons qu'ils forment sont sincères, joyeuses & indissolubles. Cet amour de la commodité & de l'aïssance se fait souvent appercevoir parmi les artisans, comme le seul but de toute leur application, de tout leur travail & de leur industrie. — Avec un peu d'économie & un peu de fortune

tune dans leur commerce, plusieurs se trouvent avant l'âge de cinquante ans en état de pouvoir quitter leurs affaires & de se retirer, & ils achettent une terre, où ils placent leur argent dans les fonds publics. C'est alors qu'ils vont occuper quelque petite maison commode à la campagne, où leur manière de vivre s'accomode judicieusement à leurs moyens & à leurs facultés.

„ Il n'y a point de peuple au monde qui comme leurs artisans & leurs commerçans sâchent mieux faire leur cour à leurs châlans & à ceux par qui ils sont employés, même en flattant & quelquefois en corrompant les domestiques : ils considèrent ces artifices, seulement comme des moyens pour acquérir de l'indépendance ; mais l'ambition les mène trop souvent à des extrémités contraires, se croyant même dispensés de toutes les règles de décence, de devoir & de subordination. Cette pétulance si choquante pour les étrangers a son origine dans le droit que les loix d'Angleterre donnent à chaque homme sur ses propres biens, ainsi chaque Anglois a un beau champ pour maltraiter impunément & pour injurier sans être provoqué, puisque les loix ne prennent pas connaissance de cet abus de la liberté s'il n'est pas porté à des actes de violence. Cette licence s'étend en

proportion de la douceur du gouvernement. Les pauvres & les misérables sont secourus en Angleterre avec une libéralité injurieuse à l'industrie, parce qu'elle ôte aux bas rangs les motifs ordinaires de travail, c'est-à-dire de pourvoir aux besoins de la veillesse & de l'infirmité. Pour maintenir leurs pauvres ils mettent une imposition sur chaque paroisse, ainsi les mendiants qu'on trouve en Angleterre le sont par choix ou par indolence.

„ Malgré les contributions générales, l'Angleterre abonde en mendiants, ce qui est contraire aux loix qui veulent que la mendicité soit punie sévèrement; cette misère est l'effet de la manière de vivre des gens du commun qui rejettent les alimens qu'en d'autres pays on regarderoit comme de luxe. Les Anglois quoique sujets à la colère sont le peuple le plus aisé à appaiser de l'univers, & souvent ils sacrifient une partie de leur intérêt plutôt que de pousser les choses à l'extrémité; en cas de soumission ils pardonnent aisément. Leur naturel qui n'est point soupçonneux & les manières ouvertes & sinceres de leurs marchands les rendent bien souvent dupes: ils aiment les gens à projets & quelque ridicule que soit un plan il trouve des fauteurs en Angleterre.

113, Souvent ils assisteront leurs crédeurs qui auront essuyés des malheurs prétendus ou réels, dans le commerce, soit qu'ils les aient mérités ou qu'ils aient été accidentels, & ils contribueront généreusement à les secourir : le plus bas peuple même de l'Angleterre donne des exemples de telles actions de générosité. Dans toutes les classes du peuple on donne une préférence coupable au luxe, au-dessus de toute autre considération ; les richesses publiques ou privées y compensent l'absence de toute bonne qualité. Cette déférence sordide vient de la possession d'un bien qui donne droit d'entrée dans la Magistrature, ou dans le Gouvernement & d'avoir part aux honneurs & aux distinctions.

114, Les mêmes égards pour la propriété agissent sous plusieurs autres formes dans des classes inférieures qui croient que leurs biens leur donnent le droit d'être durs & insolents contre ceux qu'ils voient autour d'eux. Ceux du plus haut rang ne sont pas exempts de ce défaut ; le même principe a souvent quelque influence sur leur maintien extérieur. On a vu très-souvent les nobles faire une gageure avec les derniers artisans aux courses des chevaux & aux combats à coups de poings.

115, Un Anglois qui a eu une certaine

éducation, & qui a lu est le plus parfait gentilhomme du monde, cependant dans ses actions ordinaires il est tellement réservé que cela même devient choquant. Cette froideur désagréable loin d'être affectée est une partie de leur caractère.

„ L'inégalité des Anglois dans leur conversation est très remarquable; quelquefois elle est délicate, animée, & pleine de véritable esprit; quelquefois solide & ingénieuse; quelquefois elle est froide & phlegmatique, presque jusqu'à inspirer du dégoût & tout cela se rencontre dans la même personne. Dans leurs assemblées particulières ils sont ordinairement bruyants & souvent leur esprit est choquant. Le courage est une qualité qui paroît naturelle aux Anglois. Ils ne se distinguent pas par leur esprit inventif, mais ils sont remarquables en ce qu'ils perfectionnent les inventions des autres, & ils surpassent toutes les nations du monde dans les arts mécaniques. Chaque jour produit de fortes preuves de changement dans leurs caractères. La grande fortune qu'ils se sont faite pendant la dernière guerre, & l'étendue de leur commerce, ont introduit parmi eux une espèce de gens, qui sont devenus riches sans industrie, & qui ont répandu, dans la partie commerçante de la nation,

esprit de luxe & de jeu, accompagné des suites les plus funestes, & une émulation pour égaler ou pour surpasser la noblesse & les courtisans. Une extravagance sans goût en habits & en équipages avec des amusements & des divertissemens coûteux, non seulement dans la capitale mais partout le Royaume, font mépriser les mœurs simples & économes des négociants. Les divertissemens les plus recherchés à Londres sont, les opéras, les représentations dramatiques, les redoutes & les mascarades. Les concerts, les parties de cartes, & les assemblées de danses sont très familières dans tout le Royaume. Les chanteuses Italiennes & les danseuses Françaises sont estimées comme les seules personnes à talents parmi les étrangers, & récompensées avec une profusion honteuse. Depuis vingt ans, les dames angloises tâchent de surpasser les Françaises dans tous les raffinements de la coquetterie, dans les excès du luxe & dans toutes les espèces de plaisirs. De peur d'être trop sévère envers mes compatriotes je finirai cette épître déjà trop longue, en y ajoutant seulement que je souhaite souvent votre compagnie, & que je fais sincèrement. Votre amie

MATILDE."

F 3

ce 9 Juin 1774.

„ MA CHÈRE P—N.

„ Quoiqu'une femme ne doive pas ignorer la belle littérature, la coutume cependant a exclu notre sexe de la culture des sciences: malgré cela nous ne saurions apporter une excuse raisonnable pour ignorer l'histoire de notre patrie & les noms des hommes de génie & de lettres qu'elle a produits.

„ L'Angleterre a été réputée dans les premiers tems le siège des muses. Le grand Alfred, du tems des Saxons, lorsque l'ignorance & la barbarie couvroit le reste de l'Europe, fit naître, dans les ténèbres la première étincelle qui répandit le crépuscule des sciences parmi ses sujets: depuis son règne une succession continuée de savans se sont distingués par leurs études. Les deux universités d'Oxford & de Cambridge sont des institutions qui n'ont point d'égales dans le monde & qui ont été respectées même au milieu de la fureur barbare des guerres civiles. Plusieurs personnes des deux sexes, dans les familles de race Saxonne qui occupoient le trône, se sont également dévouées à Mars & aux Muses.

„ Dans le siècle de ténèbres il s'éleva

un prodige de science & de philosophie naturelle; Roger Bacon, moine franciscain, l'avant-coureur dans les sciences de l'immortel Cancelier Bacon, Lord Verulam, comme celui-ci le fut de Sir Isaac Newton, l'étonnement de l'univers. Plusieurs Auteurs Anglois parmi la noblesse, & du sang royal, dont parle Monsieur Walpole ont fait honneur aux sciences & aux muses. Le Cardinal quoique d'ailleurs Ministre dangereux & débauché jetta par son exemple & par son encouragement les fondemens des arts libéraux & fit renaitre la littérature clasique en Angleterre. Comme parmi le clergé Anglois il y avoit plusieurs particuliers qui avoient des sentimens différens sur les matières de Religion, au tems de la Réformation, on encouragea des savans étrangers à s'établir en Angleterre. Eduard VI. pendant sa courte vie, protégea les réfugiés & fit voir une disposition à cultiver les arts & les sciences les plus utiles, s'il avoit vécu plus long tems. Les lettres ainsi que la liberté subirent en Angleterre une éclipse presque totale, pendant le regne bigot & sanglant de la Reine Marie. Elisabeth, sa sœur, étoit elle même une Princesse savante. Elle éleva plusieurs personnes d'un savoir profond aux plus hauts rangs dans l'Eglise

& dans l'Etat; mais elle paroît avoir considéré leurs talents littéraires comme une fuite de leurs perfections civiles. En cela elle montrait une grande politique, mais elle auroit été une plus aimable reine si elle eût tiré le génie de l'obscurité; car quoi qu'elle ne pût ignorer les talents de Spencer, elle s'en laissa néanmoins imposer par un Ministre insensible au point que le poète languit dans l'obscurité jusqu'à la mort. Quoiqu'elle admirât les beautés de l'inimitable Shakespear il ne paroît pas qu'il ait été distingué par quelque acte particulier de sa munificence: cependant le Comte d'Essex, favori de la Reine, l'homme le plus savant de son siècle, & son ami le Comte de Southampton, qui furent les protecteurs du génie, suppléèrent noblement à ce que l'économie de la Princesse lui faisoit négliger.

„ On continua en Angleterre à encourager les savans étrangers jusqu'au règne de Jaques I, qui leur montra beaucoup de munificence & même à ceux qui différaient avec lui de principes. Lui même n'étoit pas un grand écrivain, mais son exemple fit un effet surprenant sur ses sujets; car on vit fleurir pendant son règne des Théologiens, éminents & François Bacon, qui découvrit le premier les mines

précieuses & inépuisables des sciences, fut créé par lui Vicomte de Verulam & Lord Grand Chancelier d'Angleterre. Il fut aussi le protecteur de Cambden & d'autres Historiens, comme aussi des antiquaires dont les œuvres sont jusqu'à ce jour des modèles dans cette étude. Ainsi on ne sauroit nier que la littérature Angloise n'ait beaucoup d'obligation à ce Monarque.

„Son fils, Charles I, avoit du goût pour les arts libéraux, principalement pour la sculpture, la peinture & l'architecture. Il étoit le protecteur de Rubens, de van Dyk, d'Inigo Jones & de plusieurs autres artistes éminents; & si les guerres civiles ne l'avoient empêché il auroit, probablement, changé sa cour & la capitale dans un autre Athène, puisque les collections qu'il fit à ce sujet, si l'on considère le dérangement de ses finances, furent prodigieuses. Son favori le Duc de Buckingham l'imita à cet égard, & prodigua la somme surprenante de quatre cents mille livres sterlings pour son cabinet de peintures & de curiosités. Le Comte Arundel, cependant, fut le principal Mécène de ce siècle & par les immenses acquisitions qu'il fit dans les antiquités, principalement de ses inscriptions fameuses de marbre, il peut-être placé pour ce qui concerne l'en-

couragement & l'utilité des lettres, à côté du plus grand Prince des Medécis. Charles I & sa cour avoient fort peu ou plutôt point de goût pour la poésie.

„ Il est vrai que l'encouragement des Sciences & des arts subit une éclipse pendant les guerres civiles & pendant l'Usurpation qui y succéda. Cependant plusieurs hommes très-savans se trouverent si bien situés sous Cromwel, quoiqu'il n'ignorât pas leurs sentimens politiques, qu'ils poursuivirent leurs études au grand avantage de toutes les branches de la littérature & on vit même plusieurs ouvrages d'un très-grand mérite littéraire paroître en public dans ces tems de troubles. Milton étoit le secrétaire de l'usurpateur & plusieurs grands noms furent laissés tranquilles sous lui.

„ Le regne de Charles II fut principalement distingué par l'institution de la Société royale & par les grands progrès qu'on fit dans la science de la nature. Le Roi lui-même étoit un juge excellent de ces études & quoiqu'il n'eût point de religion, l'Angleterre cependant abondoit sous son regne en Théologiens très-sçavants. Il aimoit la peinture & la poésie mais il récompensoit les professeurs de la première plus magnifiquement qu'il ne fit ceux de l'autre. L'Incomparable poëme le Paradis perdu de

Miltoa fut publié sous son regne, mais on en fit si peu de cas que le débit ne paya pas le prix de quinze livres sterling qu'avoit couté la copie au libraire. Le regne de Charles II, malgré le mauvais goût de la cour en plusieurs arts libéraux, est regardé par quelques uns comme le siècle d'Auguste en Angleterre & il est honoré des noms les plus respectables. La littérature classique recouvra plusieurs de ses graces naturelles. Sir Christoffe Wren introduisit dans l'Architecture une régularité plus générale qu'on n'avoit connue avant ce tems : & plusieurs peintres excellents florissoient sous son regne. Quoique Jacques II. eût aussi du goût pour les beaux arts, ses préjugés & ses malheurs les empêcherent de prendre racine sous son regne peu populaire.

„ Les noms de Newton & de Locke ornerent le regne de Guillaume III. qui n'avoit pas le moindre goût ni le moindre amour pour les lettres ni pour aucun génie. Elles florissoient néanmoins sous son regne mais seulement par l'excellence du sol dans lequel elles avoient été plantées.

„ Les sciences & les beaux arts reçurent de telles perfections sous les auspices de la reine Anne, que sa cour fut au moins sur le même piéd que celle de Louis XIV.

dans les plus beaux jours. Plusieurs des grands hommes qui avoient brillé dans les regnes des Stuarts & de Guillaume étoient encore en vie lors qu'une nouvelle race apparut dans la république des lettres & des arts. On n'a qu'à nommer un groupe d'excellens écrivains pour l'admirer; & les Anglois triompheront autant dans la littérature que dans la guerre.

„ La Philosophie naturelle & morale alloit de pair avec les beaux arts.

„ Les Ministres de George I. étoient les protecteurs de l'érudition & quelques uns d'eux y excelloient eux memes. Dans ce regne un Poëte tint la plume de premier Secrétaire d'état, quoique les talens de Mr. Addison ne furent pas propres pour cet emploi. George II. lui même n'étoit pas un mécène, cependant son regne ne le ceda à aucun des précédens pour le nombre de savans & d'hommes de génie qu'il produisit. La faveur du public suppléa généralement à la froideur de la cour envers le mérite littéraire. Ce ne fut qu'après la rébellion de 1745 que les hommes de génie commencerent à sentir la libéralité royale.

„ Sans être éprise par le regne du présent Roi mon frère, j'ose dire qu'il fera revivre l'âge d'or de la littérature & des arts.

l'Institution d'une Académie royale & la générosité de sa majesté envers les hommes de mérite dans chaque genre d'étude, ont déjà jetté de la splendeur autour de la cour qui doit faire chérir la mémoire des générations, futures. Je finis cette lettre en vous témoignant que je serai toujours. votre &c.

MATILDE."

le 16 Juillet 1774.

„ MA CHÈRE P—N,

„ J'ai lu depuis peu avec surprise & admiration les vies du Czar Pierre Alexiowitz & de Charles XII son antagoniste ; il n'y a que le pinceau de Voltaire qui eût pu exprimer les passions qui portoient ces princes extraordinaires à acquérir la gloire & la renommée par des actions qui feront l'étonnement de la postérité comme ils ont été celui de leur contemporains.

„ Le Czar Pierre quitta ses états pour chercher des arts polis, inconnus dans son vaste & misérable Empire. Il se mit d'abord lui même à la suite d'une ambassade envoyée à Frédéric III, Electeur de Brandebourg. Il avoit apperçu par la force de son propre génie, qu'il étoit un

barbare & que ses sujets étoient des sauvages. Il forma le noble projet de s'instruire lui même & de transporter dans son propre pays les progrès de la raison & de l'industrie. La nature avoit fait de ce Prince un grand homme, mais faute d'éducation il étoit resté esclave d'un instinct brutal & capricieux. Ceci rend raison du contraste extraordinaire de ses grandes actions & de la singularité de ses desseins, comme aussi des plus odieuses actions de cruauté & de vengeance. Il se plaignoit lui-même qu'ayant poli sa nation, il ne pouvoit se défaire de sa propre férocité. En morale il étoit un phénomène, inspirant horreur & admiration. Par rapport à ses sujets il étoit comme un orage qui déracine des arbres, & détruit des tours & des palais, tandis que la pluie fertilise le pays d'alentour. De Berlin il s'en alla en Hollande & en Angleterre où il travailla comme charpentier dans le chantier, pour créer une marine & pour enrichir ses états par le commerce des autres pays.

Le Czar & Charles XII se signalèrent eux mêmes dans les régions Septentrionales de l'Europe. La jeunesse du dernier avoit inspiré à ses voisins l'audace de l'attaquer; mais ils trouverent en lui un prince qui joignoit un courage impétueux à un im-

placable esprit de vengeance. Cet Alexandre du Nord qui en toute chose auroit ressemblé au conquérant Macédonien, s'il avoient eu la même fortune, avoit gagné une victoire complète sur les saxons près de Riga. Le Roi de Danemark & le Czar avoient attaqué le jeune héros, l'un en Norvege & l'autre en Livonie: Charles XII. force le monarque Danois dans sa capitale de souscrire aux conditions d'une paix honteuse, de là il marche avec 8000 suédois en Livonie, défait 80,000 Russes près de Narva, & obtient une autre victoire sur 30,000 Saxons au passage de la rivière Duna. Les années de 1701 & 1702 furent l'époque des triomphes du roi de suède: il disposa de la Pologne en Souverain, ses négociations étoient des ordres, & ses batailles des Victoires; mais ces Victoires quelques brillantes qu'elles fussent, consumèrent les victorieux & obligèrent le héros de renouveler souvent son armée. Rien ne résistoit à la supériorité des armes suédoises: le génie de Pierre I. & la magnificence d'Auguste, Roi de Pologne, furent inefficaces contre la fortune de Charles. Le jeune monarque étoit plus vaillant que le Czar & plus vigilant que le Roi de Pologne. Pierre préféroit l'artifice à la témérité, Auguste le plaisir à la fatigue, &

Charles l'amour de la gloire à la possession de l'univers.

„ Les saxons avoient été surpris & defaits plusieurs fois; les moscovites apprirent à leurs dépens à faire des retraites sages. Les armées suédoises, victorieuses jusqu'alors, agissoient toujours offensivement; mais Charles XII, dont l'opiniâtreté inflexible, ne se rendoit jamais à la prudence, exécuta tous ses projets de toute sa force; & subjuga la fortune comme il fit ses ennemis. Le Czar & le Roi de Pologne éveillèrent, par les intrigues du cabinet, la jalousie de l'Europe, & créèrent par là l'envie contre la fortune d'un jeune prince ambitieux dont la haine étoit implacable, & qui punissoit les Rois, ses ennemis, en les dethronant. Ayant atteint le faite de prospérité, & dethroné Auguste, Roi de Pologne, Charles imposa à son ennemi à Alt-ranstadt en Saxe, des conditions dures de paix. C'étoit son intention de renouveler la même scene avec le Czar de moscovie. Il obligea l'Empereur, en marchant par la silésie, de rendre aux Protestants 125 Eglises dans ce Duché. Le Pape murmura & n'épargna pas ses censures. Joseph répondit, *Si le Roi de Suede m'eut proposé de me faire Luthérien, je ne sais pas ce que j'aurais fait.*

., La fortune se lasſa enfin de favoriſer les caprices de Charles XII. Il avoit joui de neuf années de triomphe. Les dernières neuf années de ſa vie furent une ſucceſſion continuelles de déſaſtre. Il étoit entré victorieux en Pologne avec une armée formidable, chargée des tréſors & des depouilles des ſaxons.

„Leipſic étoit la Capoue des ſuédois ; peut-être que les plaines fertiles & délicieufes de la Saxe avoient énérvé leur courage, ou que la proſpérité avoit enivré Charles & l'avoit transporté au delà des limites de la ſagacité humaine, il n'éprouva enfuite rien que des revers. Il avoit fait le projet de diſpoſer de la Ruſſie comme il avoit fait du Royaume de Pologne, & de déthrôner le Czar comme Auguſte ſon allié. Suivant ce plan, il avança, vers les frontières de Moſcovie, où il pouvoit choiſir entre deux chemins, l'un par la Livonie qui touche aux provinces ſuédoïſes, d'où il auroit pu recevoir une ſubſiſtance pour ſon armée, aprocher aïſément la nouvelle ville que le Czar avoit fondé alors aux bords de la mer Baltique & anéantir ainſi pour jamais le projet de joindre la Ruſſie à l'Europe ; l'autre chemin par l'Ukraine menoit à Moſcou par des déferts impracticables. Charles XII ſe déterminâ de

marcher par ces régions sauvages & inhabitées, parce que la difficulté de l'entreprise animoit son courage, se reposant d'ailleurs sur Mazeppa, Prince des Cosaques, qui lui avoit promis de fournir à son armée des provisions, & de le joindre avec un corps nombreux de ses sujets. Le Czar avoit été informé des intrigues de Mazeppa; il dispersa ses forces & prit ses Magazins: & lorsque le Roi de suède arriva devant la petite ville de Pultava, il ne trouva rien que des déserts sauvages au lieu de magasins, un Prince fugitif qui venoit chercher un asyle dans son camp, au lieu d'un puissant allié qui lui eût fourni des provisions.

„ Cet accident ne découragea point Charles. Il Asiege Pultava comme s'il n'eut eu rien à faire. Jusqu'alors il avoit été invulnérable; mais il fut blessé à la jambe en allant reconnoître cette petite place. Le Général Levenhaupt qui devoit apporter au Roi des provisions, des munitions & 13000 hommes fut défait par le Czar dans cinq combats successifs & obligé dans cette nécessité de bruler les convois qu'il escortoit. Il arriva au camp du Roi avec 3000 hommes épuisés par les fatigues & les escarmouches.

„ Le Czar avança vers Pultava, & dans

cette plaine fut donné la fameuse bataille entre les hommes les plus extraordinaires du siècle.

„ Charles XII, qui jusqu'alors avoit été l'arbitre du destin, n'avoit encore rencontré rien qui put arrêter le progrès de ses légions victorieuses, il fit plus qu'on ne dût attendre d'un Prince blessé & porté sur un brancard. Pierre I, qui jusqu'à ce jour là avoit brillé comme un législateur, assisté de Menzikoff, déploya en cette occasion toute l'habileté d'un grand Capitaine, & il se surpasa lui-même : mais toutes choses furent fatales aux suédois, la blessure du Roi, qui par là n'étoit pas en état d'agir ; la misère par laquelle l'armée fut privée de sa force & de sa vigueur ; le nombre de leurs ennemis & le tems qu'ils eurent de prendre une position avantageuse. Enfin les suédois furent défaits, & perdirent dans un instant décisif & malheureux, les fruits de neufs années de victoires & de tant de prodiges de valeur.

„ Charles fut réduit à chercher un asyle dans les états du Turc & à se retirer à Bender où il tenta envain de faire prendre les armes à la Porte contre les Moscovites. Ainsi il devint la victime de son esprit inflexible & opiniâtre. Après

cette défaite l'armée suédoise mit bas les armes devant le Czar sur les bords du Boristhene, comme l'armée Moscovite avoit fait devant Charles XII. auprès de la mer Baltique, après la bataille de Narva: Adieu ma chere: en voila assez de ces conquérants féroces. Je suis votre sincere amie.

MATILDE."

Les remarques Suivantes de la Reine Matilde touchant les Etats Danois prouvent, que l'attention de sa Majesté s'est dirigée à connoître le peuple & le pays qu'elle regardoit comme le siege de sa bienfaisance royale: Ces remarques ont été copiées par Madame d'O — la premiere, Dame de Chambre.

; On compte que les possessions du Roi de Danemark contiennent environ 163,000 milles quarrés; suivant le rapport des missionnaires employés à la conversion des Groenlandois, ils ne surpassent pas le nombre de 1000 habitans établis, sans y comprendre les habitans errans du sud. Il y a une grande ressemblance entre le regard, les moeurs & l'habillement de ces peuples & les esquimaux de l'Amerique, desquels ils ne different naturellement que fort peu, même après toutes les peines

que les missionnaires Danois & Allemands ont prises pour les convertir & les civiliser. Il vivent dans des cabanes pendant l'hiver qui y est extrêmement sévère ; mais dans les plus longs jours de leurs étés il y fait si chaud que les habitants sont obligés de se dépouiller de leurs habits. Ils ne font pas de commerce, quoiqu'ils aient sur leurs côtes une pêche qui pourroit être très-profitable ; pendant toute l'année ils ne font qu'aller à la pêche & à la chasse à laquelle ils sont extrêmement experts.

„ La pêche de la Baleine dans les mers de Groenland, parmi les champs de glace, qui, pendant des siècles, se sont accrues, est une des plus grandes curiosités de la nature. Ces morceaux de glace ont ordinairement la longueur d'un mille, & une épaisseur de plus de cent pieds ; & lorsqu'une tempête les met en mouvement il n'y a rien de plus terrible. Quoique les Danois s'approprient le pays d'Est-Groenland où se fait la pêche de Baleine, les Hollandois ont en quelque sorte usé de monopole à l'égard de cette pêche.

„ L'Islande a une étendue d'environ 720 milles de l'Est au Ouest. On y compte environ 80,000 habitants. Ce pays a été dépeuplé par la petite verole & par des mala-

dies contagieuses. Le Gouverneur-Député, nommé par le Roi de Danemark, tient sa résidence au Palais Royal de Ballestad, il a un salaire de quatre cents Rix-dollars & il a sous lui des Magistrats dans les choses civiles & spirituelles. Les naturels de cette Isle sont robustes, honnêtes & industrieux: ils s'amuse à jouer aux échecs & à chanter. Le commerce de cette Isle se fait par une Compagnie Danoise. Les plus riches habitans de cette Isle ne connoissent pas les superfluités des autres pays & très peu jouissent du nécessaire. Comme l'Islande n'offre aucune amorce à l'avarice ou à l'ambition, les habitans dépendent entièrement de la protection de sa Majesté Danoise & le revenu qu'il tire de cette contrée monte à environ 30,000 écus par ans.

„ Les Isles Fero ou Fare sont au nombre de vingt-quatre, douze grandes & douze petites, elles s'étendent environ 60 milles en longitude & 40 milles en latitude. Le commerce & le revenu des inhabitants qui sont environ au nombre de 3000 n'ajoutent presque rien aux revenus du Danemark.

„ Le Jutland & les Isles à l'entrée de la mer Baltique qu'on croit avoir environ 240 miles en longitude & 180 en latitude sont ce qu'on appelle le Danemark propre. Il

est séparé de la Suède à l'est par le fond, au sud par la mer baltique, au nord par la Norvege; & la mer du nord le sépare de la Grande Bretagne à l'ouest.

„ Le Danemark produit une race d'excellents chevaux tant pour la selle que pour la voiture. La Langue du pays est un dialecte Teutonique. Les Evêques n'y ont pas des cours ecclésiastiques ni le moindre intérêt dans les affaires civiles; néanmoins ils sont en grande vénération chez le peuple. L'Université de Copenhague ne manque que l'encouragement royal pour fleurir dans le monde littéraire. Les Danois ne font pas grande figure dans la littérature. Tycho Brahé, Borichius & les Bartholins y ont acquis une grande réputation dans l'astronomie & dans la médecine. Peu ont réussi, quelques efforts qu'ils aient faits, dans l'histoire, dans la poésie, & dans l'art dramatique, leur imagination est aussi froide que leur climat. Ils sont attachés bigotement à leurs mœurs & à leurs coutumes anciennes, & ce sont ces préjugés qui empêchent le progrès des arts libéraux dans cette contrée infertile. Il est vrai, la police, le commerce & les manufactures commencèrent à revivre sous les auspices du feu Roi, qui étoit renommé pour sa sagesse & sa sagacité.

„ L'Armée coute peu à la couronne, mais elle est très-incommode à la nation : une grande partie de l'infanterie se trouve en Norvege, où elle vit au dépens du payfan; & en Danemark les fermiers sont obligés d'entretenir la cavalerie, en donnant à manger & à loger aux soldats & même en leur fournissant de l'argent. Christian VII, a tâché de rétablir la puissance navale de son empire, mais sa malheureuse attaque d'Alger l'a exposé au mépris des corsaires de Barbarie. Malgré son ambition d'être au rang des puissances maritimes les Danois sont en général bons Mariniers; Copenhague a un beau port très-spacieux; & la force navale consiste en trente vaisseaux du premier rang.

„ La constitution civile du Danemark, dans son présent état Despotique, procède des ruines de la puissance aristocratique qu'exerce la noblesse sur ses inférieurs avec une tyrannie presque intolérable. Autrefois leurs Rois étoient électifs & pouvoient être déposés par la convention des Etats qui comprenoient les représentants des payfans. La dignité du Roi lui donna une pré-éminence dans le camp & dans les cours de justice; mais il ne s'y trouvoit attaché aucune revenu; & s'il ne possédoit pas des grands biens en propre, il étoit obligé

obligé de vivre comme un gentilhomme privé. Cependant dans la suite du tems la dignité Royale devint héréditaire, l'Etat acquiesçant tacitement à cette manière de gouverner, afin de prévenir les calamités qu'ils avoient éprouvé des guerres civiles & des successions disputées. Une suite de guerres facheuses avoit rendu en général la nation si malheureuse que le public manqua d'argent pour payer l'armée; les nobles prétendoient une exemption de taxes, qui incommodoient trop fort les communes, qui s'adresserent au Roi pour le prier de les protéger contre leurs oppresseurs; en cela ils furent encouragés par le clergé qui se joignit à eux pour rendre solennellement leurs libertés & leurs services au Monarque, établissant dans sa famille la succession héréditaire à la couronne. Le Roi accepta leur soumission, & les nobles trouvant que les nerfs de leur pouvoir avoient été coupés par-là, furent forcés de céder à l'autorité royale, fortifiée par le grand nombre de ses sujets. Peu de Princes ont abusé du pouvoir despotique dont ils ont été revêtus, depuis cette grande révolution. Heureux si le présent Roi avoit imité la prudence & la modération de ses ancêtres!

L'administration de la justice civile, au

trefois considérée comme un modèle pour les autres nations, a été dernièrement pervertie pour des vues les plus iniques d'une malignité invétérée, d'une calomnie méchante, & d'une vengeance de femme. Le code des Loix Danoises, composé dans la langue du pays, d'une manière simple & claire, & sur des principes naturels de justice, a été annullé par une cabale infame & sans exemple; & la police civile établie dernièrement pour la sûreté du peuple a été abolie par les actes les plus abominables de violence & d'oppressions. Les nobles sont corrompus, débauchés, vains, & rapaces; le peuple indolent, superstitieux, intempérant, soupçonneux & fortement attaché aux habitudes & aux vices de leurs provinces.

„ Par une énumération exacte, faite en 1759, des sujets de sa Majesté Danoise, ils montoient à 2,444,000 ames excepté ceux de Groenland & de l'Islande: nombre plus grand qu'on n'auroit attendu de l'état inculte de ses possessions. Leurs établissements étrangers sont Tranquebar dans le péninsule de l'Inde, l'Isle de S. Thomas dans les Indes de l'ouest, qui est un port franc, & la ville de Christianbourg sur la côte de la Guinée.

„ Les Révenus du Roi proviennent des

impositions dont il charge ses sujets, de la taxe que paient les étrangers, & des droits payés par les vaisseaux étrangers, qui passent par le Sund pour entrer dans la mer Baltique. Cette taxe forme la partie capitale des revenus de Sa Majesté, avec les productions de ses propres domaines. Les dépenses des fortifications sont payés par le peuple, & lorsque la fille du Roi se marie, il lui paie une dot de plus de 100,000 Livres Sterlings. Les taxes intérieures sont rabaisées ou augmentées selon la volonté du Roi. Le revenu entier de Danemark monte chaque année à 700,000 Livres Sterlings; somme qui suffit dans ce pays à maintenir la dignité du Souverain & à suppléer aux besoins de l'Etat.

Avant l'an 1387, on rencontre peu d'événemens intéressants dans l'Histoire de Danemark. C'étoit alors que Marguerite monta sur le trône, & forma, en partie par son adresse & en partie par son droit héréditaire, l'union de Colmar, par laquelle elle fut reconnue souveraine de Suède, de Danemark & de Norvege. Elle maintint sa dignité avec tant de fermeté & de courage qu'elle fut appelée à juste titre la Semiramis du Nord. Vers l'année 1448 la couronne de Danemark tomba sur Christian, Comte d'Oldenbourg, duquel

descend la présente famille Royale de Danemark. Cette race a produit quelques Princes braves & nobles.

„ En 1513, Christian II, un des plus détestables tyrans que les tems modernes aient produits, monta sur le trône de Danemark, & ayant épousé la sœur de l'Empereur Charles V, il donna un libre cours à sa cruauté naturelle. Ayant été chassé de la Suède à cause du massacre sanglant qu'il y avoit commis, les Danois se revoltèrent contre lui également, & il se refugia avec son épouse & ses enfants dans les pays-bas.

„ Environ l'an 1536 la Religion protestante fut établie en Danemark par Christian III, Prince sage & politique.

„ Christian IV, monarque guerrier mais malheureux, fut choisi en 1629 comme chef de la ligue protestante formée contre la maison d'Autriche.

„ Frédéric III, Prince de grande capacité tant dans le civil que dans le militaire, s'étant laissé persuader par les Hollandois, déclara la guerre à Charles Gustave Roi de Suède; & par ce pas imprudent il manqua de perdre sa couronne en 1657. Frédéric défendit sa capitale avec une grande magnanimité jusqu'à la paix de Roschild; mais ayant tâché d'éluder les

conditions sévères imposés par le conquérant, Charles assiégea encore la ville de Copenhague & par mer & par terre. Les habitants firent une défense admirable; & Charles ayant été forcé de lever le siège, la conduite ferme & intrépide de Frédéric dans les dangers les plus éminents & son attention à la sûreté de ses sujets qu'il préféroit à la sienne propre, le rendit si cher à leurs yeux qu'ils lui rendirent l'autorité absolue.

A Frédéric succéda, en 1670, son fils Christiern V, son Armée fut deux fois battue par Charles XII, Roi de Suede, & la victoire de Landscroon domta à la fin l'opiniâtreté de Christiern: il avoit presque épuisé ses états en opérations militaires, jusqu'à ce qu'il se vit en quelque sorte abandonné de tous ses alliés & forcé de signer un traité à des conditions prescrites par la France. Toutefois Christiern ne se désista pas de ses tentatives militaires, & devint l'allié & le subsidiaire de Louis XIV, qui menaçoit alors l'Europe de lui donner des chaînes. Il mourut en 1699 & fut suivi par Frédéric IV. Il se trouvoit perpétuellement engagé dans des guerres avec les Suédois qui désirèrent son Armée à Gadebusch, & mirent en cendres sa ville favorite d'Altona; mais Frédéric se vengea en forçant le Général

Suédois, Steinbock, de se rendre prisonnier avec toutes ses troupes. En 1716 Frédéric fit tant de progrès contre la Suède que ses alliés le soupçonnerent d'aspirer à la souveraineté de toute la Scandinavie. Au retour de Charles XII de son exil, il renouvela la guerre contre le Danemark avec le plus grand acharnement; mais à la mort de cet ennemi téméraire & invétéré la paix fut conclue à Stokholm par la quelle Frédéric restoit dans la possession de Sleswick.

Frédéric mourut en 1730, après avoir vu sa capitale reduite en cendres par un feu accidentel. Son fils & successeur, Frédéric-Christian, ne fit d'autre usage de son pouvoir & des avantages avec lesquels ils monta sur le trône, que de cultiver les arts de la paix & de procurer la félicité à ses sujets en les soulageant de plusieurs impôts onéreux. Quoiqu'il fut pacifique il connoissoit pourtant ses droits. Il se prévalut de l'attachement de George II pour ses états d'Allemagne; car ce Prince convint de payer à Christian un subside de 70000 Livres Sterlings par an, à condition de tenir toujours prêt 7000 Soldats pour la défense d'Hanovre. C'étoit un marché profitable pour le Danemark. Christian avoit un si grand parti en Suede que selon l'opinion générale il auroit fait revi-

vre l'union de Calmar, en faisant déclarer son fils successeur de la couronne de Suede. Il fut frustré dans ce dessein par la jalousie des autres puissances qui ne purent voir sans chagrin toute la Scandinavie soumise à une seule famille. Christian mourut en 1746, avec le nom d'avoir été le père de son peuple.

„ Son fils & successeur, Frédéric V, avoit épousé en 1743 la Princesse Louise d'Angleterre. Aimé & respecté des Danois il perfectionna le plan de son père pour le bonheur de ses sujets & il fut médiateur dans la guerre d'Allemagne: car ce fut par son intervention que le traité de Closterseven fut conclu entre le feu Duc de Cumberland & le Maréchal de Richelieu. Il est mort en 1766, laissant après lui la réputation d'un des plus grands monarques qui aient rempli le trône de Danemark.

„ La Norvege est censée avoir environ une longueur de 750 & une largeur de 170 miles d'Angleterre. On l'estime un des pays le plus montagneux du monde. *Doffre field* est peut-être la plus haute montagne de l'Europe; & pour passer celle de *Hardanger*, un homme doit voyager environ septantes miles d'Angleterre. Les rivières & les cataractes qui coupent ces

précipices terribles, & qu'on ne passe que sur des ponts légers & chancelants, rendent les voyages, dans cette contrée, très dangereux & terribles; quoique le gouvernement entretienne à certaines distances des maisons pourvues de feu, de lumière & de quelques utensiles de cuisine. Quelques unes de ces montagnes immenses ont des réservoirs remplis d'eau sur le sommet, & le tout forme un paysage des plus surprenants. La vigilance des habitants en retirant leurs brebis & leurs chèvres, lorsque par un mauvais pas ils se trouvent embarrassés entre les rochers, est admirable. Le propriétaire se laisse descendre du sommet de ces montagnes étant assis à travers un bâton attaché au bout d'une longue corde, & lorsqu'il arrive à Pendroit où se trouve l'animal il l'attache à la même corde en on les tire tous deux en haut. Les cavernes qu'on rencontre dans ces montagnes sont surprenantes, celle qu'on appelle Dollteen fut visitée en 1750 par deux Ecclesiastiques qui continuèrent à y avancer jusqu'à ce qu'ils entendirent la mer se briser au dessus de leurs têtes. Le passage est aussi large & haut que celui d'une église ordinaire, les côtés perpendiculaires & le toit voûté. Ils descendirent par des degrés naturels; mais en rencon-

trant un autre escalier ils n'osèrent avancer d'avantage. En allant & en revenant ils consumerent deux chandelles.

„ Les circonstances les plus extraordinaires , qui accompagnent les lacs dans cette contrée , sont que quelques uns d'eux renferment des Isles flottantes, formées par la cohésion de racines & d'arbrisseaux , & quoique arrachées du continent elles portent de l'herbe & des arbres. Dans l'année 1702 la maison de campagne de la noble famille de Borge auprès de Frédérickstad s'enfonça tout à coup avec toutes ses tours & créneaux dans un abyme de 100 brasses de profondeur & l'emplacement fut immédiatement rempli par une pièce d'eau qui forme un lac de 300 aunes de long & de 150 aunes de large. Ce triste accident , par lequel périrent quatorze hommes & deux cents animaux , fut occasionné par les eaux de la rivière qui avoient minés les fondemens.

„ La principale richesse de Norvege consiste dans les forêts qui fournissent aux étrangers des mats , des poutres , des planches & qui servent d'ailleurs pour la construction des maisons , des navires , des ponts , & pour des charbons de bois dont on se sert dans les fonderies. Les sommes que la Norvege reçoit pour ses bois

sont très considérables. Le dixième de tout le bois scé appartient à sa Majesté Danoise & fait la plus grande partie de ses revenus. Le Climat de Norvege varie selon son étendue. A Bergen l'hyver est tempéré & la mer navigable. Les parties orientales y sont ordinairement couvertes de neige, & le froid commence généralement, au milieu d'Octobre, avec une séverité excessive & continue jusqu'au milieu d'Avril, les eaux pendant ce tems sont gelées à une épaisseur considérable. Sept mille Suédois, qui en 1719 étoient en marche pour attaquer Dronthem, périrent dans la neige sur les montagnes qui séparent la Suède de Norvege, & leurs corps ont été trouvés en différentes postures. Le froid est si excessif dans les régions les plus septentrionales de cette contrée qu'elles sont fort peu connues. A Bergen le plus long jour consiste en environ dix neuf heures & le plus court en environ six heures. Dans l'été les habitants peuvent lire & écrire à minuit à la lumière du ciel; & dans les parties les plus septentrionales environ en mi-été le soleil est continuellement sur l'horison: cependant dans ces mêmes régions on ne voit au milieu de l'hyver qu'une foible lumière à midi pendant environ une heure & demie, ce

qu'on doit à la reflection des rayons du soleil contre les montagnes. La nature cependant a été si favorable aux Norvégiens qu'au milieu de leurs ténèbres, le ciel est si serein, la lune & l'aurore boréale si brillantes qu'ils peuvent travailler à leurs affaires en plein air.

„ L'été en Norvege est chaud en proportion, ainsi la végétation y est incroyablement vive, car en deux mois l'orge se sème, croît, vient à maturité, & se coupe. L'Air est si pur dans quelques parties de l'intérieur du pays que les habitans atteignent à une telle vieillesse qu'ils se lassent enfin de vivre & se laissent transporter dans un lieu où l'air est moins salubre. Les dégels & les éboulements de neiges inattendues y font quelquefois des effets terribles & détruisent de villages entiers.

„ L'Aimant se trouve dans les mines de fer de Norvege aussi bien que l'amiante ou l'Asbeste, dont les fibres délicates sont filées en drap & nettoyées par le feu. L'or de Norvege a été monnoyé en Ducats. On travaille maintenant avec un très grand profit à une mine d'argent à Koningsbergen; & de plusieurs masses d'argent qui ont été découvertes on en a préservé une de 560 livres pésants, qu'on peut voir au

cabinet des curiosités du Roi à Copenhague. On estime la mine de cuivre à Norvege la plus riche de l'Europe. Les mines de vif argent, de soufre, de vitriol, d'alun, lorsqu'on les fabrique, donnent de très grands revenus à la couronne.

„ Les animaux sauvages appartenant en particulier à la Norvege sont l'élan qui est un animal de haute taille, de couleur cendrée, sa figure tient à la fois de celle du cheval & du cerf; c'est un animal innocent & tres sociable pendant l'hiver; la chair a le goût de venaison. Les ours de Norvege sont forts & sagaces, il est remarquable qu'ils ne font jamais de mal aux enfants. Les lynx sont de l'espece du chat, & ont des griffes comme le tygre, plus petit que le loup mais plus vorace. La peau de Lynx est belle & d'une grande valeur ainsi que celle du renard noir. Le glouton ressemble à un chien-tournebrotte, sa fourrure bigarrée est si précieuse qu'en le chassant on tâche de ne pas endommager sa peau. L'Hermine est un joli petit animal, remarquable pour son humeur sauvage & pour sa propreté, sa fourrure forme même une partie de la magnificence royale.

„ Parmi la grande variété des oiseaux particuliers à la Norvege on distingue le

coq de bois, couleur de gris noir, ses yeux ressemblent à celles du phaisant, on le compte le plus grand des oiseaux comestibles. L'aigle de terre est si fort qu'on l'a vu enlever un enfant âgé de deux ans : l'aigle de mer est le plus grand, il ne vit que de poisson.

„ Les lacs & les mers de Scandinavie abondent en poissons qu'on trouve le long des côtes de l'Europe. Au-delà de 150,000 personnes se maintiennent par la pêche sur les côtes de Norvege. Le serpent de mer, une des plus surprenantes productions des parages de Norvege, n'est plus regardé comme une chimere. En 1756 un de ces animaux fut pris par le Capitaine d'un navire; sa tête ressembloit à celle d'un cheval avec une criniere blanche qui pendoit le long de son col; il nageoit sur la surface de l'eau & il levoit sa tête au moins de deux pieds de la mer : ce serpent avoit une longueur de plus de 100 verges. La peau de ce monstre est bigarrée comme l'écaille de la tortue. Le Kraken, dont l'existence est prouvée assez fortement, pour ne laisser aucun doute, a dit-on une mile en circonference: lors qu'une partie de ce monstre se fait voir au dessus de l'eau, il ressemble à un nombre de petites Isles & de bancs de sables, sur

lesquels les poisons s'amusent & les plantes marines croissent. La firene se trouve souvent dans les mers de Norvege & elle a quelque ressemblance avec l'espece humaine.

„ Les Norvégiens sont plus civilisés que les Groenlandois mais pas si polis que les Danois. Ils sont gouvernés par un vice-roi absolu comme son maître. Ils sont, en général, forts, robustes, braves, hospitaliers & religieux; mais prompts à venger une injure réelle ou supposée. Les femmes sont jolies & affables. Chaque habitant est un artisan qui fournit à la famille le nécessaire par sa propre manufacture; ainsi ils n'ont que très peu d'artisans de profession parmi eux: Le dernier paysan Norvégien est artiste, gentilhomme & même poète. Ils décident leurs querelles par le duel. Quoiqu'ils soient économes dans leur maniere ordinaire de vivre, ils ont cependant des tems & des saisons particulieres ou ils permettent des divertissemens qui vont jusqu'à l'ivresse; & de telles Saisons produisent quelquefois de funestes effets. Ils se voient réduits à des ressources extraordinaires pour suppléer au défaut du pain ou des provisions nécessaires. Les mœurs des Norvégiens médiocres sont simples & uniformes; ils n'aiment ni passionnement le

luxe, ni ne craignent l'indigence: cet état moyen prolonge extrêmement leur vie. Au lieu de se défendre contre l'inclémence du tems, ils s'exposent au froid sans couvrir ni leur poitrine ni leur col. Un Norvégien âgé de 100 ans n'est pas regardé comme exempt de travail. En 1733 quatre couples se marièrent & dansèrent devant sa Majesté Danoise à fredericshall, leurs âges montoient ensemble à 800 années. Les Soldats Norvégiens marchent avec une vitesse surprenante, principalement dans l'hiver par l'assistance de leurs souliers longs & de leurs patins. Les femmes portent des jaquettes étroites, & des ceintures ornés d'argent, & à leurs cols des collets d'argent avec des medailles dorées aux deux bouts. Ces collifichets d'argent sont l'ornement d'une Mariée.

„ Les cérémonies funéraires des Norvégiens contiennent des vestiges de leur ancien paganisme: ils jouent du violon à la tête de la biere & pendant qu'on porte le corps à l'église.

„ Sur la côte de Norvege on trouve ce terrible gouffre que les mariniens nomment le nombril de la mer; d'autres l'appellent Maalstroom. Quand la marée monte; le courant va jusqu'entre Lofoden & l'Isle de Moskoe & fait une profondeur de 400

brasfes avec une rapidité impétueufe ; en refoulant l'eau retourne avec tant de violence vers la mer que le bruit furpasse celui de la plus haute cataracte. On peut l'entendre à une distance de plusieurs lieues & l'eau forme un tourbillon de beaucoup de profondeur & de grande étendue, si un vaisseau en approche de trop près, immédiatement le tourbillon l'entraîne, l'engloutit, & le brise contre les Rochers, & on en voit les fragmens surnager entre la marée & le reflux. Lorsque ce tourbillon est agité par une tempête, il s'étend à plus d'une lieue Norvégienne, & alors il entraîne les vaisseaux dont les Mariniers se croyoient dans la plus grande sûreté. Peut-être ne fauroit on concevoir une situation plus terrible que de se voir entraîner tout d'un coup par un violent torrent vers ce tourbillon, dont le bruit & l'impetuosité augmente de plus en plus, jusqu'à ce qu'on se voit engloutir & qu'on se sent briser contre les rochers.

„ Les animaux mêmes en approchant de trop près de ce gouffre, montrent la plus grande horreur, lors qu'ils sentent ne pouvoir résister au terrible torrent. Les Baleines y sont souvent entraînées, & le moment qu'elles sentent la force de l'eau elles s'y opposent de toute leur force, hurlant & mugissant d'une manière effroyable.

Tout ce Phénomène n'est que l'effet de la violence du flux & du reflux ordinaire occasionné par la contraction du courant dans sa course entre les rochers.

„ Suivant le meilleur calcul la Norvege peut fournir 14,000 d'excellents matelots & plus de 30,000 braves soldats pour le Service du Roi, sans nuire au commerce ou à l'agriculture. Le Revenu Royal de chaque année en Norvege monte à environ 200,000 Livres Sterlings, & l'armée au lieu de causer des dépenses, a bien souvent ajouté considérablement aux revenus de sa Majesté par les subsides que les Princes étrangers paient au Roi.

„ Les anciens Norvegliens étoient incontestablement un peuple courageux & puissant & les mariniens les plus hardis du monde; si nous ne refusons de croire leurs histoires, l'Amérique ne leur doit pas avoir été inconnue avant la découverte qu'en fit Colomb.

„ La partie de Lapland, qu'on appelle Wardhuys a 288 miles en longueur & 172 Miles en largeur, elle appartient au Danemark. En Laponie le soleil pendant quelques Mois de l'été ne se couche jamais, ni ne se leve jamais pendant l'hyver; mais le crépuscule & l'aurore boréale assistent assez les habitans pour qu'ils puissent sui-

vre leurs affaires dans toutes les saisons de l'année. Des masses prodigieuses de montagnes, irrégulièrement entassées, & séparées en quelques endroits par des rivières & des lacs qui contiennent un nombre incroyable d'Isles, couvrent la sur face du pays. Le climat y est généralement très-sevère. Le plat pays consiste en forêts lugubres & en marais malsains, & rien ne sauroit être plus misérable que la condition des habitants. En hyver ce n'est pas une chose extraordinaire que leurs levres se gèlent à la coupe dans la quelle ils veulent boire; & en quelques thermometres l'esprit de vin se change en glace. Souvent les membres des habitants se gangrenent par le froid. Des tourbillons de neige menacent d'ensevelir le voyageur, & couvrent le sol de quatre à cinq pieds de profondeur. Un degel survient quelquefois & la gelée qui succede alors présente aux Lapons un terrain uni de glace sur lequel ils voyagent en traîneaux avec une vitesse incroyable. Les cascades qui tombent des rochers présentent souvent des coups d'oeil les plus pittoresques. On trouve ici des très beaux cristaux comme aussi une grande variété des pierres minerales que la main de la nature a polies d'une maniere surprenante.

Les Zibelines, petits animaux ressemblant

aux Martres, sont naturels à la Laponie, leur peau, noire ou blanche, est tellement estimée qu'on en fait souvent un présent aux personnes royales. Le pays produit un grand chat noir qui suit les habitants dans leurs chasses; mais l'animal le plus remarquable de la Laponie est le Rhenne, que la nature semble avoir produit pour consoler les lapons de la privation des autres avantages de la vie. Cet animal le plus utile peut-être de tous les animaux dans la création ressemble au cerf, excepté seulement qu'il baisse un peu la tête, & que son bois se projette en avant. En été le Rhenne se nourrit de feuilles & d'herbe, & dans l'hyver il vit de mousse que cet animal a un instinct particulier de trouver en fouillant sous la neige. Il est surprenant combien peu il leur faut pour vivre & comment ils peuvent surporter la longueur du chemin qu'ils courent dans les voyages. On attelle le Rhenne à un sorte de traîneau qui a la forme d'une petite barque dans la quelle le voyageur est bien enveloppé contre la rigueur du froid, tenant dans ses main les renes & une espee de bâton pour degager le traîneau de la glace & de la neige. Le Rhenne, dont le harnois est très simple, part & continue le voyage avec une rapidité prodigieuse. La nuit

ils vont chercher leur propre nourriture ; tandis que leur lait sert souvent à nourrir leur maître. Leur chair fraîche ou sèche a un bon goût : leur peau forme une excellente couverture pour le lit & pour le corps : leur lait & le fromage qu'on en fait sont nourrisants & agréables : & leurs boyaux fournissent à leurs maîtres du fil & des cordages.

„ On tue les Rhennes sauvages à coup de fusil comme tout autre gibier. Le nombre des Rhennes domestiques de la Laponie forme la principale richesse des habitants.

„ Cependant avec toutes leurs qualités excellentes ils deviennent très-souvent rétives au grand danger du conducteur & de sa voiture. Ils courent si vite qu'ils font 30 lieues dans un jour & leur vitesse surprenante vient de ce qu'ils s'impatientent d'être débarrassés de leur charge.

„ Le Language des Lapons est barbare. Les sciences n'ont pas encore pénétré dans ces régions glacées ; & ils n'exercent d'autres arts que ceux qui sont absolument nécessaires. Ils ont parmi eux quelques séminaires religieux, institués par les Rois de Danemark, mais la plupart s'adonne à la plus grossière superstition & à l'idolâtrie. Ils conservent encore l'ancien culte

de plusieurs Dieux teutoniques & ils ont parmi eux des restes des institutions des Druides. Ils croient à la transmigration de l'ame.

La Laponie n'est pas fort peuplée, ce qui vient de la stérilité générale de son sol. Le nombre entier de ses habitants monte à environs 60,000. Les hommes & les femmes y sont au moins un pied plus courts que les Européens du midi. Maupertuis en mesurant une femme, qui allaitait son propre enfant, la trouva de quatre pieds & deux pouces de haut. Les hommes sont mal faits & laids & leur têtes trop larges pour leurs corps. Pour une bouteille d'eau de vie l'amant achette du père la faveur de la fille. Après le mariage l'époux est obligé de servir le père pendant quatre ans. Alors il conduit sa femme & sa fortune chez soi. Ils ont une aversion remarquable pour la guerre, & on ne les emploie jamais dans l'armée.

La place la plus remarquable dans les Etats Germaniques de sa Majesté est Gortorp, autrefois fameux pour le magnifique palais de ses Ducs & pour la résidence du célèbre astronome Tycho Brahé. Quelques unes de ses instruments astronomiques & de ses globes subsistent encore dans les appartements d'été du palais.

8 Septembre 1774

, MA CHERE P—N,

„ Comme je n'ai eu jamais l'occasion de voir les François chez eux ; je me suis formé de cette nation célèbre une idée sur les observations que j'ai faites de plusieurs individus qui sont venus voir depuis quelque temps les cours étrangères & sur les remarques qu'en ont faits les écrivains françois les plus équitables. Voltaire dit, que ses compatriotes ont été censurés, enviés & imités par tous leurs voisins depuis deux siècles, & en effet ce qu'il dit est fondé sur la vérité & l'expérience. Que leur nation est vaine & pleine d'ostentation c'est ce que personne ne sauroit nier.

„ Quant à leurs personnes, les françois sont d'une taille médiocre, actifs & bien proportionnés & peut être plus exempts d'infirmités corporelles qu'aucune nation. La noblesse & les gens bien nés tâchent de surpasser leurs voisins dans les accomplissements extérieurs & ils y réussissent. Leur adresse & leurs manieres gracieuses dans les exercices académiques de la danse, de l'Escrime, & d'aller à cheval selon les plus exactes regles du manège leur donnent cette prétendue prééminence.

„ Quelques Princes du sang, la plus haute noblesse & les fermiers généraux sont plus magnifiques dans leurs équipages qu'aucun Anglois ; mais ceux d'un rang inférieur sont misérables lorsqu'on les compare au moyen peuple de l'Angleterre, pour les richesses, l'élégance & l'opulence. Ils sont, peut-être, le seul peuple dont on a jamais entendu parler qui ait tiré une grande utilité de leur vanité, qui n'est qu'une foiblesse & qui les pousse à des actions que le véritable courage inspire aux autres nations. On peut dire des françois, qu'au lieu d'avoir eu une bonne éducation ils ont plutôt de bonnes manières : ils sont tous très complaisants & officieux, mais ils savent rarement régler leur conduite à la condition & au caractère de ceux avec qui ils conversent. Tout est un cercle répété de politesse qui, faute de discernement, devient affecté, souvent ridicule & toujours dégoûtant à un peuple à sentiments.

„ On a reproché aux François de n'être pas sincère, mais c'est une faute qu'ils ne possèdent pas à un plus haut degré que leurs voisins ; ils doivent généralement cette imputation à leur excès de civilité qui jette un jour suspect sur leur candeur. Les François dans la vie privée valent justement autant que les autres nations Eu-

ropéennes, & ont donné autant de preuves de générosité & de desintéressement; mais leur gouvernement perfide a prévenu contre eux les Anglois & les autres nations. Les François ont en quelque sorte poli les manieres & même les vertus de leurs voisins. Longtems leur décision en matiere de goût, de mode & d'habillement a été respectée, mais en cela ils semblent maintenant déchéoir, & ils n'envisagent plus les Anglois comme Barbares. Ce changement d'idée n'a pas pris sa source cependant chez leurs gens d'esprit, chez leurs savans, chez leurs courtisans, ni chez ceux d'une moindre condition. En France les hommes d'un rang supérieur diffèrent entierement de ceux qui sont au-dessous d'eux: ils regardent avec mépris la frivolité de leur cour, & quelle que semble être leur complaisance en public dans la retraite ils pensent & agissent pour eux-mêmes. Pendant la dernière guerre ils virent avec indignation le manement de leurs finances & de leurs flottes à la disposition absolue d'une maîtresse impériale. Depuis la paix ils ont montré un respect particulier pour la nation Angloise. A cause de nos victoires & de nos acquisitions ils nous ont rendu des visites fréquentes & les honnêtes gens en France étudient

dient maintenant la langue Angloise & imitent notre nation dans ses coutumes, dans ses amusemens dans ses habillemens & son architecture. Ils imitent & admittent aussi nos auteurs, dont les ouvrages, avec notre renommée militaire, ont également contribué à élever le nom de la Grande Bretagne à ce degré d'estime, que depuis peu les nations étrangères leur ont accordée, & à rendre notre langue plus universelle & en même tems d'une étude nécessaire parmi la noblesse des pays étrangers.

La légèreté naturelle des François est renforcée par la plus mauvaise éducation & par l'exemple d'un peuple étourdi, engagé dans les poursuites les plus frivoles. Un François se laisse instruire par un ecclésiastique à lire sa langue maternelle, & dans les élémens du Latin: il apprend à danser & à faire des armes d'un maître au fait de ces exercices; il devient parfait connoisseur dans la coëffure & dans l'art de parer sa propre personne, sous les mains & par l'instruction de son perruquier & de son valet de chambre. S'il apprend à jouer de la flûte ou du violon, il est impossible de lui résister; mais il se pique de surpasser en politesse toutes les nations de l'Europe dans sa conversation avec le beau sexe. Dans le cours de ce commerce, qu'on lui accor-

H

de des la plus tendre enfance, il apprend par routine tout le cercle des compliments François, & il en fait usage indistinctement, chez toutes les femmes dans l'exercice de cette espece de politesse qu'on distingue par le nom de galanterie, & par la répétition duquel on devient très-effronté, familier & impertinent. Un François par conséquent en se mêlant avec les femmes s'instruit, non seulement dès son enfance, de tous leurs usages & leurs caprices mais il devient encore admirablement prompt à s'acquitter de mille petits services auxquels les autres hommes qui se sont occupés à faire des acquisitions plus précieuses ne songent pas. Il fréquente la toilette d'une Dame, règle la distribution de ses mouches & lui montre comment il faut placer le fard : il la suit partout, soit qu'elle aille faire une visite ou prendre un parti de plaisir ; & en devouant tout son tems à elle il se rend nécessaire en toute occasion. De tous les sats qui se trouvent sur la terre, un petit maître est le plus plaisant & le plus impertinent ; les François sont tous des petits maîtres à compter du Marquis qui brille en galons & broderie, jusqu'au garçon barbier qui marche d'un air fier ses cheveux en queue, & son chapeau sous le bras. Un François aimeroit mieux quitter la religion que se defaire de ses cheveux.

„ Les visages des Dames Françoises sont préparés & fardés au plus haut degré de folie & d'extravagance. Ils font usage du fard & du vermillon pour couvrir un teint plombé ou fané, pour relever les graces ou cacher les défauts de la nature, aussi bien que les ravages du tems. Toutes les Dames de condition ne sauroient paroître sans cette marque de distinction. Quant au fard ou blanc dont ils font usage pour plâtrer leurs gorges & leur épaules, leur peau naturellement brune ou livide, rend en quelque sorte cette manière de se peindre excusable ; mais le rouge dont elles barbouillent leurs visages du menton jusqu'aux yeux, sans le moindre art ni adresse, détruit toute la diversité des traits & ne donne que des idées de dégoût & d'aversion. Sans cet horrible masque une Dame mariée n'est admise dans aucune assemblée publique, & personne du bas rang n'oseroit prendre cette marque de distinction. Les François affectent de la liberté & de l'esprit ; mais ordinairement leur conversation se borne aux modes, aux habits & aux divertissements. Adieu, croyez moi toujours, votre Amie

MATILDE.”

REMARQUES de la Reine MATILDE
sur le RÈGNE de GEORGE II, avec
des reflexions sur les affaires de son
tems.

„ **G**eorge II étoit un Prince inférieur en talens à son père & plus fortement attaché à ses états sur le continent. Son système comme celui de George I. étoit de maintenir des alliances étrangères par des subsides différens accordés aux Princes Allemands. Les Comtes de Granville & de Chesterfield étoient les seuls hommes de génie employés dans le Gouvernement.

„ Les efforts de Sir Robert Walpole tendoient à se maintenir dans son poste, plutôt qu'à se rendre utile. Tout son but étoit de se servir soi-même & ses amis. Il se procuroit une pluralité de voix dans la maison des communes, en corrompant les membres. Le patriotisme fut rendu ridicule & la venalité exercée sans honte. Sir Robert avoit un flegme insensible aux reproches, & il raisonneoit d'une manière froide sur la logique qu'il desiroit renforcer; sans éloquence & sans élévation il possédoit l'art de convaincre. Il dirigeoit le parti de la cour, & les chefs du parti opposé étoient Mr. Pitt, Shippen, Sir William Wynd-

ham & Monsieur Hungerford. A l'avènement de George II le Gouvernement devoit plus que trente millions Sterlings, & dans une profonde paix on vit encore accroître cette dette. La plupart des membres de la maison basse étoit une société d'hommes qui firent servir l'opulence publique à leur intérêt particulier & qui devinrent puissans sur la ruine de leur patrie.

„ Il survint une mesintelligence entre le Roi & le Prince de Galles. Ce Prince étoit le favori du peuple, & fit connoître son aversion pour les Ministres & leurs mesures venales. Ce rival formidable de Sir Robert Walpole, révéreé universellement pour sa bien-veillance, sa candeur & son humanité n'eût point alors la liberté d'exercer ses vertus patriotiques. Le Ministre tâcha d'affoiblir l'opposition en gagnant à son parti un chef adoré de ses adrements: une commission fut envoyée à Son Altesse Royale, pour lui faire entendre, que si le Prince vouloit écrire une lettre au Roi, ses revenus seroient augmentés de 40,000 Livres Sterling, & que 200,000 Livres Sterling lui seroient donnés pour payer ses dettes & qu'on pourvoiroit convenablement aux besoins de ses fauteurs; mais il refusa généreusement cet offre, déclarant ne vouloir accepter des conditions qui

lui étoient offertes par l'influence de *Sir Robert Walpole*. En entrant en pouvoir il prit la résolution de mépriser ces écrivains mercenaires qui ne vivent qu'en faisant le procès de chaque Ministre & qu'en semant le scandale & l'abus; mais à la fin il jugea qu'il étoit nécessaire d'employer d'autres mercenaires pour répondre à la calomnie par la calomnie. Il manquoit de jugement pour distinguer le génie, & personne en possession de ce talent ne fut assez vil pour applaudir à ses mesures. Ceci lui inspira une aversion implacable contre la presse qui exposoit si sévèrement la corruption aux yeux du public qui mettoit au jour ses folies. Il étoit persuadé que la guerre accroît les difficultés qu'il auroit à combattre & qu'elle exigeroit des sommes qu'il souhaitoit de partager en paix. La guerre doit, à une nation comme les Anglois, chez qui les arts, les armes & le commerce fleurissent, être de tems en tems utile. Elle détourne le cours des richesses de l'industriel à l'entrepreneur. Jamais joie ne fut plus universelle ni plus sincère que celle qu'on montra à l'occasion de la résignation de *Sir Robert Walpole*. „ L'expédition de l'Amiral Anson qui dura environ trois ans est un bel exemple de ce que peut la persévérance en forçant la for-

tune. Il commença sa course avec cinq vaisseaux de ligne, une frégate & deux vaisseaux chargés de provisions vers l'Isle de Madere; de là il fit voiles aux Isles du Cap verd & de là le long des côtes de Brésil. Il relâcha quelque tems à l'Isle de Ste Catherine, morceau de terre où l'on trouve toute la verdure & toute la fécondité des climats les plus fertiles. De cette place il s'avança vers les régions orageuses du sud, le long des côtes de Patagonie; & environ en cinq mois il entra dans le fameux détroit de Magellan. Après avoir souffert les tempêtes les plus violentes, il doubla le cap Horn; le reste de sa flotte fut dispersée ou fit naufrage; son équipage déplorablement attaqué du scorbut & son propre vaisseau arriva avec bien des difficultés à l'Isle de Juan Fernandez. Il s'arrêta quelque tems dans ce séjour délicieux où la nature semble en quelque sorte consoler les hommes des calamités de leurs propres avarice & ambition. Afin de rendre plus parfaite une retraite tant favorisée par la nature, il ordonna de semer plusieurs semences & fruits Européens dans ce sol, qui y crurent d'une manière suprenante. Ce fut ici que le commandeur fut joint par un vaisseau & une frégate de son escadre, & avançant vers le Nord il attaqua pendant la

nuit la ville de Payta. Ayant débarqué quelques soldats ils remplirent toute la ville de terreur & de confusion. Le gouverneur de la garnison & les habitans prirent la fuite de tous côtés. Pendant trois jours les Anglois restèrent en possession de la ville, & ils emportèrent tous les trésors & toutes les marchandises qui montoient à une valeur immense. Peu de tems après, cette petite escadre remonta jusqu'à Panama, située dans l'isthme de Darien au côté occidental du grand continent de l'Amérique.

Anson ne commandoit alors que deux vaisseaux, le reste ayant mis à la voile pour retourner en Angleterre ou fait naufrage par les tempêtes. Il réduisit donc ses esperances à se saisir du galion immense que le Mexique envoie tous les ans aux Isles Philippines. Le commandeur va donc traverser ce grand océan qui se trouve entre les continents Asiatiques & l'Amérique espérant de rencontrer la riche prise, qui selon leur desir devoit retourner en ce tems de l'Est & récompenser amplement les aventuriers de leurs dangers & de leurs fatigues. Ainsi l'avarice devient honorable lorsqu'on la poursuit parmi les périls & les détresses. Le scorbut attaque encore l'Equipage retenu longtems en mer sans provisions fraîches. Par cette terrible mala-

die il perd chaque jour de ses matelots, tandis que les autres sont rendus incapables de travailler. L'un des deux vaisseaux faisant eau de tous côtés & le nombre de ses hommes diminuant, on est obligé de l'abandonner & de le bruler au milieu de la mer. Le commandeur n'a plus de son escadre que son seul vaisseau nommé le centurion, monté de 60 canons, l'équipage étant dans la plus déplorable situation relâche dans une des Isles mariannes, qu'on nomme Tinian, alors presque entièrement déserte & située à environ moitié chemin entre le vieux & le nouveau monde. L'imagination la plus romanesque ne sauroit le représenter ce que la nature fournit à cette Isle; toutes sortes d'herbes potageres, des bosquets, des cascades, des prés tapissés de verdure, des fleurs & des perspectives qui enchantent. Ce séjour sauva le commandeur & ses mariniers fatigués, qui y trouverent de l'eau pure, des herbes medicinales & d'autres commodités, nécessaires au radoub d'un vaisseau. Après avoir réparé leur forces dans cette Isle, il cingla vers la chine passa près du Royaume de Formose, & entra dans la riviere de Canton pour radouber le seul vaisseau qui lui reste. Le courage qu'il eut d'entrer encore dans le même océan, où il avoit essuyé

tant de fatigues & de perils, fit connoître son esprit hardi & indomptable. Ayant mis son vaisseau en très-bon état il retourne encore vers l'Amerique. Enfin le 9 de Juin 1743. on découvre ce vaisseau tant désiré: il étoit équipé pour la guerre & pour le commerce: il étoit monté de soixante quatre canons & de cinq cens hommes, tandis que l'équipage du commandeur ne consistoit qu'en deux cens quarante hommes; mais l'expérience des Anglois & les manœuvres savantes du Commandeur lui donnerent la victoire. Le vainqueur retourna à canon avec cette riche prise, & de là il retourne dans sa patrie par les Isles de la sonde & par le Cap de Bonne Esperance. Il aborda en Angleterre avec des richesses immenses, sa dernière prise avec les autres qu'il avoit faites auparavant montoient à 630,000 Livres Sterling. Le commandeur à son retour reçut tous les honneurs que la persévérance, l'expérience & le courage méritent, & dans la suite le Roi l'éleva à la dignité de pair, étant devenu l'oracle qu'on consultoit dans toutes les délibérations navales.

„ En 1743 le Roi d'Angleterre arriva à l'armée campée sur le mein. La fureté d'Hanovre & ses engagements avec la fille de Charles VI, descendue d'une race

illustre d'Empereurs, presque dépouillée de ses états héréditaires, animoit le courage & la générosité du Monarque. Les François ayant entouré son armée de tous côtés auprès du village de Dettingen, leur impétuosité naturelle sauva les Anglois. Au lieu de garder un défilé, leur cavalerie sous le commandement du Duc de Grammont chargea avec autant de fureur que de témérité. Ils furent recus par les Anglois avec une intrépidité inébranlable & obligés enfin de se retirer avec une perte d'environ 5000 hommes. Le Roi, qui possédoit cette bravoure, héréditaire à sa famille, s'exposoit au grand feu de l'artillerie & à celui de la mousquetterie animant ses troupes au milieu des rangs par son propre courage & son exemple. Les Anglois s'attribuèrent l'honneur du jour; mais peu après les François prirent possession du champ de bataille & traitèrent les blessés des Anglois, que ceux ci ne se donnerent pas le tems d'emporter, avec une clémence & une humanité sans exemple.

Le Duc de Cumberland qui commandoit les Alliés en Flandres ne possédoit point cette sagesse, ce sang froid, & cette expérience sans quoi l'intrépidité n'est qu'imprudence. Son antagoniste le comte de Saxe étoit originairement soldat de for.

tune, & fils naturel d'Auguste I, Roi de Pologne, & de la célèbre Comtesse de Koningmark. Des son enfance il avoit été élevé dans les camps, & il avoit donné de bonne heure les plus grandes marques d'une antrepidité à toute épreuve. Il possédoit de grands talens Militaires & conservoit par une longue habitude une présence d'esprit au milieu des combats, comme au milieu d'une assemblée à la cour. A la bataille de Fontenoy, quoique l'Infanterie Angloise renversât tout ce qui s'opposoit à elle & qu'elle fût Victorieuse pendant pres d'une heure entière, le marechal de Saxe qui étoit languissant alors, se fit porter dans une litiere pour visiter tous les postes, & il apperçut, malgré les apparences, que la victoire seroit à lui. Quoique cette victoire couta cher aux françois elle leur donna une supériorité pour le reste de la guerre.

Vers ce temps le jeune Prince Charles Edouard, fils de celui qu'on appelloit le prétendant, se détermina de confirmer par les armes, les droits usurpés de la famille sur la couronne Britannique. L'Aventurier en question avoit été élevé dans une cour de luxe sans prendre part aux plaisirs effeminés: il étoit entreprenant & ambitieux, mais il n'étoit pas propre pour l'em-

treprise, soit qu'il n'eût pas assez d'expérience, soit qu'il manquât d'habilité naturelle. Il fut flatté par les étourdis, par les indigents & par les superstitieux, qui lui persuaderent que le Royaume étoit prêt à se revolter & que les Personnes les plus considérables du pays se joindroient à ses drapeaux. La France en lui fournissant quelque argent & en lui faisant de grandes promesses animoit cette ambition, dont elle se promettoit quelques avantages. La fortune qui avoit persécuté sa famille ne lui fut pas plus favorable. Après avoir à peine échappé des mains de ses ennemis dans son trajet vers l'Ecosse, il aborda dans la partie orientale de ce royaume où il fut joint par quelques chefs de tribus & de leurs vassaux. La hardiesse de cette entreprise reveilla la crainte des pusillanimes, la pitié du sage, & la fidélité de tous. Le jeune aventurier marcha vers Perth, où le vieux chevalier, son Pere, fut proclamé Roi de la Grande Bretagne. Les rebelles avançant vers Edimbourg, la formalité de la proclamation y fut aussi faite dans cette Capitale. Sir John Cope eut la mortification d'être entièrement défait par ces nouveaux destructeurs indisciplinés. Parmi les Lords, qui épousèrent sa cause, le vieux Lord Lovat, employa tous les artifi-

ces d'une basse ruse pour paroître ennemi public de la rebellion tandis qu'il l'assistoit secrètement.

„ Ce jeune homme intrépide ayant fait une irruption en Angleterre alloit investir Carlisle qui se rendit en trois jours : c'est là qu'il fut déclaré Roi de la grande Bretagne. Mais s'étant avancé à cent milles de la capitale il résolut de retourner encore vers l'Ecosse.

„ Les rebelles, avançant plein de courage, attaquèrent l'armée du Roi près de Falkirk. Le Prétendant qui commandoit le centre donna le signe de tirer ; & la première décharge mit en desordre les troupes du Général Hawley : La plus grande partie de l'armée Royale se mit à fuir avec la plus grande précipitation, laissant le champ de bataille avec une partie de leurs tentes & de leur artillerie au pouvoir des rebelles, ce fut là leur dernière victoire.

„ Le Duc de Cumberland, en ce temps là le favori de l'armée Angloise, se mit à la tête des troupes en Ecosse : il marcha en avant tandis que le jeune aventurier se retiroit à son approche. Les rebelles n'avoient ni conseil ni subordination. Le Duc vint, à la fin, en présence de l'ennemi qui se trouvoit rangé en ordre de Bataille dans la plaine de Culloden ; en moins de trente

minutes les rebelles furent battus & dispersés, & le nombre de leurs morts & de leurs blessés, qu'ils laisserent sur le champ de bataille, montoit à 3000 hommes. La guerre civile est terrible, parce que les vainqueurs dans la fureur de leur rage & de leur cruauté, animés par des préjugés & des animosités mutuelles, épargnent rarement ceux qui demandent quartier. Les vainqueurs, au lieu de rendre cette victoire glorieuse par des actes d'humanité, refusèrent le pardon aux misérables blessés qui étoient hors d'état de se défendre. Cette bataille fit évanouir toutes les Espérances & toute l'ambition du jeune aventurier : & cette action décisive le depouilla des thrones & des sceptres imaginaires; il se vit réduit du rang d'un prétendu Roi à l'état d'un pauvre exilé, fui des hommes, excepté de ceux qui cherchèrent à lui ôter la vie. Après la défaite on ne vit tout autour du pays qu'une scène de carnage & de désolation, la vengeance aiguissant la glaive de la justice. Le malheureux fugitif, errant de montagne en montagne, fut spectateur misérable de toutes ces horreurs & calamités dans la quelle son ambition imprudente avoit plongé ce pays désolé. En cet état il parcourut, près de six mois, des déserts affreux, cherchant un asyle dans

des cavernes, cabanes & forêts, jusqu'à ce qu'il arrivât par des chemins détournés & à travers mille périls au lieu où ses adhérents tenoient deux vaisseaux tout prêts pour le sauver des horreurs de la captivité & de la mort. Parmi les martyrs de ce coup de desespoir, le Lord Balmerino, qui, dès son enfance, avoit été élevé dans les armes, & s'étoit attaché invariablement à ses principes erronées, souffrit avec beaucoup de courage. Ainsi finit une rebellion que la jeunesse & la présomption avoient dictée & qui fut conduite sans jugement & sans résolution, tandis que la famille des Stuarts trouvât la fortune plus contraire à chaque nouvelle sollicitation de ses faveurs.

„ L'Acte de prevenir les mariages clandestins & de célébrer cette cérémonie avec une solennité publique, fit une distinction parmi le peuple & mit une ligne impraticable entre le riche & le pauvre. On crut cette loi pleine de conséquences injurieuses à la société & l'expérience en a manifesté quelques unes. Des femmes ont été abandonnés sans ressource & la richesse de la nation a été plus sujette à s'accumuler dans des familles opulentes. Ainsi une institution du plus grand avantage pour la Société a été chargée de retardement & de délai.

Une autre acte également desagréable au peuple & peut être aussi injurieux à la religion de la communauté fut la loi pour la naturalisation des juifs, auxquels ce bill montrait plus de faveur qu'aux autres sectes Chrétiennes. L'Introduction de ce peuple dans le Royaume auroit deshonoré le caractère de la nation & refroidi le zèle des habitans pour le culte public déjà trop négligé. Cependant le bill passa en loi, mais le cris public prouva à ses partisans la nécessité de le rappeler.

L'Acte de la chasse déplut également au peuple, puisqu'il affoiblissoit l'esprit guerrier parmi les classes inférieures, en interdisant l'usage des armes qui pouvoient être un jour nécessaire à défendre leur patrie; & en donnant aux riches seuls la jouissance d'un plaisir, qui autrefois avoit été considéré comme le privilège commun de l'humanité.

Les Usurpations des françois dans l'Amerique Septentrionale ayant éveillé la jalousie & les apprehensions du ministère Anglois, le General Braddock fut recommandé pour cet emploi par le Duc de Cumberland, justement convaincu de son courage & de son expérience dans l'art de la guerre; mais son intrepidité le rendit opiniâtre & sa connaissance militaire devint

inutile dans un pays où l'on faisoit la guerre par embuscades & escarmouches sans marches régulières & sans batailles rangées. Cet enthousiaste de la discipline militaire marcha sans précaution par un désert également dangereux par l'étendue de ses forêts & de ses habitans sauvages. Il avança avec intrepidité par des déserts immenses, sans faire reconnoître auparavant les bois, & sans tâcher de connoître un ennemi qu'il sembloit mépriser. Avec cette confiance il entre avec ses troupes dans un défilé. mais avec quelle surprise toute son armée se voit elle attaquée d'une décharge générale des armes d'un ennemi qu'on ne vit pas! la consternation devient bientôt générale; les Officiers seuls dédaignerent la fuite, tandis que Braddock lui même fit voir à leur tête la plus grande intrépidité accompagnée de la plus grande imprudence. Quoique les Officiers fussent tués autour de lui en grand nombre il ne songe pas à la retraite. Ayant cinq chevaux tués sous de lui & à la fin recevant un coup de mousquet qui lui passoit par les poudrons, il tomba, & sa mort fut suivie d'une confusion totale. Dans cette expédition, la fortune, l'imprudence, & la témérité contribuèrent également à la disgrâce & à la défaite de cet homme infortuné.

„ La nouvelle de la conduite pusillanime de l'Admiral Byng dans la méditerranée, étant parvenue à sa patrie excita une indignation universelle. Le ministère, à ce qu'on crut, souffloit la flamme du ressentiment afin de détourner les yeux du public de leur propre faute d'avoir équipé une si faible flotte. Byng avoit acquis quelque réputation dans les opérations navales, quoique dans la marine son caractère ne fût guère établi. Ce chef infortuné sacrifia tout dans l'espérance que sa conduite seroit applaudie. Ayant été jugé & condamné à être arquebûsé, l'Admiral, abandonné à son destin, résolut de montrer par l'intrépide tranquillité qu'il conserva jusqu'à la fin, l'injustice de l'imputation de poltronnerie. Il marcha courageusement vers la place de l'exécution & mourut avec une grande fermeté. Ce fut une cruauté de le condamner pour une erreur de jugement, qui ne méritoit d'autre punition que sa demission. Mais on avoit résolu de faire un sacrifice de cet homme malheureux.

„ Frederic III. Roi de Prusse, Prince orné de tous les arts de la paix, agissant aussi comme un Général consommé, étoit le seul allié puissant qu'eut l'Angleterre dans la dernière guerre. Ses opérations

furent surprenantes sans produire cependant des effets éclatants. Presque toutes les forces du continent furent employées contre lui & voltigèrent sur ses états.

Dans cette situation terrible, il n'abandonna jamais sa fermeté; souvent victorieux, quelquefois repoussé, mais toujours actif & formidable. Nommer ses victoires, les villes qu'il prit, les dangers auxquels il échappa & les pertes qu'il endura ce seroit écrire un volume. Jamais l'art de la guerre ne fut poussé à un tel point que par lui. L'Europe vit avec étonnement les campements au milieu de l'hiver, des grandes & sanglantes batailles données sans produire le moindre avantage aux victorieux: On considéroit les armées comme ne composant qu'une seule machine dirigée par le Général & animée d'une même volonté. Les commentaires de ces campagnes serviroient aux Généraux à venir d'instruction dans l'art de ravager, & perfectionneront l'art de multiplier les calamités humaines.

„ En Amérique la conquête de Quebec fut confiée à l'habileté du Général Wolf. Ce jeune Soldat sans rien devoir à la naissance ou à d'autres liaisons, s'étoit élevé par son propre mérite à un rang distingué dans l'armée. Il faisoit la guerre, at-

compagné de toutes ses horreurs, avec l'humanité d'un véritable Européen civilisé. Wolf, quoique accablé de fatigue & de maladie, voulut vaincre ou mourir dans la dernière attaque de la capitale de l'Empire françois en Amérique. Montcalm, Commandant françois, avoit résolu de ne pas survivre à la défaite de son pays. Tous les deux périrent, mais les Anglois furent Victorieux, & Wolf, Semblable à Epaminondas, mourut satisfait, lorsque luttant contre les trances de la mort, il entendit que l'ennemi avoit été battu. La conquête du Canada ne put payer à la nation la perte d'un tel homme.

„ George II mourut, plein d'années, au milieu de la victoire, heureux dans le tems & la manière de sa mort. Aucun de ses prédécesseurs sur le trône d'Angleterre n'avoit vécu si longtemps, ni joui d'une si longue félicité. Ses sujets ont fait dans son regne des progrès dans le commerce & dans les arts. Il fut fidèle à sa parole constant dans sa faveur & dans sa protection; & durant toute la vie il paroît avoir vécu plutôt pour pratiquer des vertus utiles que pour faire des actions éclatantes.

L'Edituer n'a pas pu se procurer plus de lettres ou de fragments de la composition de la reine Matilde. Ce qu'il donne au public prouve assez le goût de sa Majesté dans la littérature, sa connaissance dans l'histoire & dans la géographie, son esprit Philosophique dans le printems de sa vie & au milieu de la grandeur, & ses sentimens nobles & généreux. Pour ceux qui vivent loin des personnes royales il ne reste d'autres moyens de juger de leur génie & de leur caractère que par le raport de ceux qui ont un libre accès auprès d'eux & par leurs écrits. La vie de la reine Matilde se fait voir principalement dans sa correspondance littéraire & dans le commerce domestique & ouvert de sa Majesté.

Quoique le bon sens de la reine & les indignités qu'elle avoit souffertes sur le trône l'eussent accoutumée à la vie privée, sa constitution cependant avoit été visiblement alterée par les chocs répétés des outrages qu'elle avoit supportés avec ce courage admirable, l'effet de l'innocence. L'Incertitude du sort de ses chers enfants & l'idée qu'ils seroient pour toujours exclus de ses yeux, devoit journellement son ame désolée. Nulle autre reflexion ne lui don-

noit la moindre peine. Sa majesté disoit souvent aux Dames de sa maison, s'il n'étoit question de cette cruelle séparation je serois contente & heureuse, mais c'est un coup que ne je saurois supporter."

Au premier symptôme de la fièvre maligne qui dans la fleur de son âge l'arracha de ce monde médifant & impitoyable, Matilde déclara tranquillement & avec resignation à ses assistans qu'elle n'espéroit pas de survivre à cette maladie; & avant que son mal empirât elle écrivit de sa propre main deux lettres, une à Sa Majesté Britannique & l'autre au Roi de Danemark. Après les avoir cachettées, elle dit, les larmes aux yeux, „j'espère que le Roi mon frère voudra protéger mes enfans délaissés & que le Roi de Danemark fera à m'a memoire la justice qu'il ma refusée pendant ma vie. Je pardonne volontiers à mes persécuteurs & à mes ennemis, souhaitant de mourir en paix avec tout le monde & avec ma conscience." Sa Majesté, jusqu'à la fin, demeura dans ces sentimens religieux & édifiants, consolant elle-même tous ceux qui avec douleur & admiration vdyoient leur maîtresse royale dans les tranfés de la mort. Elle préserva l'usage de ses sens presque jusqu'à ce moment terrible, excepté dans les intervalles de délire. Elle expira le cinquième jour

de cette violente maladie qui confondoit l'expérience de tous ses médecins, le 10 de Mai 1775, vers minuit, avant d'avoir fini la vingt-quatrième année de sa vie, regrettée universellement des personnes de tous les rangs dans sa patrie, qui avoient compati à ses malheurs, défendu son innocence, & découvert ses accusateurs. Les habitans de Zell ont éprouvé sa bienfaisance & pleuré sa perte. Le Roi de Danemark, sensible à l'injustice infigne qu'il avoit faite à son épouse innocente, n'eût pas la permission de pleurer publiquement cette victime royale sacrifiée à la malice, à la vengeance & à la calomnie; les Danois néanmoins révèrent les cendres de cette reine infortunée. La légèreté de sa jeunesse est déjà oubliée, mais ses vertus & ses souffrances seront transmises à la dernière postérité. Le corps de cette reine infortunée, accompagné par seize Capitaines, fut porté dans un voiture à six chevaux, entre une double haie de soldats, à l'église de Zell, & enterré au tombeau royal.

F I N.

5